

Université de Montréal

Le poids de l'oiseau sur la vitre suivi de
L'hétérogénéité graphique dans *Blankets* de Craig Thompson

par
Amy Brouillette

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)
en Littératures de langue française

Décembre 2013
© Amy Brouillette 2013

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

Le poids de l'oiseau sur la vitre suivi de
L'hétérogénéité graphique dans *Blankets* de Craig Thompson

présenté par :
Amy Brouillette

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

Catherine Mavrikakis
présidente-rapporteure

Andrea Oberhuber
directrice de recherche

Jean-Philippe Beaulieu
membre du jury

RÉSUMÉ

Ce mémoire de maîtrise en recherche-crédation explore les modalités d'intégration d'éléments défiants, dans les romans dits hybrides, les conventions visuelles de la majeure partie du texte et participant à la construction du sens.

Le poids de l'oiseau sur la vitre est un récit hybride qui suit le parcours d'une vieille femme revisitant un fragment du journal intime de sa jeunesse, écrit – ou imaginé – après la perte de son bébé. Un parcours qui est une seconde fuite car au fil des corrections et de la reconstruction du texte, elle tombe à nouveau dans le piège du mensonge. Confrontée à une surenchère du faux, elle réalisera que cette habitude de considérer la fiction comme un refuge équivaut à rester infidèle au passé, et ultimement à soi.

L'essai associe *Blankets* de Craig Thompson, roman graphique au style composite, au roman hybride, et se consacre à l'étude de ses pages visuellement atypiques, cherchant à déterminer comment elles parviennent, malgré leur aspect divergent, à renforcer la cohésion et le caractère immersif de l'œuvre.

Mots-clés : roman graphique, Craig Thompson, tressage à portée interprétative, hétérogénéité graphique, multimodalité.

ABSTRACT

This practice-led M.A. thesis explores how in hybrid novels, the integration of elements defying the visual conventions of the majority of the text participate to their construction of meaning.

In the hybrid narrative *Le poids de l'oiseau sur la vitre*, an elderly woman revisits her diary, written – or imagined – decades ago to shield her from the reality of her infant son's death. At first intent on restoring the truth, she soon falls, through the many corrections she brings to the original text and her reconstruction of the book, into her habit of tweaking facts, realizing at last that giving in to this spiral of lies means cheating herself from the past and, ultimately, her future.

The following essay likens Craig Thompson's *Blankets*, a graphic novel whose structure dynamics are based upon the use of different styles and page layouts, to hybrid novels, and studies its most visually striking pages to determine how, despite their distinctive appearance, they enhance the novel's cohesion and make it more immersive.

Keywords : graphic novel, Craig Thompson, interpretation-oriented weaving, graphic heterogeneity, multimodality.

TABLE DES MATIÈRES

VOLET CRÉATION

Le poids de l'oiseau sur la vitre : un récit hybride

Version textuelle du récit.....3

VOLET ESSAI

L'hétérogénéité graphique dans *Blankets* de Craig Thompson

INTRODUCTION : L'hétérogénéité graphique dans *Blankets*, au cœur de l'œuvre.....108

FACTEURS DE LA PERFORMATIVITÉ VISUELLE DANS *BLANKETS*116

1. Une cohésion visuelle et thématique.....116

2. Plonger dans l'œuvre : l'immersion du héros et du lecteur.....143

CONCLUSION155

BIBLIOGRAPHIE158

RÉFÉRENCES DES IMAGES UTILISÉES.....165

ANNEXE : Version illustrée du récit hybride167

REMERCIEMENTS

La réalisation de ce mémoire a été possible grâce au concours de plusieurs personnes à qui je voudrais témoigner toute ma reconnaissance.

Je souhaiterais tout d'abord remercier ma directrice, Andrea Oberhuber, pour sa patience, ses encouragements, son ouverture d'esprit, sa rigueur, et son œil de lynx qui sait débusquer jusqu'à la moindre espace insécable manquante.

Ensuite il y a Alex, mon « *script doctor* », pour sa courageuse relecture de ma création et ses nombreux commentaires. Pour m'avoir supportée les mauvais jours, aussi.

Merci à vous deux d'avoir contrôlé mes déraillements, d'avoir orienté mon travail, pointé les défauts et trouvé les bons filons à travers le fouillis des nombreuses versions.

Et surtout merci à mon entourage : ma famille, mes amis, mon amoureux, de m'avoir portée à bout de bras, parfois malgré moi, jusqu'où je suis rendue.

Le poids de l'oiseau sur la vitre : un récit hybride

VOLET CRÉATION

« Renée, as always, was deeply absorbed in her reading. As she slowly turned the pages, the visual, tactile, and intellectual pleasures of the book were clearly reflected in her whole demeanor. Hers was a "reading" that went far beyond our normal use of the word. What was involved was clearly an aesthetic experience actualized by "reading" [...] Renée seemed to be "performing" the book [...] »¹.

Cette section présente la version textuelle du récit hybride *Le poids de l'oiseau sur la vitre*, son squelette en quelque sorte, puisque la matérialité du livre est au cœur des éléments graphiques qui y sont intégrés. L'objectif était de créer un livre indissociable de son support, dans lequel le sens est porté autant par le livre que par le texte. La version complète, réalisée du roman se trouve en annexe. Ou peut-être la version textuelle qui suit, parce que ses effets ne sont pas limités par les moyens utilisés pour sa concrétisation, est-elle plus proche de l'idée originale ?

Des notes **[entre crochets, en caractère gras]** tenteront de suppléer à l'absence des photos, textures de papier et autres éléments perdus dans la transposition du livre-objet au seul texte. Les éléments en Times New Roman et en noir font partie du journal écrit par la narratrice alors qu'elle était dans la vingtaine (narratrice 1 ou N1), tandis que les parties en **Garamond et en rouge** sont les ajouts faits par la même personne, des décennies plus tard (narratrice 2 ou N2). Elle tente, par la censure et la fictionnalisation de soi, de faire concorder son journal à la version des faits dont elle se souvient, puis à celle dont elle aurait aimé se

¹Breon, Mitchell. « The Secret Life of the Book: the Livre d'Artiste and the Act of Reading », *Conjunctions: Verbal-Visual Relations*, San Diego University Press, 1997, 331 p.

souvenir, invoquant par le fait même la présence de Simon, le fantôme de son enfant perdu qui se rappelle à sa mémoire au fil des pages. Car

[q]u'est-ce donc de représenter sinon porter en présence un objet absent, le porter en présence comme absent, maîtriser sa perte, sa mort par et dans sa représentation et, du même coup, dominer le déplaisir ou l'angoisse de son absence dans le plaisir d'une présence qui en tient lieu [...] ?².

² Louis Marin cité dans Savard-Corbeil, Mathilde, *L'œuvre d'art fictive dans le roman contemporain : immersion, intermédialité et interaction*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 2013, p. 77 [En ligne] <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/9568/SavardCorbeil_Mathilde_2012_memoire.pdf?sequence=4>, Consulté le 10 septembre 2013.

[La lettre suivante est déposée sur le livre.]

Dr. Hélène Coutu, Docteur en psychologie

Psychologue clinicienne - Psychothérapeute
Clinical Psychologist - Psychoterapist

1004 15 St. E
Saskatoon, SK
S7N 1Z6
(306) 705-8644

À : Joshua Keller
137 Ross Crescent
Saskatoon, SK
S7L 4B3

Objet : Envoi de documents de la patiente Sophie Bériault

Vous n'êtes pas sans savoir que depuis plusieurs années, votre belle-mère, Sophie Bériault, poursuivait chez nous une démarche de psychothérapie. Le document joint à cette lettre est le fruit du processus d'art-thérapie qu'elle a récemment entrepris dans le cadre de son cheminement. Mme Bériault a exprimé le désir qu'il vous soit remis à son décès ; je vous l'ai fait parvenir dès que j'ai été avisée de la triste nouvelle.

Je vous adresse mes plus sincères condoléances en ces moments douloureux. Bien à vous,

Hélène Coutu
Psychologue clinicienne - Psychothérapeute

[Le livre est retenu fermé par une enveloppe de tissu contenant une paire de chaussettes de bébé, une mèche de cheveux fins, et deux photos d'un nouveau-né qui ont été pliées et dépliées à répétition. Sur l'une d'elles le visage de la mère, qui tient l'enfant, a été découpé avec précision.]



[La couverture est percée en son centre d'une fenêtre de bois à deux battants. Autour de la fenêtre, des craquelures sur le papier. On voit le texte de la page suivante au travers.]

[Premières lignes du texte, dactylographiées : la narratrice 2 revoit son journal intime.]

J'aurais cassé les fenêtres ; défoncé les murs sous le choc – la rage – que j'ai ressentie en retrouvant mon ancien journal, celui que j'aurais dû brûler, mais qui m'a hantée à chacun de mes déménagements.

Un journal se doit d'être fidèle. Celui-là m'a trahie.

Je n'en pouvais plus de l'hôpital. Les gémissements des autres m'empêchaient de dormir et ma maison me manquait. Je voulais boire le thé dans mes tasses, entendre le craquement des planchers de bois la nuit. Ne pas mourir seule, mais entourée du chuchotis des petites choses quotidiennes. Joshua, en beau-fils modèle, est venu m'aider à faire le ménage de ma chambre pour accommoder les instruments médicaux qui l'envahirent à l'arrivée de l'infirmière. Il a monté mes affaires au grenier sans se plaindre. Il m'aide beaucoup depuis que son père est décédé. J'ai profité de sa présence pour trier le fouillis qui s'entassait là.

Quand il m'a tendu une énième boîte de cahiers, j'ai su que ce journal-là s'y trouvait. Sa couverture était la même que les autres, mais il dégageait une énergie particulière. Il irradiait le regret.

Mes paumes ont reconnu la rugosité du cuir trop souvent éraflé, un paysage d'écorchures que j'avais parcouru avec l'indifférence de l'habitude ou fébrile, impatiente d'y consigner mes péripéties du jour. Mon pouce frôlant la tranche a laissé échapper un effluve de cigarette, celles qu'Éric fumait. J'ai tressailli. J'ai dit à

Josh que j'étais fatiguée, que nous continuerions à ranger demain. Je l'ai encouragé à aller souper en ville avec sa femme et sa fille. Sa voiture s'est éloignée.

Sous la pression, la couverture collée a cédé avec un craquement. Le livre s'est ouvert. Offert.

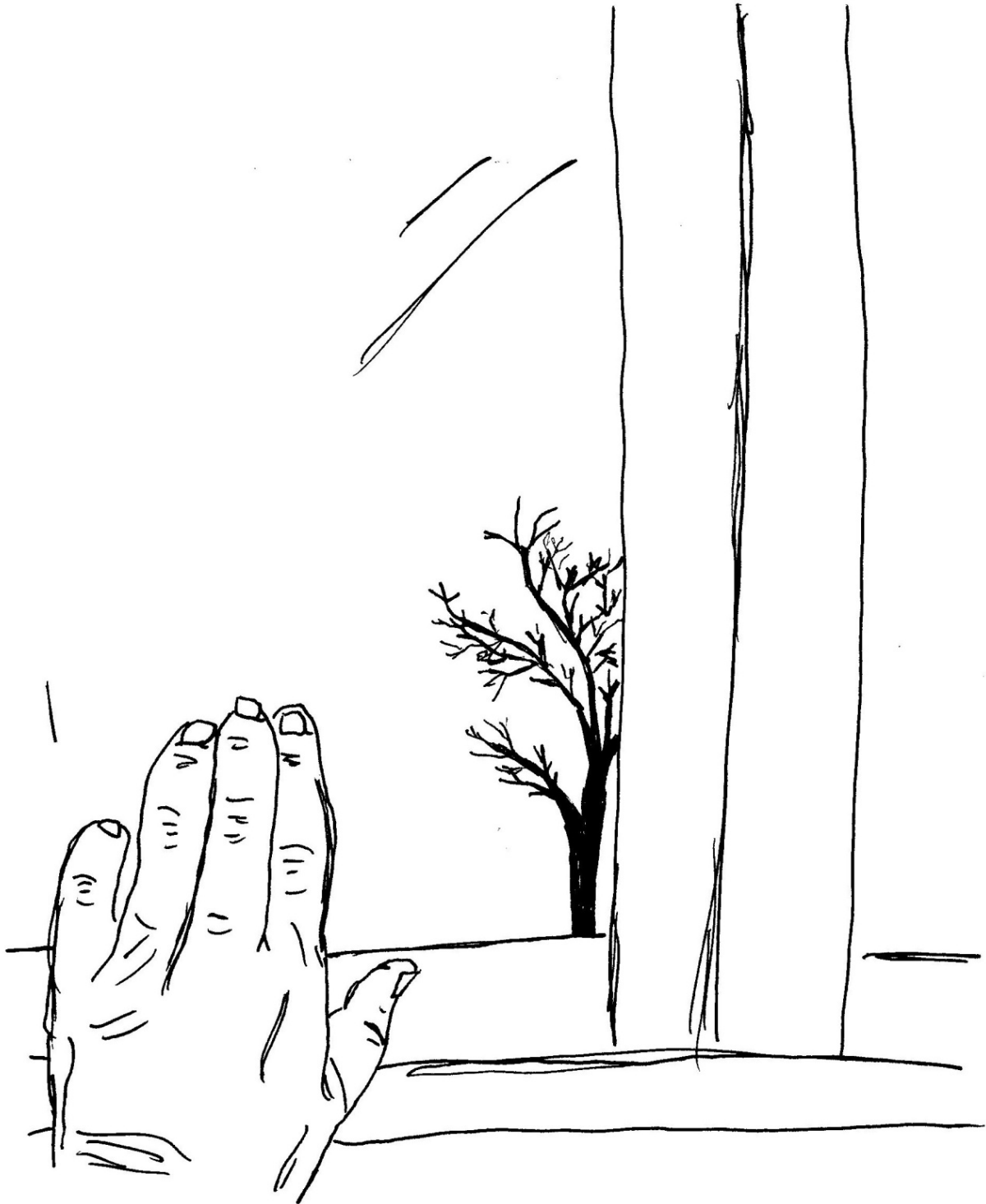
Ma première réaction a été d'en arracher les pages, de réduire à néant les feuilles menteuses, noircies des délires de mon autre moi, jeune fille ne sachant plus que faire lorsqu'elle s'est retrouvée jugée par tous, elle la première. Je m'étais évadée à travers mon exutoire de prédilection, cherchant à travers les mots à me cacher le fait divers qu'était devenue mon existence. J'avais voulu me cacher derrière le courage d'un alter ego de papier, une Sophie plus crue, plus forte que moi.

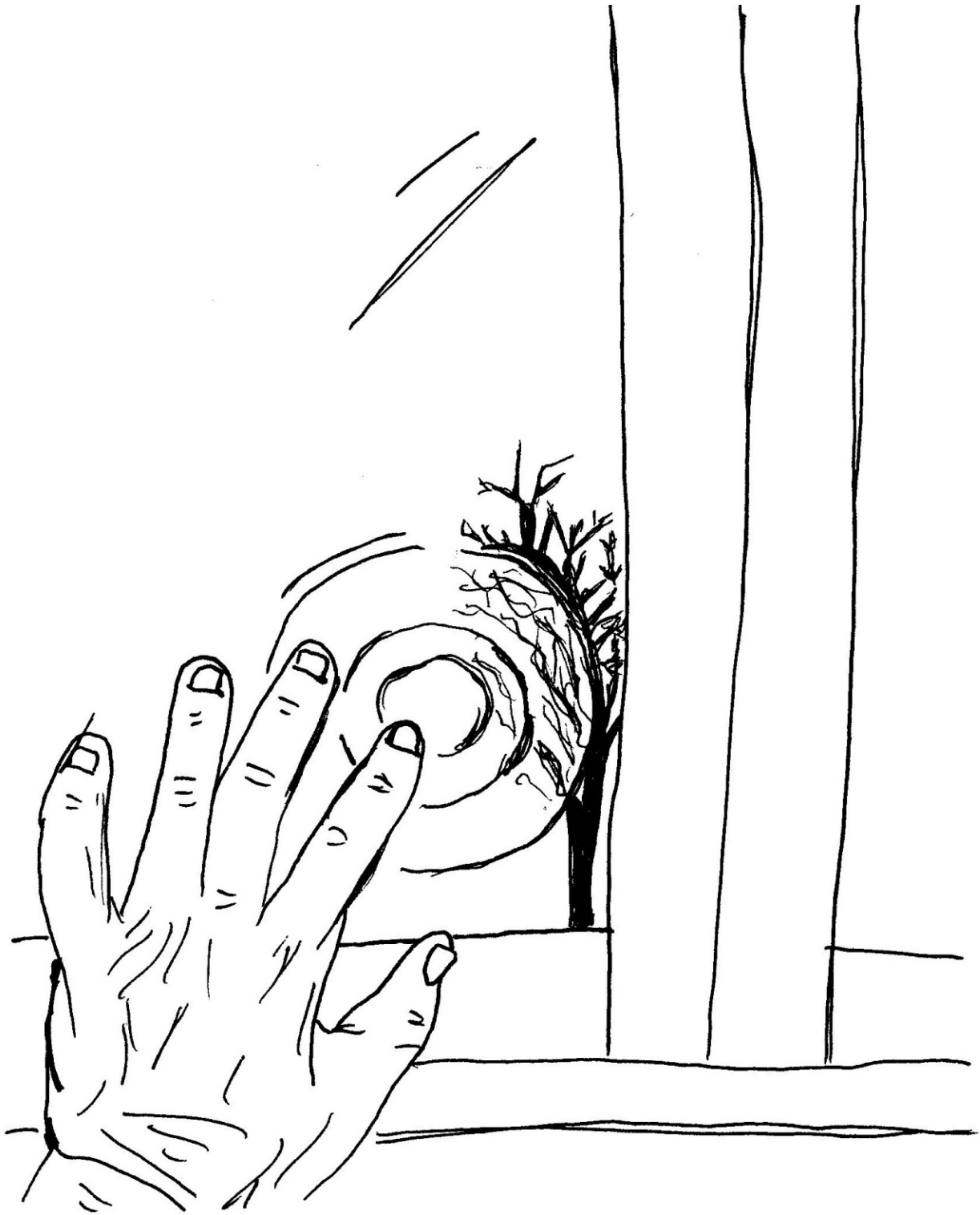
Je dois façonner les souvenirs, leur redonner leur forme originelle. Est-il possible de sculpter le passé de mémoire ?

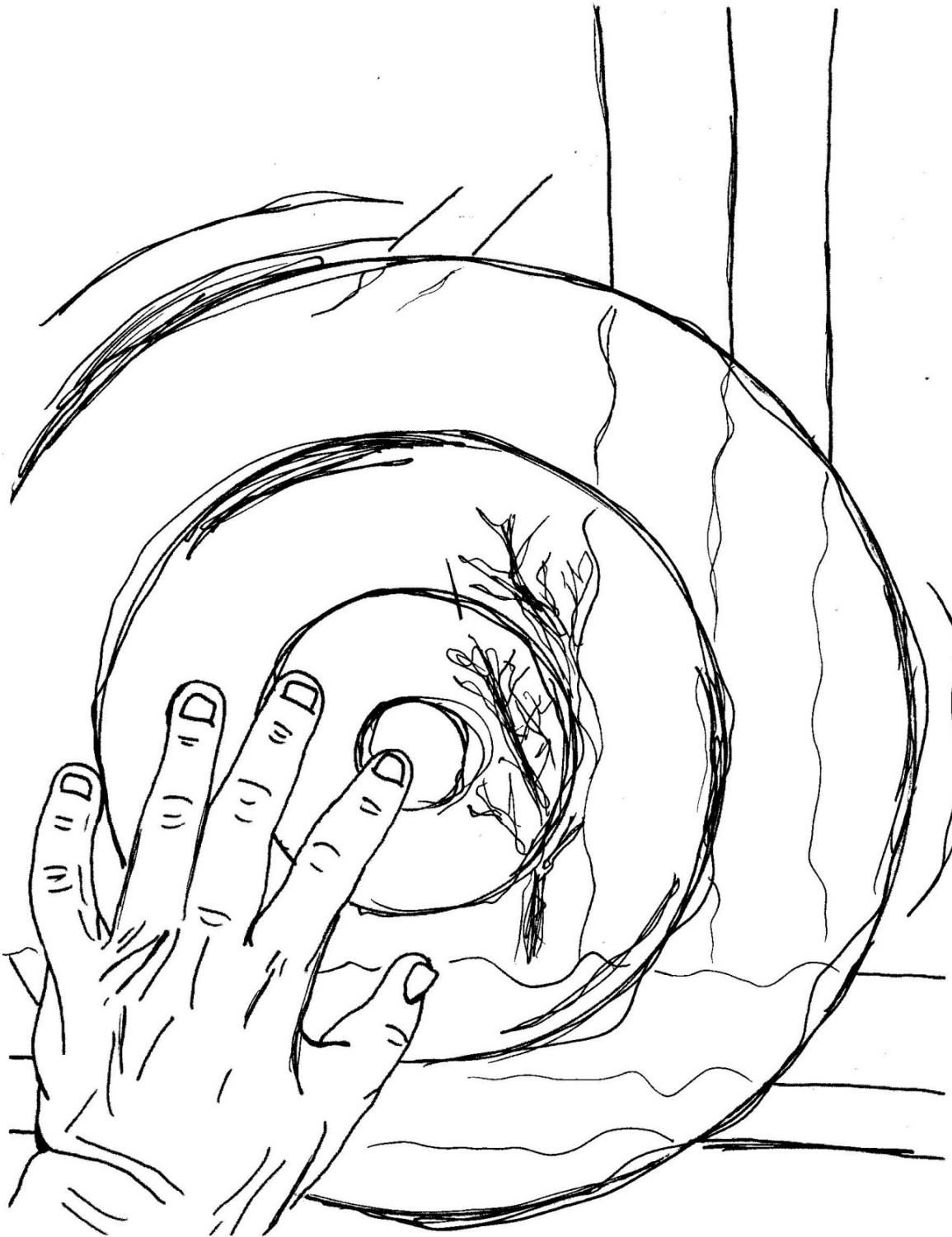
Ce journal, je dois le rouvrir, au risque de m'y perdre.

[Les dessins suivants sont imprimés, un par page, sur du papier de plus en plus transparent.]











[Fragment : fin de l'entrée de journal de la veille. Les feuilles suivantes sont chiffonnées et déchirées, certaines réparées avec du ruban adhésif.]

et ils persistaient à ignorer le message pour comparer le rapport qualité-prix de deux tournevis *made in Taiwan*, malgré l'intercom qui annonçait « le magasin est présentement fermé veuillez vous rendre aux caisses merci d'avoir magasiné chez Rona ». Cette fois-ci j'ai vraiment failli tout lâcher, la démission me démangeait les lèvres. J'ai étudié pour plus que ça.

Vendredi 7 juin 1996

[L'écriture est laborieuse et ne suit pas toujours les lignes. Les erreurs de langue sont entourées en rouge par N2.]

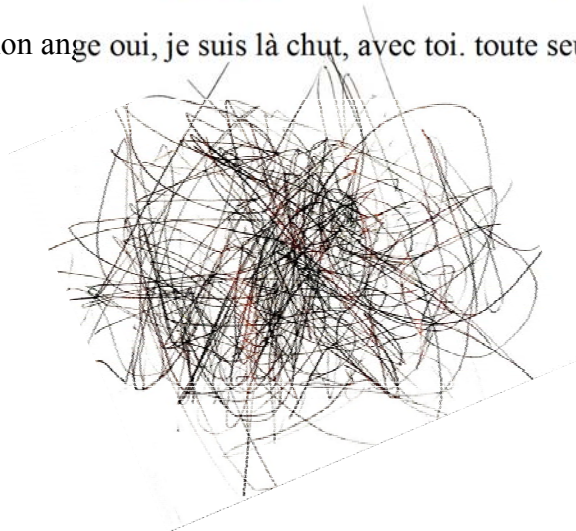
Bleu mon dieu normal non pas, c'est pas normale bébé non *please* y bave plus ma faute c'est ma faute c'est clair et tu ne tiens plus mes doigts avec tes petits siens à lui les doigts de Sim c'est fini, il m'en veut c'est clair pour ~~maman~~, pour moi fais ça bébé ~~W~~

qu'est-ce que j'ai fais ?? raide étendu mort sur la table sshh ça va bien ça bien aller promi juré craché sur ce que tu veux, *crisse*

tu me fais mal là ça se fait pas des affaires de même, c'est pas drôle. arrête ouvre les yeux svp s'il te plait j'ai mal vu, lumière avec y aura plus de bleus mauve pas sûr tape tape une joue l'autre berce, je te OK? mon ange oui, je suis là chut, avec toi. toute seule laisse moi pas reste,

~~te~~

si j' ~~W~~



Il fait silence fini, c'est fini les pleurs. Il faudrait que j'appelle quelqu'un, n'importe qui, ils vont vouloir savoir ce qui s'est passé, avoir ma version des faits. Il faut une trace écrite. Ce sera ma parole contre la leur. Prend sur toi, Sophie. Fais ça comme il faut.

Vendredi 7 juin 1996

11h 25 (du soir)

Ça a été difficile de monter les quatre étages avec la poussette sous le bras droit et le bébé dans son siège d'auto dans la main gauche. Surtout parce que le bébé était mort et que les larmes me brouillaient les yeux.

Le vendeur m'avait avertie d'acheter une poussette moins lourde.

Son cou minuscule était tordu à un angle impossible, un angle impossible à regarder pour une ~~maman~~. Je n'y croyais pas, je l'ai serré, secoué, cajolé ; j'ai crié en silence et je l'ai ramené à la maison. Dans le noir, personne n'a remarqué quoi que ce soit.

Ça m'obsède. C'est comme si on me pressais le cœur jusqu'à ce que le sang me pisse des yeux.

[Les ajouts de N2 sont dactylographiés sur des languettes de papier intégrées à la reliure du livre. Dans le journal, des appels de note manuscrits en rouge y renvoient.]

Je n'ai pas appelé à l'aide. Quelque chose en moi savait. Mon cellulaire est resté dans ma poche.

11h 52

Sa vieilleuse Winnie the Pooh me sourit pendant que j'écris. Je n'ai pas osé allumer les autres lumières. À la clarté, tout semble si définitif. Les ombres, au contraire, sont encore pleines de vie. Elles laissent surgir le doute. Avec elles je peux retourner dans le temps, enroulée dans ma douillette chaude dans mon lit tout près du sien.

Son visage qui m'appelait tout à l'heure m'accuse.

12h 04

Il va falloir que je jette les jouets empilés dans la garde-robe. Ou que je les rende à la friperie. C'est pas comme s'il allait s'en servir, maintenant. Dire que j'ai tout amené ici en métro, au fil des séances de magasinage, je me disais qu'il allait peut-être aimer ci ou ça, les couleurs d'une doudou, la texture d'un toutou, ou qu'il s'amuserait à gruger ses clés Fisher Price en plastique. J'ai même trouvé celles qui vont au congélateur, pour quand il ferait ses dents. Un gros gaspillage de temps et d'énergie.

Et les nuits blanches, la diète, l'accouchement, les vergetures qui m'ont griffé le ventre. Pour rien. C'est ça, le pire.

Plus j'y pense, plus je crois que mon nouvel attachement à lui est infantile. On m'a volé un jouet avec lequel je ne jouais jamais, qui ne me plaisais pas, mais dès qu'on me l'a enlevé ça a été la crise, je-veux-le-ravoir-c'est-le-mien ! La petite fille qui se roule par terre en frappant le sol, qui s'arrache les cheveux au milieu du supermarché, c'est moi.

Ils ne croiront pas à un accident. Ils sauront que je ne voulais pas de lui. Tout ce que je dirai pourra se retourner contre moi, j'aurai droit à un avocat au moins... c'est la loi. Je cacherai mon carnet derrière le radiateur, non, sous le lavabo, avec du *duct tape*, bien protégé de leurs yeux de Sherlock Holmes.

Je serre ton corps froid contre ma peau nue. On est tellement bien ensembles, collés l'un contre l'autre, tu es redevenu doux et moite. On dirait que tu me fonds dans les bras.

12h 30

Il y a aussi ses dessins d'enfants que je n'aurai pas à gérer. Jeter discrètement une pile « d'œuvres d'art » quand il aurait eu le dos tourné. Essayer de deviner du premier coup que l'espèce de porc-épic mauve dans l'image, avec un grand sourire qui dépasse de chaque côté de la tête, c'est moi, et que les taches dans le ciel sont des nuages. Non, des oiseaux. Oh, c'était des fleurs ! Qui tombent du ciel ? Oui voyons, c'est évident, c'est ~~maman~~ qui a mal vu. On va l'accrocher sur le frigo, OK ?

Face à une rupture ou à la mort, ce n'est pas la perte de l'autre qu'on aime qui fait le plus mal. C'est la réalisation que le futur qu'on s'était imaginé avec lui n'existera pas.

12h 44

J'aurais voulu qu'il goûte à mon gâteau aux carottes. Qu'on fasse de la plasticine maison en revenant de la garderie. Il en aurait mangé plein. Moi, je bouffais toujours la plasticine, même si ça goûtait juste le sel. À cause des couleurs. Il y aurait eu des ballons partout à sa fête. Le nombre exact de chandelles à souffler, le même nombre que son âge, même à vingt ans. J'aurais été une ~~mère~~ québécoise de même. Celle qui instaure des traditions familiales et qui coupe les sandwiches en triangle dans les lunch.

Tu aurais été fier de moi.

J'avais peur de transmettre mes peurs et mes névroses à cet enfant, que l'amour – qui était loin de lui être assuré – ne suffirait pas à en faire une personne normale, que cette affection même l'attacherait à moi jusqu'à le mouler à mon image. Il ne le fallait surtout pas.

Je l'ai allongé à côté de moi dans la craque du sofa. Je lui ai mis son plus beau tricot, celui avec un dinosaure dessus. J'espère qu'il est confortable. ~~à l'aise~~

On va écouter *La Belle au bois dormant* ensemble. Tu vas aimer ça, promis. T'es un peu petit pour les films, mais tu vas aimer ça. Je te gardais ça pour plus tard, mon amour. Il faut juste que je branche la machine avant de commencer.

Mes parents m'ont offert leur lecteur VHS exprès pour que je puisse écouter avec lui leur collection de films de Disney. Ils l'ont gardée toutes ces années pour rien, au cas où, parce qu'ils avaient assez d'espace chez eux. Ils espéraient peut-être secrètement que j'aie des enfants.

Ça m'a fait du bien de rire un peu, de voir Aurore imaginer son futur amour et danser joyeusement avec le vide, puis avec les animaux de la forêt, et finalement avec son prince surgi des bois. Sa chanson, je la connais par cœur.

Tu es tombé par terre. Excuse-moi, mon bébé. ~~Maman~~ est vraiment pas bonne pour t'empêcher de tomber, hein ?

Je t'ai embrassé, becquer bobo. Mais ça fait pas cent ans que tu dors, tu t'es pas réveillé. Il est pas encore temps. On va mettre un autre film, OK ?

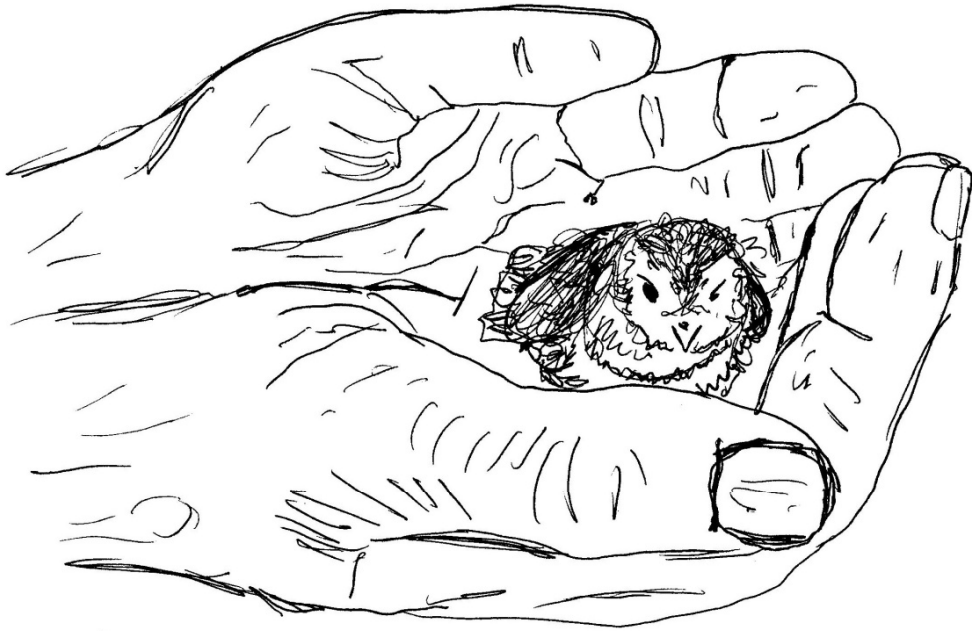
Quand j'étais petite j'avais une poupée Bout d'chou dont je m'occupais avec une ferveur maniaque. Je la changeais plusieurs fois par jour, tressais ses cheveux, essayais ses lèvres après chaque bouchée que je prenais aux repas. À force de la traîner partout, je l'ai perdue. Mes parents m'en ont achetée une autre, mais ça n'a jamais été pareil après.

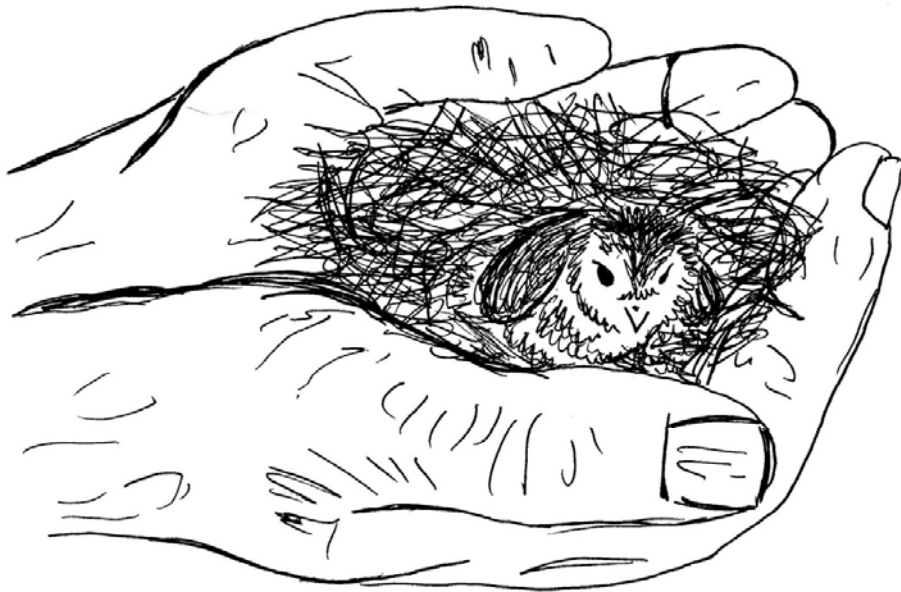


[Les images *vintage* comme la précédente sont fixées au journal à l'aide de trombones.]

Ma faute, ma faute. J'aurais dû le prévoir. Le « sixième sens » maternel.

Le chagrin, la culpabilité remontent à la surface et me trottent dessus avec de petites pattes de perce-oreilles, sur mes jambes, dans mes oreilles, partout. Il faut que je sorte d'ici. Que je sorte. Le bébé est tombé sur le plancher. Désolée coco, il faut que je parte.









Mardi 11 juin 1996 (4 jours après)

J'ai bien fait de fuir Montréal pour Tadoussac, mais après quelques jours de calme, ça m'a frappée de plein fouet : la souffrance à retardement. Celle des membres amputés qui persistent à se manifester, et qui témoigne sans relâche de ce qui est là sans l'être. Ici, le fleuve renvoie ce qu'on lui donne. Ma tête ne suffit plus à contenir les « si », les « mais », les « pourquoi », « comment », « peut-être »... Mon carnet m'attendait.

Je vois enfin clair dans ma tête et c'est horrible. C'est moi qui ai détaché les ceintures pour qu'il soit à l'aise. Il hurlait à la mort dès que je l'attachait. Les passants devaient penser que je le torturais, avec raison peut-être. Cette fois-là il n'y avait personne. Je me suis penchée pour lui donner sa suce et mes pieds se sont pris dans les roues. Je me suis étalée de tout mon long, ça a propulsé la poussette en bas de la côte, loin. Elle est tombée du trottoir et s'est renversée, non, personne n'est aussi malchanceux, *en effet*, impossible.

~~Maman~~ a besoin d'air, OK ? On va prendre une marche au parc. Si j'avais su...

Mon apocalypse personnelle résumée en une phrase.

Il avait l'air désarticulé d'un chat assoupi sur le dos, les pattes raidies tendues dans le vide. On aurait vraiment dit qu'il dormait. Ils disent tout le temps ça dans les livres, On l'aurait cru plongé dans un sommeil profond. Je me souviens avoir pensé qu'il aurait été préférable qu'il dorme, qu'il se perde dans son monde intérieur, innocent.

Mon beau bébé... Qu'est-ce que tu aurais voulu faire, plus tard ? Pompier, policier ? Non, trop cliché. Prof ? Peut-être. Mais peut-être que tu n'aurais pas aimé l'école. Tu serais devenu mécanicien ou soudeur. Conducteur de chariot élévateur. Emballeur dans une usine.

Je lui aurais dit de ne pas se forcer pour m'impressionner, de faire ce qui le rend heureux.

Au fond, c'est pour le mieux. Je suis sûre qu'il aurait été retardé. Déficience intellectuelle grave. Je n'aurais pas supporté l'idée de m'occuper de lui jusqu'à ma mort, d'essayer sa bouche d'ado maladroite, de changer ses couches d'adulte. Ou bien il aurait été insupportable, m'aurait envoyé promener et aurait fouillé dans ma sacoche pour se payer de la drogue. Quand je lui aurais coupé les vivres, il serait parti habiter dans un taudis avec des paumés. Cautions payées à la chaîne, amendes, déception. J'étais mal placée pour parler. Il aurait peut-être même fini par agresser quelqu'un.

C'est le concierge qui a réagi à mes plaintes de démente. Il m'a avertie de faire moins de bruit. J'avais oublié qu'en appartement, la souffrance doit être amuïe, doit s'insonoriser pour compenser la minceur des murs de plâtre. Je ne savais plus où aller, je ne pouvais pas retourner chez moi. Je me suis souvenue du voisin d'en haut. Lui aussi était venu se plaindre une fois que Simon le bébé faisait trop de bruit, mais il était resté poli. Gentil. Il a vingt-trois ou vingt-quatre ans, presque mon âge. J'étais pieds nus sur le vieux tapis gris du couloir, je suis montée, pour voir. Il était peut-être encore debout. J'ai entendu de la musique de derrière

la porte. Toc, toc. Ça lui a pris du temps pour répondre, c'est rare quand même, des visiteurs à trois heures du matin. Il portait une chemise à rayures remontée jusqu'aux coudes, un peu chic pour la tournée des bars le vendredi soir, et il sentait l'alcool. Il avait pas mal bu.

Il m'a regardée, Euh, allô ? Avant de cogner, j'avais essayé de m'essuyer la figure pour me rendre présentable. Il a remarqué mes yeux cernés de fatigue et de mascara à travers les mèches plaquées sur mes joues et s'est arrêté net. Il m'a demandé si ça allait.

J'ai voulu répondre oui, ça va, circulez, y a rien à voir, circulez! Rien ne sortait. Le voisin a hésité, mais sa conscience de bon samaritain, d'ex-scout ou je ne sais quoi a pris le dessus et il m'a proposé d'entrer prendre un café. Je n'avais pas envie de lui avouer ce qui m'arrivait et, dans mon état, me saturer de caféine semblait la dernière chose à faire, mais je ne supportais plus la solitude. Je l'ai suivi chez lui. Après une demi-heure passée à discuter, le *leitmotiv* a ressurgi.

J'ai ~~peut-être~~ fait exprès de le pousser. Inconsciemment. Il criait FORT, ça n'a pas de sens les cris qui peuvent sortir d'une si petite chose. J'étais fatiguée. Les clients ne me faisaient pas de cadeaux parce que j'avais passé la nuit à calmer les caprices d'un égoïste. Les gens devraient apprendre à lire dans les cernes des autres.

J'aimerais pouvoir dire que j'aurais voulu rester à la maison, mais j'avais besoin d'argent et, honnêtement, ça me soulageais de le laisser à sa gardienne.

Un trou noir qui exige son dû à chaque seconde de chaque jour, voilà ce qu'il était. Je suis ~~heureuse~~ qu'il ne soit plus là. Je m'érodais à force d'être attaquée par ses besoins, vague après vague. Je ne me reconnaissais plus. À cause de lui je n'étais plus moi, pourtant je sens que dès qu'ils sauront, je cesserai d'être Sophie. Ni amie, amante, fille ou collègue : je serai une non mère.

Tant mieux si le père ne fait plus partie du décor ; il m'aurait tuée. En tout cas, à sa place je l'aurais fait.

Je n'ai jamais dit à Guillaume que j'étais enceinte.

C'est moi qui ai embrassé le voisin, Philippe, la première. Je pense que mon « sauveur » espérait secrètement que notre discussion aboutisse à ça, sans oser profiter de mon désarroi. C'est un bon gars, au fond. Il embrassait bien en tout cas. Sa chambre était en bordel, ça devait faire un bout qu'il n'avait pas invité de fille. Ça n'a pas effacé les images, mais l'engourdissement du désir satisfait me convenait. On s'est endormis d'épuisement, le voisin et moi, pas pour les mêmes raisons.

Guillaume et moi couchions ensemble. Je pourrais dire qu'il n'y avait rien de plus entre nous, mais ce serait mentir. J'adorais ses cheveux bruns qui bouclaient juste devant les oreilles, le fantôme de pattes d'oies qui apparaissait au coin de ses yeux quand il riait. Quand je le voyais le matin, sans ses lunettes, il avait l'air inoffensif, perdu, celui qu'aurait un amnésique au sortir de l'accident qui a effacé sa mémoire. Des yeux grands ouverts et comme craintifs. Je dois avouer qu'il aurait fait un père formidable. J'étais convaincue qu'il aurait voulu garder le bébé à tout prix, tandis que je planifiais me faire avorter le plus tôt possible. Je lui ai dit que j'avais rencontré quelqu'un d'autre, que je voulais former un vrai couple avec mon

nouvel amoureux. Guillaume m'a avoué qu'il fréquentait aussi une autre fille. Sandra. Rien de sérieux. Nous ne nous étions jamais empêchés de voir d'autres personnes. Ça s'est arrêté là.

Ça fait bizarre de penser que j'ai été le centre de l'univers de quelqu'un. À ton réveil, c'est mon visage que tu voyais. Tu as peut-être même pensé que mon visage était le tien, que j'étais ton reflet. Ton miroir inconstant.

Et tu bougeais ! Enceinte, j'étais devenu un séisme portatif. Tu me donnais tout le temps des coups, tellement que papa, ton grand-papa, a dit C'est le Karaté Kid.

J'ai somnolé, je crois. Le soleil flirte avec l'horizon et mon côté droit est marbré de rouge où la peau a brûlé. Les pages de mon journal sont pleines de sable. J'étais revenue chez moi. Un petit garçon bouclé de trois ou quatre ans a surgi du couloir en courant maladroitement et s'est collé à ma jambe comme un chat en manque de caresses. ? Il était mignon comme tout, du genre à briser des cœurs devenu grand. Il m'a dit qu'il s'appelait Simon. Drôle de coïncidence. Le même nom que toi, mon coco. J'avais fait des recherches dans des livres, comme autant de ~~mamans~~ désespérées de trouver le nom le plus unique pour leur enfant unique, pour ensuite jeter mon dévolu sur celui-là. Très ordinaire, mais c'était celui qu'il te fallait. Je l'ai senti quand j'ai vu ta petite bouille de pomme fripée hurler à la mort après que tu m'~~ai~~ déchiré la moitié du corps. C'était Simon et rien d'autre. J'ai pris le garçonnet dans mes bras et l'ai assis à côté de moi. Il tapait des pieds contre le rebord du divan. Tape, tape, tape, avec un sourire émerveillé. Il a dit ~~Maman-an~~, qu'est-ce que tu fais ?

Il me regardait de tes yeux gris bourrés de questions. J'ai répliqué, acerbe, Je t'ignore. OK, il a répondu. Sa résignation m'a prise de court. Il a continué à me fixer. À bout de nerfs, je l'ai attrapé par le chandail en criant que ça suffisait, là.

Mais ~~maman~~...

[La calligraphie est de plus en plus laborieuse.]

Pas de mais qui tienne, jeune homme. Une grande poussée ~~t'as~~ fait basculer par-dessus l'appui-bras, un bruit sourd puis plus rien. D'où j'étais, je ne voyais que ton pied qui dépassait. Mes mains étaient engourdies. Je me suis frotté les doigts pour les raviver, juste pour les sentir. C'est de plus en plus dur d'écrire.

Le 9 juin, je ne veux pas le revivre.

Mercredi 12 juin

Je me rappelle le lit défait. Le motif en spirale imprimé sur les draps. L'odeur de musc et de renfermé qui s'en dégageait.

Un frôlement sur la joue, qui saute à l'épaule, à la hanche, pour ensuite remonter vers ma poitrine. Philippe qui s'éloigne d'un mouvement brusque. J'étais à moitié endormie. Il m'a montré sa main poisseuse de lait, le visage plissé de dégoût et d'incrédulité. Il n'avait pas remarqué ça dans le feu de l'action la veille, j'étais en sueur, il faisait noir aussi. Il a fallu que j'improvise. Je lui ai dit que j'avais fait une fausse couche il y a pas longtemps. **S'il y a une chose que je faisais bien, c'était mentir.** Il s'est excusé d'avoir abordé le sujet et nous sommes allés manger avec son coloc, Éric, qui était revenu **pendant la nuit.**

Si je me souviens bien, ce n'est que le lendemain que j'ai rencontré Éric.

Après le déjeuner, Phil a insisté pour me raccompagner chez moi. Il avait une mine bizarre, distante. Il m'inquiétait un peu. J'ai descendu les marches. Chaque pas me ramenait un peu plus près de l'enfer, tap, tap, lentement, lourdement, ça résonnait dans tout l'immeuble. Les vibrations qui me remontaient dans les jambes me donnaient le tournis. À mi-chemin, j'ai figé. Les relents de folie et de décomposition auxquels j'avais échappée rampaient jusqu'à moi dans l'air et s'incrustaient sous mes ongles, ma langue. Ma salive avait l'aigreur du vomi. Phil m'a dépassée et m'a attendue en bas.

Il a voulu entrer, mais c'était hors de question. Je lui ai bloqué le passage. Déçu, il m'a dit Au revoir, bonne journée, on se reverra, *et cetera*. Le classique. On s'est embrassés maladroitement avant de fuir chacun de son côté, il a grimpé l'escalier et j'ai fermé à double tour. Phil est monté direct sans se retourner, j'ai vérifié à travers l'œil-de-bœuf. Sept longues minutes après sa douche s'est enclenchée, je l'entends chaque fois parce que nos salles de bains sont l'une par-dessus l'autre. Un souci de moins. Quoique c'était peut-être son coloc qui se douchait.

Éric Bergeron. Sa façon de parler, ses intonations dans lesquelles émergeait une trace d'accent gaspésien, laissent deviner un peu son parcours : un gars de la région venu en ville pour travailler ou étudier, ou pour traiter son ennui à grandes goulées de smog et de vie nocturne. À bien y repenser, il aurait aussi bien pu avoir des origines franco-ontariennes : il avait cette façon caractéristique de prononcer les « t » et les « d », sans ajouter de « s » ou de « z » après, comme c'est coutume au Québec. Il me disait « tu », pas « *tsu* ».

Au-delà des quelques jours où nous nous sommes côtoyés, nous ne nous sommes jamais revus. Pourtant, rares sont ceux dont je me suis sentie aussi proche. C'est le seul homme, mon défunt mari excepté, auquel je rêve encore.

Tout avait l'air si... normal. J'étais la seule à savoir ce qui se cachait dans la chambre. J'ai ouvert la porte de mon garde-robe à la volée et me suis agenouillée pour retrouver la

bouteille de porto que j'avais cachée derrière le détergent à lessive, quand j'ai su pour ma grossesse. J'ai bu directement au goulot, ça m'a donné un bon coup à l'estomac, puis je l'ai replacée derrière le Tide. Je me suis dit que si ça continuait comme ça, je ferais exprès de confondre les deux bouteilles et me remplirais les veines de savon, qu'au moins, j'aurais une mort propre.

J'ai ricané toute seule, en étoile sur le plancher. Une bonne minute avant que je reprenne mon souffle. J'ai fini le porto.

Je me suis fait un bol de gruau, pour mieux faire passer l'alcool. À peine une heure s'était écoulée depuis mon retour. L'horloge me narguait.

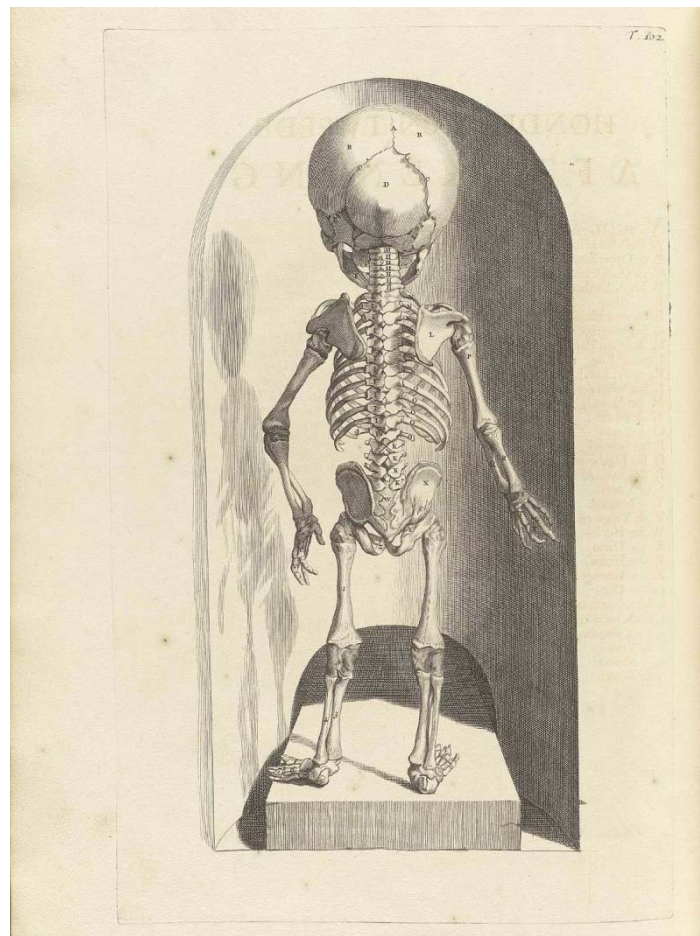
Il fallait que je me débarrasse du corps.

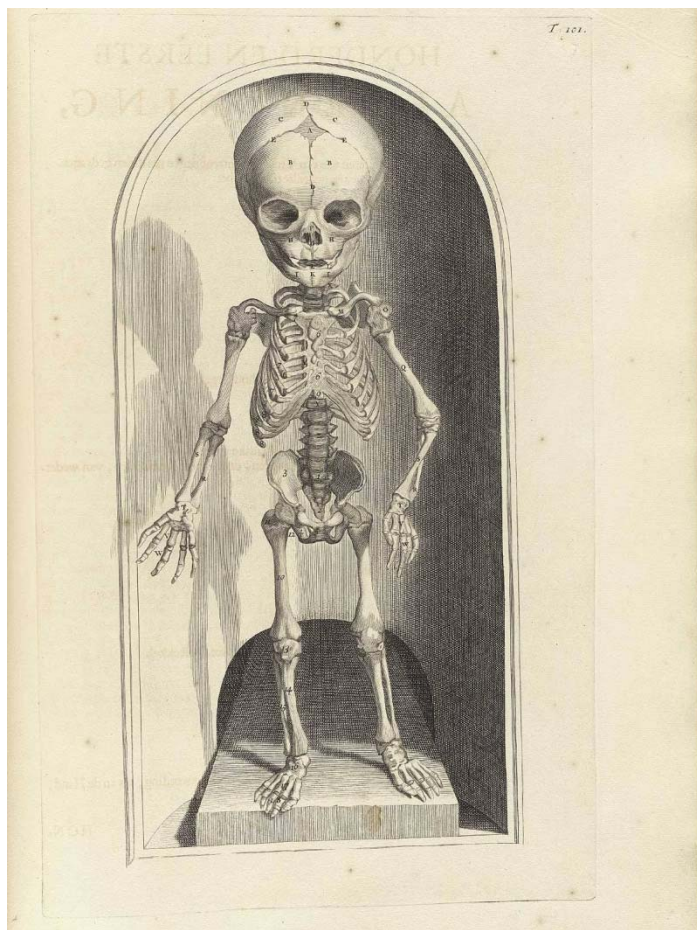
Elle revient, cette tension entre les épaules, comme si quelqu'un avait accroché un fil à mes omoplates et tirait dessus en permanence, juste assez pour que je le sente.

Je ne savais pas comment faire, j'ai tourné comme un rat en cage, d'une pièce à l'autre. L'enterrer ? Où ? Pas de jardin, pas le moindre pied carré de terre qui m'appartienne. L'idée de sortir de l'appartement avec *lui*, de prendre l'autobus vers un boisé ou un parc anonyme avec ce fardeau me terrifiait.

J'ai fait l'erreur de retourner voir le bébé. Simon. Je ne peux ~~veux~~ même pas décrire ce que j'ai vu. Il savait que je cherchais à le tuer une seconde fois.

[Les images suivantes, une par page, sont fixées au livre à l'aide de trombones.]





J'ai pensé à toutes les possibilités, je me suis même fait une liste. Je les barrais au fur et à mesure.

Le mettre dans un sac poubelle et le jeter avec le reste ?

Non, pas de sac. Un chien errant l'aurait déchiré et tout le monde aurait su. Et puis les éboueurs ne passaient pas avant le mardi. Je n'aurais pas supporté de le savoir là, au sous-sol, recroquevillé parmi les épiluchures de légumes et la litière pour chat, non, pas mon amour.

J'ai ensuite pensé le découper en morceaux et le passer au broyeur. **Je n'en reviens pas d'avoir écrit ça.** Mais sa peau était déjà dure, ses os davantage. **Je n'étais pas moi-même.**

J'ai fouillé les armoires en quête d'une arme, d'une solution. De quelque chose qui le fasse disparaître. L'illumination : de l'eau de javel ! Il se dissoudrait dans la baignoire.

Pas assez. Il fallait quelque chose de plus fort. De l'acide ?

L'odeur parviendrait jusqu'aux voisins.

Je pouvais l'oublier dans le congélateur. Non, je ne l'oublierais pas.

Jeudi 13 juin

Mes séances d'écriture se terminent mal, les poings serrés sur les yeux ou les jointures mordus jusqu'au sang. Éric m'évite à ces moments-là. J'ai découvert un truc : les paumes superposées sur la poitrine, j'appuie de toutes mes forces pour écraser la panique. Après, je peux continuer.

Au bord de la plage, il n'y a rien à faire. Les heures passent. Je préfère visiter ma mémoire comme un musée.

Ça frappait à la porte. Philippe. Il semblait furieux. Perdu. Il y avait une certaine angoisse dans sa voix, une angoisse encore diffuse qui m'a fait comprendre qu'il était venu pour ça, pour la certitude. Il savait déjà. Et il cognait.

Il a menacé de défoncer la porte. Je doute qu'il en aurait été capable. Mais c'était inéluctable, apaisant, je suis allée tourner le verrou.

Il ne s'attendait pas à ce que j'ouvre si vite. Il a essayé de se calmer et s'est lancé dans un interrogatoire en règle : Pourquoi tu m'as menti ? Je sais que tu as un bébé. J'ai nié. Ce n'était pas, ou plus, un mensonge.

Il a insisté. Mais non, on l'entend pleurer à longueur de journée. Il s'était informé au concierge qui lui avait dit que j'étais la seule de l'étage avec un enfant. Et il n'entendait plus pleurer depuis la veille.

Il est chez mes parents, à Blainville. En disant ça, je fixais le siège d'auto et la poussette juste à gauche de l'entrée, il ne pouvait pas les manquer. Le doute a disparu de son visage, il a serré les dents et pris une grande respiration, décidé à plonger dans la merde qui l'attendait. Il m'a poussée de côté pour fouiller l'appart. Ses bottes faisaient le bruit d'une armée en marche. Je me suis laissé glisser le long du mur. Salon, rien. Cuisine, rien. Salle de bains, rien. Chambre...

Le silence s'étirait. Je suis allée vérifier ce qui se passait. Le bébé avait été déposé dans son lit à barreau et Philippe était assis devant, la tête entre les mains. Il faisait pitié, le pauvre. Il n'arrêtait pas de murmurer Je le savais, je le savais, *estie*.

Il a refusé que je le touche. Il était plus sonné que je l'avais cru, je me suis plantée devant lui pour le sortir de sa torpeur. Il fixait le plancher, immobile.

Il m'a demandé si c'était moi qui l'avais tué. J'ai haussé les épaules.

À ce stade, j'ai vraiment commencé à broder une histoire, à l'extirper fil par fil du tissu des possibles.

J'ai essayé de lui caresser les cheveux. J'ai reçu son poing en pleine figure. C'était la première fois de ma vie qu'on me frappait, je ne sentais rien, je saignais. Honnêtement, je pensais que ça ferait plus mal que ça. J'ai répliqué, peu importe les conséquences, juste pour ~~me tenir debout et gueuler après quelqu'un qui pouvait répondre.~~ pouvoir jouer à la victime ensuite. Je lui ai dit ce qu'il voulait entendre. Oui, je l'ai tué. Pis j'ai aimé ça.

Je l'attendais, mais la force du coup m'a pliée en deux, je me suis retenue au lit d'enfant qui a reculé de quelques centimètres. Je me suis éraflé le dos contre le coin du meuble. *La cicatrice paraît en filigrane, quand je regarde dans le miroir.* J'étais estomaquée par la violence brute, chose que je n'avais jamais connue et qui n'en finissait pas de m'écraser, un choc à la fois, jusqu'à m'aplatir au sol à demie consciente. Mes mains ont fusé pour me protéger, Philippe les a plaquées sur le côté. J'ai réussi à articuler C'était un accident, s'il te plaît. Arrête. Son souffle erratique a rempli l'espace.

Il m'a lâchée, j'ai voulu ramper hors de sa portée. Je ne me suis pas rendue loin.

Personne ne m'a jamais frappée. Je ne sais même pas, à mon âge, à quoi ressemble la sensation d'un coup de poing reçu ou donné. Pas de bagarre de cours d'école ou d'amoureux violent. Il y a bien eu cette fois, Joshua devait avoir dix-huit ans. J'ai voulu l'empêcher de sortir pour je ne sais trop quelle raison. La tension montait, j'ai accroché son bras et quand il s'est retourné j'ai senti pendant un instant, un éclat de seconde, qu'il voulait me faire mal. Je l'ai lâché et il est parti sans me regarder.

Son visage mouillé de larmes s'est lové dans le creux de ma nuque. Son nez coulait, le mien aussi, je ne distinguais plus le sang de la morve et des larmes. Il était lourd, nous étions humides et sales, si sales, et le bébé mort puait.

Il s'est excusé. Il a ajouté qu'il n'avait jamais vu de cadavre avant, ni de meurtrière, et qu'il s'était affolé tellement il était sûr que le bébé était mort, que l'impuissance l'avait rongé, et puis qu'il n'avait même pas l'habitude de coucher avec des inconnues, en tout cas pas le premier soir, et qu'il ne savait plus ce qui était bien, et qu'il fallait appeler la police mais qu'il ne voulait pas aller en prison pour complicité et que c'était trop, juste trop, pour être réel. Il a poursuivi sur sa lancée, intarissable, ça me faisait du bien de l'entendre murmurer. Nous avons discuté doucement ; il parlait et je me taisais. J'ai ri, j'ai toussé, puis je me suis assoupie dans la flaque de bave qui se formait sous mon menton, emportée par l'épuisement.

À mon réveil, j'étais menottée les mains dans le dos à la poutre de soutènement du salon. Dans un appartement situé à l'étage ? Plus rien ne m'étonne. Je n'ai pas eu besoin d'appeler pour savoir qu'il n'était plus là.

Vendredi 14 juin

J'ignore quand, ou si je veux partir d'ici. Il faut que je termine ce que j'ai commencé. Les mots coulent et s'assemblent tous seuls maintenant. Assise sur un rocher les pieds dans l'eau, je regarde la marée descendre, les vagues qui moussent et pétillent comme du *Seven Up* avant de s'étirer vers le fleuve, et j'écris. Les phrases s'échafaudent sans aide, m'échappent avec le ressac.

J'avais dormi par intermittence, incapable de m'installer confortablement. J'ai observé la lente progression du rectangle de lumière sur mon corps, un concentré de canicule qui a commencé par me chatouiller les orteils pour ensuite s'étirer jusqu'à mes genoux, puis plus loin, au ventre, aux épaules, jusqu'à m'aveugler. J'ai fermé les yeux pour me perdre dans un monde orange et incandescent. Il devait être prêt de midi. Je crevais de chaud et de soif, mes cuisses collaient au plancher et je sentais des flaques mouillées se former dans les creux de ma peau. Dehors une cigale bourdonnait comme une ligne à haute tension, sa vibration mécanique me remplissait les oreilles. J'étais incapable de penser, d'élaborer des plans de fuite et puis, à quoi bon ? Il savait où j'habitais.

J'espérais qu'il avait pris le bébé. Je ne sentais plus sa présence. J'imaginai Philippe marcher à pas feutrés, la sueur lui inonder le dos. Sa démarche incertaine. Mais surtout, le paquet emmaillotté qu'il avait sous le bras, et sa peur qui accrocherait à coup sûr les regards, des regards commères prêts à faire naître des rumeurs.

Je me sentais griller sous le soleil. Un avant-goût de l'enfer. Je ne crois pas à ces niaiseries-là, pas besoin du diable pour se créer un cauchemar. J'ai pleuré. Reviens, Philippe, reviens...

Je voulais l'attirer à moi par mes suppliques discrètes mais lancinantes.

Après quelques heures, enfin j'imagine, une ombre est passée devant mes paupières. Le plancher a craqué. J'avais mal partout, la bouche pâteuse. Philippe, enfin !

Narrer, c'est mentir un peu.

J'ai dû me rendre à l'évidence : c'était Éric qui se tenait devant moi. Il avait mon vaporisateur à la main et s'en servait pour arroser mes plantes, comme si de rien n'était. J'ai croassé son nom, il s'est retourné et m'a adressé un large sourire, As-tu bien dormi ?

J'ai balbutié, stupéfaite, que non, je n'avais pas bien dormi. Il a esquissé un geste d'excuse en pointant ma fougère ratatinée. Il s'était permis de la ressusciter, elle en avait bien besoin. Et toi aussi d'ailleurs, il a ajouté en m'aspergeant. J'ai glapi sous la bruine froide, comme une petite fille courant sous le jet d'un boyau d'arrosage, surprise et ravie à la fois. Il n'a cessé qu'après avoir vidé la bouteille. J'étais trempée. Et perdue. J'ai voulu lui demander ce qu'il faisait là, mais une quinte de toux m'en a empêchée.

La crise passée, il s'est servi du bas de son t-shirt trop grand pour m'éponger le menton. Il frottait fort. J'ai froncé les sourcils. Il a expliqué, Je ne sais pas comment tu as fait ton compte,

mais tu as saigné du nez. En fait, il a précisé, t'as une sale gueule. Il faudra que je vérifie, mais il me semble que mon visage est intact sur les photos prises à Tadoussac. Je me suis souvenu de la bagarre de la veille. Je l'ai assailli de questions : où était Philippe ? Qu'est-ce que qu'il faisait ici ? J'ai eu des visions du film *Misery*, de malléole éclatée au maillet, de cheville perpendiculaire et de douleurs sans nom.

Philippe l'avait appelé pour lui demander de « veiller » sur moi. Il a refusé d'élaborer sur ce que ça impliquait. J'ai aussitôt pensé que Phil s'était fait arrêter. Sa vie se lit sur son visage, il est trop honnête pour son bien. Une fraction de seconde j'ai cru entendre la police au loin : j'étais foutue, ils venaient me chercher. Puis j'ai reconnu le son d'une ambulance.

À ce jour, les sirènes de police me font frémir. En entendre une débusque en moi des terreurs enfouies, des visions de portes fermées et de pièces sans fenêtres.

Éric m'a tendu un des coussins du sofa pour que je m'assoie plus confortablement. J'en ai profité sans attendre. Il avait tiré les rideaux pour cacher le soleil, une belle attention de sa part. Dans l'impossibilité de me laisser bouger, il avait fait ce qu'il avait pu. Je lui ai demandé s'il savait tout. Oui. S'il allait appeler la police. Non. C'était entre Phil et lui.

Sa confiance aveugle en Philippe me mettait mal à l'aise. Son manque de curiosité aussi.

Je n'ai toujours pas réussi à le comprendre, après plusieurs soirées bien arrosées à discuter autour du feu. On partage une tente et j'ignore d'où il vient, l'endroit où il travaille. Il agit en justicier masqué, charitable mais énigmatique.

J'avais faim, le moindre de mes muscles était à l'agonie et je devais aller aux toilettes. J'ai ordonné à Éric, avec le peu de conviction qui me restait, qu'il me détache. Phil avait gardé la clé des menottes. Apparemment, il était quelque part sur la 40, en route vers l'Ontario. Il planifiait se débarrasser du « colis » ! en chemin.

Philippe ne m'aurait jamais laissée pourrir comme ça, attachée à un poteau comme un caniche devant une épicerie. Sa conscience de scout ne lui aurait pas permis. Trop de possibilités d'accident, de remords éthiques à n'en plus savoir que faire.

C'est loin, a continué Éric. Phil avait un prétexte pour y aller, un alibi : ça lui permettait de rendre visite à sa mère qui habitait près d'Ottawa.

J'aurais tellement, tellement aimé voir ma mère.

Pendant le reste de l'après-midi, j'ai regardé le plancher comme je l'aurais fait avec un ciel moutonné de nuages, cherchant des motifs dans les veines du bois. Ici, une plume de paon dans le nœud d'une planche. Là, des lèvres, des dunes...

J'essaie de ne pas penser à ce qui s'est passé ensuite. Éric a dû glisser un bol à mélanger sous mes fesses et baisser mon pantalon pour que je me soulage. J'ai eu tellement honte. Il m'a essuyée, rhabillée. Ses gestes trahissaient une habitude de ce genre de soins.

Il était effectivement infirmier – ou préposé ? mais cette scène n'est que pure invention, il me semble.

Le téléphone a sonné. Éric m'a regardée de longues secondes, puis s'est souvenu que j'étais menottée. Il s'est levé à demi pour répondre avant de réaliser l'inutilité de son geste : lui non plus ne pouvait logiquement répondre. Dring. Dring ! Driiiiiing !!! Driiiiiing !

[Les « i » zigzaguent sur la feuille, remplissent l'espace.]

Cet appel. Je me souviens du son strident, qui résonnait dans ma cage thoracique comme un cri de douleur — le mien ? ou comme une menace, une promesse d'aide.

On est restés assis là, à écouter, le cou tendu en direction du téléphone, le cœur battant, jusqu'à ce que l'écho de la dernière sonnerie s'estompe. C'était ma mère à coup sûr. Il n'y avait qu'elle qui avait la patience d'attendre que le répondeur embarque.

Salut cocotte, c'est moi (j'ai écouté le message six fois avant de partir pour venir ici, sa voix m'apaisait, maman, maman, si seulement tu savais) salut-cocotte-c'est-moi, je voulais juste prendre de vos nouvelles et te rappeler qu'on a un souper ce soir. T'as dit que tu serais là, alors pas d'excuses cette fois. Fais-moi signe d'ici, mettons quatre heures et demie, OK ? Pour me dire vers quelle heure tu penses arriver. À tantôt ! Bye !

Le souper. *Le fameux souper*. J'avais complètement oublié.

Maman va capoter en apprenant ce qui est arrivé. Elle n'a jamais voulu être grand-mère, mais elle s'est faite à l'idée à mesure que je devenais de plus en plus énorme et paniquée. Elle a bien vu que je ne savais pas ce que je faisais, qu'elle devrait tout faire à ma place : appeler le CLSC pour trouver un médecin, me traîner dans les magasins et les friperies pour acheter le nécessaire. Dans un élan d'instinct grand-maternel, elle a même croché un bonnet pour ~~SAU~~ le bébé. Et, évidemment, elle a craqué pour lui, comme tout le monde. *Sauf moi.* Il est — était, était, *fuck !* irrésistible.

Éric et moi avons fait semblant de nous perdre dans l'admiration de la marqueterie de l'appart. Elle est égratignée de partout, à cause des déménagements fréquents. J'ai retrouvé la plus grosse grafigne, à deux pieds de moi, celle que papa a *fait* en traînant ma commode jusque dans la chambre.

J'ai rappelé ma mère. Éric n'était pas chaud à l'idée, à vrai dire moi non plus. Mais elle allait s'inquiéter. Elle savait que j'étais en congé ce jour-là, et ça faisait trois semaines qu'on avait prévu de souper ~~toute~~ la famille ensemble. Éric m'a dit d'inventer quelque chose, que j'avais trouvé une gardienne pour le bébé. Pas possible, Nadine n'est disponible que la semaine. Dis-lui que ton voisin le garde, il a suggéré, *tsé*, techniquement, c'est vrai.

Son sourire mi-gêné, mi-fier de son idée m'a donné le goût de le frapper. Détache-moi. Il a refusé sèchement. J'ai insisté. Si je n'y vais pas ce soir, c'est elle qui va débarquer ici. Je pouvais m'inventer une grippe d'été, c'était plausible avec l'air climatisé au travail, mais c'était un plan pour qu'elle m'apporte de la soupe et des Tylenol.

Elle ne serait quand même pas venue pour ça.

Il a argumenté que de toute façon, Philippe avait la seule clé des menottes. Et que Phil ne voulait pas que je sois libérée avant d'avoir décidé ce qu'il allait faire de moi. J'ai gueulé qu'on s'en foutait de Philippe, qu'il n'était pas là. Je lui ai donné deux choix : soit il trouvait un moyen de me détacher, soit il me laissait là en attendant que ma mère vienne cogner.

Il a réfléchi, hésitant à me croire, puis a soupiré et est allé à la cuisine. J'ai entendu le plic-ploc de la cafetière. Il est revenu avec un café noir dont il m'a fait boire une gorgée à ma demande, avant de faire les cent pas autour de moi.

J'avais l'impression qu'il se donnait en spectacle, qu'il prenait son temps pour faire durer le suspense. C'était son quinze minutes de gloire. J'ai d'abord refusé d'entrer dans son jeu, de m'intéresser à ses actions, mais je n'avais rien d'autre à faire et j'avais besoin de le percer à jour pour arrêter d'avoir peur. Il devait suivre un script dans sa tête, parce que personne de normal n'aurait réagi comme ça. J'attendais des cris, des menaces, mais il était au-dessus de la situation. En plein milieu d'une prise d'otage, il buvait son café. Soit c'était un sociopathe, soit il jouait la comédie.

À y regarder de plus près, j'ai vu qu'il y avait un brin de nervosité dans la façon dont il allumait ses cigarettes, avec les restes rougeoyant de la précédente. Il aspirait par longues bouffées, comme on inspire de l'oxygène. Les gestes d'un pro, mais la satisfaction d'un ex-intoxiqué sur le retour. La fumée restait suspendue dans l'air, son ombre dessinait des volutes dans les flaques de soleil à mes pieds. Huit cigarettes plus tard, qu'il a fumées debout, accoudé à la fenêtre, il avait fini son paquet et semblait avoir pris une décision. Il s'est accroupi, m'a attrapé le menton et m'a forcée à le regarder. Il a sifflé entre ses dents Je te détache, mais si tu t'enfuis, j'appelle la police et je leur dis tout.

Il n'était pas aussi agressif. Non, pas Éric.

Il a ajouté qu'il allait devoir venir avec moi pour me surveiller. **Faux**. Je ne m'attendais pas à celle-là. Éric, le gars mystérieux, le psychopathe refoulé... chez mes parents ? En train de manger de la lasagne pendant que j'essaierais de leur cacher le décès de leur petit-fils, mes ~~bleus~~ et mes remords ? C'était de la folie pure et simple. De la démence.

Deal.

Je n'ai que quelques jours avant que quelqu'un d'autre de mon entourage ne s'aperçoive que Simon est mort. Mon portrait sera affiché partout. Il me faut un plan. Charlevoix, c'est beau, mais pas assez loin.

Éric n'osait pas y aller trop fort. La scie à métal, empruntée au concierge, glissait sur les maillons de la chaîne. Ça allait prendre une éternité. Les menottes étaient solides, pour un gadget trouvé dans un *sex-shop*. J'essayais de ne pas penser à ce que Philippe faisait avec ça chez lui. Au final, Éric a décidé de les crocheter avec un trombone, si ça marchait à la télé... Il a essayé une, deux fois, puis il s'est mis à rire, à rire, Ah ben câlisse ! J'ai entendu un petit *clic* : j'étais libre. Il y avait un bouton ! La première chose que j'ai faite, c'est essayer de gifler Éric. Il a attrapé mon poignet en plein vol et l'a tordu, je l'ai traité de maudit chien sale, quelque chose du genre. Impassible, il a demandé, Elle est finie, ta crise ? Je peux te lâcher ? J'ai grommelé que oui. Il a voulu me l'entendre dire plus fort. Oui, j'ai compris, maudit chien sale.

J'ai voulu me croire fille de bitume, vraie fille de rue, avec des tatouages, des piercings ; me convaincre que j'étais de celles qui mangent de l'asphalte et des aiguilles au déjeuner, les poches pleines de cigarettes et une histoire tragique au fond des yeux. Je n'ai jamais pu tenir le personnage, mais pour l'histoire tragique, j'ai réussi, je pense. Je ne sais plus si j'en suis secrètement fière ou si je me trouve ridicule.

Éric m'a « suggéré » de prendre une douche. J'étais dégoûtante. J'ai laissé couler l'eau et je suis allée chercher un rasoir dans ma chambre. Il m'a arrêtée. Il avait peur que je me suicide, écrasée par le deuil ou je ne sais quoi. La phrase exsude la légèreté feinte. Phil avait dû lui faire promettre de veiller à ce qui ne m'arrive rien. Je lui ai dit que j'allais bien. C'était vrai, à ma grande surprise. Je m'étais construit une carapace d'égoïsme pour ne plus penser à Simon ; avec de la broche et du ruban adhésif, mais ça tenait. Ça a tenu jusqu'au souper.

Éric a haussé les épaules, j'étais une grande fille, après tout.

Depuis mon enfance je suis une amoureuse des mots. Pour éviter de socialiser, je lisais les boîtes de céréales, les panneaux de circulation. Le *TV Hebdo* n'avait pas de secrets pour moi. Dès que j'ai pu lire de longs ouvrages, j'ai emprunté les gros Mary Higgins Clark de ma mère, qui ne savait trop si elle devait encourager cette lubie ou m'empêcher de lire des histoires tordues de meurtre. Ce n'est que lorsque j'ai su que j'allais avoir Simon que j'ai laissé tomber Balzac, Hugo et les autres grands pour me

plonger dans la lecture de contes, que j'avais dédaignés plus jeune. Je suis allée emprunter un énorme volume à la bibliothèque, *Mille ans de contes*, et je me suis étonnée de découvrir l'existence d'un monde où une Moitié-de-poulet peut tenir tête à un roi, où les rivières et les roseaux transmettent la sagesse, offrent leur amitié, un univers merveilleux où une princesse peut sauver ses frères changés en cygnes en leur tissant chacun un manteau d'ortie. Fatiguée de toujours devoir rendre le livre, j'ai fini par m'acheter un recueil de contes d'Andersen. C'est celui que j'ai lu sans relâche à Simon. Chaque soir, je prenais le temps de lui lire un conte. C'était ma berceuse autant que la sienne, un rêve éveillé qui compensait pour les nuits trop courtes, les jambes à l'agonie derrière ma caisse et le pianotage horripilant des impatients sur le comptoir.

J'ai trouvé le livre de contes dans la boîte, sous mon ancien journal. Malgré les années, il a si peu servi qu'il a l'air neuf. J'ai souri en passant les doigts sur le papier glacé, en voyant les illustrations que j'ai tant de fois montrées à Simon qui n'y comprenait rien. Ça me donnait bonne conscience, l'illusion d'être une mère modèle. Je connais la première histoire par cœur à force de la lui avoir lue.

[Les pages suivantes sont celles du livre de conte, papier glacé, illustrées en couleur.]

LE ROSSIGNOL ET L'EMPEREUR DE CHINE



ous savez qu'en Chine, l'empereur est un Chinois, et tous ses sujets sont des Chinois. Il y a de longues années, et justement parce qu'il y a très longtemps, je veux vous raconter cette histoire avant qu'on ne l'oublie.

Le palais de l'empereur était le plus beau du monde, entièrement construit avec la plus fine porcelaine – il fallait d'ailleurs y faire très attention.

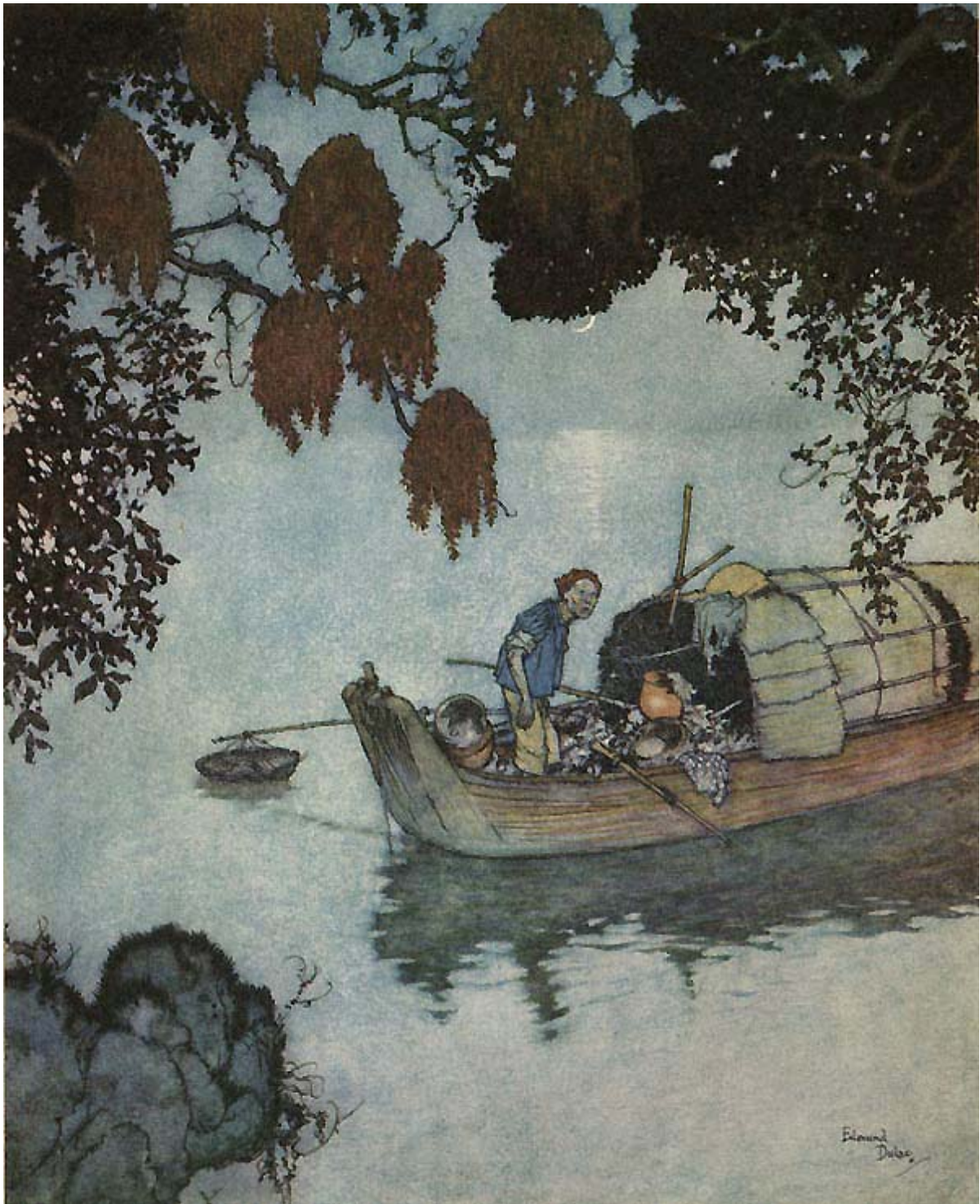
Dans le jardin poussaient des fleurs merveilleuses, et afin que personne ne puisse passer sans les remarquer, on avait attaché aux plus belles d'entre elles des clochettes d'argent qui tintaient délicatement. Vraiment, tout était magnifique dans le jardin de l'empereur, et ce jardin s'étendait si loin que même le jardinier n'en connaissait pas la fin. En marchant toujours plus loin, on arrivait à une merveilleuse forêt où il y avait de grands arbres et des lacs profonds.

Et cette forêt s'étendait elle-même jusqu'à la mer, bleue profonde. De gros navires voguaient jusque sous les branches où vivait un rossignol. Il chantait si divinement que même le pauvre pêcheur, qui avait tant d'autres choses à faire, ne pouvait s'empêcher de s'arrêter et de l'écouter lorsqu'il sortait la nuit pour retirer ses filets.

« Mon dieu ! C'est si beau ! » disait-il.

Mais comme il devait s'occuper de ses filets, il oubliait l'oiseau. Les nuits suivantes, quand le rossignol se remettait à chanter, le pêcheur redisait à chaque fois :

« Mon dieu ! C'est si beau ! »



Des voyageurs de tous les pays venaient dans la ville de l'empereur et s'émerveillaient devant le château et son jardin ; mais lorsqu'ils finissaient par entendre le rossignol, ils disaient tous :

« Voilà ce qui est le plus beau ! »

De retour chez eux, les voyageurs racontaient ce qu'il avaient vu et les érudits écrivaient beaucoup de livres à propos de la ville, du château et du jardin. Mais ils n'oublièrent pas le rossignol : il recevait les plus belles louanges et ceux qui étaient des poètes réservaient leurs plus beaux vers pour ce rossignol qui vivait dans la forêt, tout près de la mer.

Les livres se répandirent partout dans le monde, et quelques-uns parvinrent un jour à l'empereur. Celui-ci s'assit sur son trône d'or, lut, et lut encore. À chaque instant, il hochait la tête car il se réjouissait à la lecture des éloges qu'on faisait sur la ville, le château et le jardin. « Mais le rossignol est vraiment le plus beau de tout ! » y était-il écrit.

« Quoi ? s'exclama l'empereur. Mais je ne connais pas ce rossignol ! Y a-t-il un tel oiseau dans mon royaume, et même dans mon jardin ? Je n'en ai jamais entendu parler ! »

Il appela donc son chancelier. Celui-ci était tellement hautain que, lorsque quelqu'un d'un rang moins élevé osait lui parler ou lui poser une question, il ne répondait rien d'autre que « Peuh ! », ce qui ne voulait rien dire du tout.

« Il semble y avoir ici un oiseau des plus remarquables qui s'appellerait Rossignol ! dit l'empereur. On raconte que c'est ce qu'il y a de plus beau dans mon grand royaume ; alors pourquoi ne m'a-t-on rien dit à ce sujet ?

– Je n’ai jamais entendu parler de lui auparavant, avoua le chancelier. Il ne s’est jamais présenté à la cour !

– Je veux qu’il vienne ici ce soir et qu’il chante pour moi ! déclara l’empereur. Le monde entier sait ce que je possède, alors que moi-même je n’en sais rien !

– Je n’ai jamais entendu parler de lui auparavant, redit le chancelier. Je vais le chercher, je vais le trouver ! »

Mais où donc le chercher ? Le chancelier parcourut tous les escaliers de haut en bas et arpenta les salles et les couloirs, mais aucune des personnes qu’il rencontra n’avait entendu parler du rossignol. Le chancelier retourna auprès de l’empereur et lui dit que ce qui était écrit dans le livre devait sûrement n’être qu’une fabulation.

« Votre majesté impériale ne devrait pas croire tout ce qu’elle lit ; il ne s’agit là que de poésie!

– Mais le livre où j’ai lu cela, dit l’empereur, m’a été expédié par le plus grand empereur du Japon ; ainsi ce ne peut pas être un mensonge. Je veux entendre le rossignol ; il doit être ici ce soir ! Il a ma plus haute considération. Et s’il ne vient pas, je ferai piétiner le corps de tous les gens de la cour après le repas du soir.

– Tsing-pe ! » répondit le chancelier, qui s’empressa de parcourir de nouveau tous les escaliers de haut en bas et d’arpenter une seconde fois les salles et les couloirs. La moitié des gens de la cour allèrent avec lui, car l’idée de se faire piétiner le corps ne leur plaisait guère. Ils s’enquirent du remarquable rossignol qui était connu du monde entier, mais inconnu à la cour.

Finalement, ils rencontrèrent une pauvre fillette aux cuisines. Elle dit : « Mon dieu, Rossignol ? Oui, Je le connais. Il chante si bien ! Chaque soir, j’ai la permission d’apporter à ma pauvre mère malade quelques restes de table; elle habite en bas, sur la

rive. Et lorsque j'en reviens, fatiguée, et que je me repose dans la forêt, j'entends Rossignol chanter. Les larmes me montent aux yeux ; c'est comme si ma mère m'embrassait!

– Petite cuisinière, dit le chancelier, je te procurerai un poste permanent aux cuisines et t'autoriserai à t'occuper des repas de l'empereur, si tu nous conduis auprès de Rossignol ; il doit chanter ce soir à la cour. »

Samedi 15 juin

Éric travaille mardi, il n'a plus de congés. Il doit rentrer à Montréal. Je vais le suivre, mais je dois terminer d'écrire, vite !

J'essayais de me préparer. Enroulée dans une serviette, debout devant le miroir en pied de ma chambre, j'ai remarqué des restes de vernis transparent qui achevaient de s'écailler sur mes ongles. Ça faisait un bout que je n'avais pas eu l'occasion de me pomponner. De me mettre belle pour quelqu'un, un beau gars qui a l'air fin, ou pour rien, pour moi. C'était le moment ou jamais. Si je voulais pouvoir donner le change au souper, il me fallait une carapace de beaux vêtements, une armure de textile un peu chic pour m'aider à tenir debout, me rappeler d'être pimpante, souriante. Ma jupe de simili tweed me donnait un peu l'air d'une « madame », d'une secrétaire de comptable en cavale, mais elle me faisait de belles jambes. Et surtout, elle respirait la normalité. Avec, j'ai mis un t-shirt noir à encolure bateau, tout simple, de petites boucles d'oreilles, trois de chaque côté, et mon collier violet. Que j'ai aussitôt enlevé. J'en mettais trop, ça avait l'air suspect.

J'ai sorti mon cellulaire pour avertir maman que je venais avec quelqu'un. Ça dérange ? J'ai laissé Simon à Nadine. Il s'appelle Éric, non rien de sérieux, on se fréquente c'est tout. J'ai senti le clin d'œil dans sa voix, J'ai hâte de voir ça, ma belle. Elle était heureuse pour moi.

On a pris la vieille Civic d'Éric. J'ai offert d'être sa copilote, il a préféré jongler seul entre une carte et le volant. Dès qu'on s'est installé dans la voiture, il a mis la radio à plein volume. Quand il regardait ailleurs, je l'espionnais à travers son reflet dans le pare-brise. Parfois, ses

lèvres esquissaient les paroles des chansons qui jouaient. Il aimait le vieux rock. Aux lumières rouges, il tapotait sur le volant.

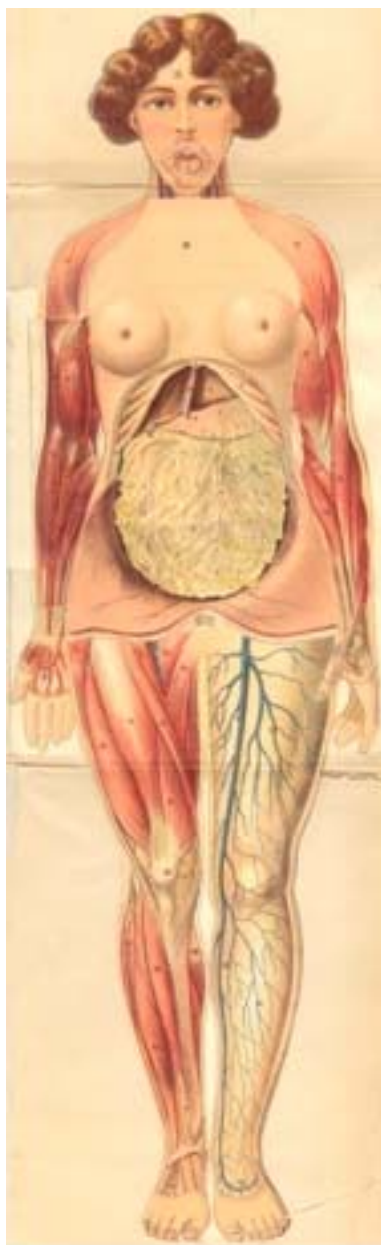
Éric est mince sans être maigre, avec un ~~je-ne-sais~~ quoi d'asiatique dans les paupières et les pommettes. Même en camping, il porte des jeans ajustés et un blazer, mais ses t-shirts sont troués. Au fond, son allure flirte avec l'incertitude. Ses cheveux artistiquement coiffés pour donner l'illusion qu'il ne les coiffe pas lui donnent un look vaguement *emo*, mais son assurance et les longs silences qui séparent chacune de ses phrases collent au cliché du gars de bois solitaire. Difficile à cerner. Il m'énerve.

Voir la façade de la maison. Entendre le chien japper. Rufus ! En observant mes parents à travers les stores, j'ai cru pouvoir retrouver un semblant de normalité. Ils étaient en train de mettre la table. J'avais demandé à Éric d'enfiler une chemise pour l'occasion ; ~~notre mon~~ scénario était au point.

J'avais la clé, je l'ai averti : pas de conneries. Il m'a fait savoir que c'était lui qui était là pour me surveiller. *En fait, c'est moi qui lui avais demandé de m'accompagner.* Dès qu'on a franchi le pas de la porte, son visage s'est subitement animé. Il a salué mes parents avec juste ce qu'il fallait de gêne, serré la main de mon père, flatté le chien qui lui a sauté dessus. *Il faisait tout le temps ça.* Quand on s'est dirigés vers la cuisine, il a posé la main dans le creux de mon dos. Acteur consommé. J'avais maquillé le ~~gros bleu~~ que j'avais sur la pommette, *c'eut été un exploit, compte tenu de mes « talents » en maquillage* mais j'avais peur qu'ils ne se rendent compte de quelque chose. On s'est assis pour manger, de la

lasagne avec du pain à l'ail maison, elle me manque, cette recette et l'interrogatoire a commencé.

[L'image médicale au centre de la page est en fait une poupée anatomique : ses organes peuvent être soulevés pour découvrir les couches d'en dessous, jusqu'à une image de bébé « dissimulée », ici reproduite à droite.]



Mon père a demandé à Éric de quel coin il venait. Sa réponse a été vague. Un petit village perdu, avec une seule salle de cinéma. La conversation a dévié sur le nouveau film de Meryl Streep, l'idole de ma mère et la mienne. Ensuite c'a été au tour de la météo (l'air était humide, ces temps-ci), des cours d'aquaforme de maman, de la course pour une levée de fonds à laquelle mon père allait participer. Et avec Simon, ça va bien ?

J'ai à peine frémi. Oui, oui. Il fait ses nuits, maintenant. Ça, ça n'a pas de prix, a soupiré maman. Toi, ça t'as pris des mois avant de dormir plus de quatre heures d'affilée. Elle a demandé à Éric s'il avait déjà vu Simon. Dans le fond, elle voulait savoir à quel point on en était rendus dans notre relation. Éric n'a pas cillé, Oui, deux-trois fois, je pense qu'il m'aime bien.

Et il a fallu qu'il en rajoute, qu'il dise que le bébé avait toujours été calme en sa présence, pas un son, un ange quoi ! Son « show » comptait plus à ses yeux que

[Le reste du texte est caché par des paires d'yeux découpées dans des magazines].

Quand nous sommes partis, ma mère a levé le pouce à travers la fenêtre. Éric était *mommy approved*.

Le lendemain (le mardi 11 juin), Philippe n'avait toujours pas donné de nouvelles et ne répondait pas à son cellulaire. J'ai blagué en disant qu'il voulait éviter une facture d'interurbain. On a tous les deux appelé au travail pour dire qu'on avait la gastro, ma superviseuse a compati, sa cousine venait justement d'en attraper une, puis j'ai rejoint Nadine pour lui dire que mes parents voulaient prendre Simon pour quelques jours. Elle a semblé déçue. Après le déjeuner, Éric a ouvert son portefeuille, compté son argent et a demandé si j'avais une tente. Deux heures plus tard, on sortait de chez Canadian Tire, le coffre rempli de

matériel de camping. Tant qu'à attendre, a dit Éric, aussi bien que ce soit quelque part où on peut se tremper les pieds dans l'eau.

Passes le panneau qui annonce Tadoussac. Passe le village, passe le cimetière, entre les arbres, jusqu'au sentier de terre dérobé où l'auto, griffée par les branches, a brinquebalé dans les trous d'eau. Lentement, on a slalomé sur les traces des autres voitures pour éviter que les roues tournent dans le beurre. Il a fallu faire attention, rester sur le chemin tapé. Éric se concentrait, les yeux rivés sur le sol. Il a éteint la radio, puis le moteur a toussoté avant de se taire.

On a claqué les portes en sortant. J'ai soupiré en m'étirant les jambes, enfin, en marchant autour de la voiture qui avait été notre univers et notre prison pendant près de huit heures. À petits pas de crabe ankylosé, je suis allée ouvrir la valise pour en sortir nos sacs à dos et la tente, à demi enterrés sous les papiers de bonbons, les gobelets de café et les pochettes de cd vides jetés là au fil des kilomètres. On était aussi bien de faire le ménage tout de suite. J'ai improvisé une poubelle avec une boîte de Timbits à moitié mangés — il en restait un au chocolat — et j'y ai écrasé les déchets que j'ai ramassés à pleines poignées.

Une main sur mon épaule. Éric m'a dit de laisser faire, qu'on nettoierait plus tard. J'ai voulu continuer, mais il m'a attrapée à bras-le-corps et tirée en arrière. J'ai tout lâché pour me déprendre, pliée en deux. Il me chatouillait en plus, l'écœurant ! Un bon coup de coude et je me suis retrouvée libre, les fesses dans le sable et les roches, juste à temps pour voir les déchets partir au vent. Je me suis précipitée, élan aussitôt stoppé par ses grands bras maigres. Arrête, là ! Il m'a interrompue : Toi, arrête. Laisse donc faire les cochonneries, une seconde. Regarde.

[Nouvelle double page : Un montage « panoramique » de photos de la plage s'étend sur la partie moitié supérieure des deux pages, le bas est occupé par le reste du texte. Chaque ligne de texte s'étale sur le bas des deux pages.]



Immensité de l'horizon. Il n'en finissait plus de s'étirer de chaque côté, gauche, droite, panoramique, sans bâtiments qui cachaient la vue. Un regard libéré, presque infini. Et le son des vagues.

Respire, il m'a dit.

Les moules qui moisissaient dans l'air. Les bourrasques qui s'affolaient dans mes cheveux. J'ai inspiré jusqu'à déborder en souriant béatement, sans savoir pourquoi. Parce que je me sentais légère. Parce que je ne pensais plus à mes problèmes, aux faux-semblants, à quoi faire, quoi cacher, quoi dire. Fin des stratégies. Ici, la partie est en suspens.

J'ai couru d'une traite jusqu'aux dunes et j'ai dévalé la pente raide, n'importe comment, désarticulée, plus vite que mes jambes ne le pouvaient, et j'ai trébuché, me suis enfoncée, pour continuer mon envolée jusqu'au bord de l'eau froide.

En petit bonhomme, haletante, j'ai observé les rigoles qui descendaient vers le fleuve. La grève désertée peu à peu par l'eau. Un oursin mort dans une flaque, vidé par les goélands. Les rochers bossus qui affleuraient, gluants d'algues, comme les dos d'une centaine de phoques endormis. Du bout des doigts, j'ai fait des dessins dans la vase, presque aussitôt effacés par les remous. Bientôt, j'y ai plongé les doigts, les mains, comme une enfant qui fait des gâteaux de boue, pour le simple plaisir de se salir, puis le sable a appelé les pieds. Mes souliers ont pris le bord, les bas aussi. Les orteils ont creusé, farfouillé, testé la texture granuleuse en se frottant l'un sur l'autre.

On m'a appelée. Éric était encore là-haut. Je lui ai fait un signe de la main pour qu'il vienne me rejoindre, puis je me suis couchée sur le dos. Dans le sable mouillé, la puanteur. Et, les yeux perdus dans le gris du ciel, j'ai fait un ange de plage.

Mon oasis a longtemps été le fleuve St-Laurent. J'allais parfois faire du vélo sur la piste cyclable qui part du marché Atwater ; j'en suivais les méandres jusqu'à longer le canal Lachine. Je m'installais toujours dans le même parc, la même table de pique-nique qui donnait directement sur la berge pour regarder les rares surfeurs de Montréal se disputer la seule vague disponible.

La seule présence de l'eau, tout près, me calmait, surtout s'il faisait soleil et que le « rire de la mer » était au rendez-vous. Dans une pièce de théâtre que j'ai vue au secondaire, un personnage expliquait que chez les Grecs, les mots « rire » et « lumière » se ressemblent tant que les deux concepts sont souvent associés. Un de

leurs poètes a écrit que lorsque des rayons se prennent sur la crête des vagues et s'y reflètent en d'innombrables d'étincelles, c'est en fait la mer elle-même qui, en réponse au soleil, éclate de rire en lui montrant ses dents resplendissantes. C'est pourquoi en temps de crise je recherche la présence de l'eau. Pas pour m'y baigner : je suis une piètre nageuse, frileuse de surcroît. La côtoyer me suffit.

Dimanche 16 juin

Le lundi soir, après que nous ayons monté le campement, j'ai pris possession d'un côté de la tente en y jetant mon sac de couchage et mes affaires. Le soir venu il a commencé à faire frisquet, plus que ce à quoi je m'attendais à cette époque de l'année. J'avais apporté peu de vêtements chauds. Je les ai tous mis les uns par-dessus les autres, t-shirt, chandail à manches longues, coton ouaté à capuche, foulard, jusqu'à ne plus pouvoir plier les coudes à cause des trop nombreuses couches, pour ensuite me frotter les mains l'une contre l'autre au-dessus du réchaud.

Ça me fait penser à l'habitude que j'ai, après avoir cuisiné quelque chose, d'entrouvrir la porte du four et de me placer juste au-dessus. La chaleur emprisonnée monte d'un coup et secoue quelques mèches de cheveux, j'ai les joues qui rôtissent, les épaules qui se détendent. Je m'imagine en train de survoler le désert, ballottée par des vents au nom poétique, Khamsin, Chargui, Simoun, Sirocco, qui m'enlacent et me tiennent en l'air. La bourrasque brûlante passée, j'ouvre les yeux et reprends pied dans la cuisine.

Éric m'a prêté une tuque qui traînait dans sa voiture, un truc informe brodé de l'emblème du Canadien. On s'est fait des pâtes puis on a sorti un paquet de saucisse à hot dog pour faire cuire sur le feu. J'ai entaillé le bout des miennes pour les faire se retrousser au-dessus des braises.

Chez nous on appelait ça « faire des araignées ».

Si je le pouvais, j'embouteillerais l'odeur du bois qui brûle pour la ramener. J'anticipais le moment où je sentirais la boucane dans mes cheveux en m'endormant, dans le cocon douillet des couvertures. La nuit était jeune, les étoiles saisissantes, et nous avions une caisse de douze à faire disparaître.

Il y a longtemps que je n'ai pas fait de feu dans la cour. Je vais pouvoir recommencer, maintenant que je suis à la maison. C'est Alice qui sera contente. Ma petite-fille se fait un malin plaisir de crier « Lapin ! Lapin ! » dès que les volutes de fumées feignent de s'en prendre à elle. Elle ne parle pas un mot de français, elle m'imité tout simplement. Entendre l'expression québécoise me fait chaud au cœur. Je me suis faite à Saskatoon, il a bien fallu, Christopher y avait ses racines et il ne l'aurait pas quittée, pas même pour moi. Je ne le lui ai pas demandé. C'est pour ça que j'ai voyagé, à Londres, au Pérou, en Irlande, et dans ma tête, chaque jour, pour enjoliver Saskatoon la morne, ses bouquets d'aspen étouffés par les champs de blé l'été, sa blancheur paisible l'hiver.

Au fil de la soirée, on a commencé à être un peu saouls. Je retombais en adolescence. Ça manquait de musique par contre. Il aurait fallu une guitare pour compléter le tableau. Ça fait des années que je me dis que je devrais apprendre à en jouer, mais d'habitude c'est inutile, aux

feux il apparaît toujours un amateur qui se débrouille pour gratter les cordes, comme par magie il y en a toujours un. Pas cette fois. Je me suis risquée à chantonner les premières mesures de « Hey Jude », Éric s'est joint à moi. Par le temps qu'on arrive au dernier couplet, j'avais la tête appuyée sur son épaule.

Au château, tout fut nettoyé ; les murs et les planchers, faits de porcelaine, brillaient sous les feux de milliers de lampes d'or. Les fleurs à clochettes les plus magnifiques furent placées dans les couloirs. Et comme il y avait là des courants d'air, toutes ces clochettes tintaient en même temps, de telle sorte qu'on ne pouvait même plus s'entendre parler.

Au milieu de la grande salle où l'empereur était assis, on avait placé un perchoir d'or, sur lequel devait se tenir Rossignol. Toute la cour était là ; et la petite fille, qui venait de se faire nommer cuisinière impériale, avait obtenu la permission de se tenir derrière la porte. Tous avaient revêtu leurs plus beaux atours et regardaient le petit oiseau gris auquel l'empereur fit un signe.

Le rossignol chanta si magnifiquement que l'empereur en eut les larmes aux yeux. Les larmes lui coulèrent sur les joues et le rossignol chanta encore plus merveilleusement ; cela allait droit au cœur. L'empereur fut ébloui et déclara que Rossignol devrait porter autour du cou une pantoufle d'or. Le rossignol l'en remercia, mais répondit qu'il avait déjà été récompensé :

« J'ai vu les larmes couler dans les yeux de l'empereur et c'est pour moi le plus grand des trésors ! Oui ! J'ai été largement récompensé ! »

Là-dessus, il recommença à chanter de sa voix douce et magnifique.

« C'est la plus adorable voix que nous connaissons ! » dirent les dames tout autour. Puis, se prenant pour des rossignols, elles se mirent de l'eau dans la bouche de manière à pouvoir chanter lorsqu'elles parlaient à quelqu'un. Les serviteurs et les femmes de chambre montrèrent aussi qu'ils étaient joyeux ; et

cela voulait beaucoup dire, car ils étaient beaucoup plus difficiles à réjouir. Oui, vraiment, Rossignol apportait beaucoup de bonheur.

À partir de là, Rossignol dut rester à la cour, dans sa propre cage, avec, comme seule liberté, la permission de sortir et de se promener deux fois le jour et une fois la nuit. On lui assigna douze serviteurs qui le retenaient grâce à des rubans de soie attachés à ses pattes. Il n'y avait absolument aucun plaisir à retirer de telles promenades.



Edmond
Dulac
11

On en est arrivés à chanter des classiques de Jean Leloup.

– *I lost my baby, I lost my darling*

I lost my friends,

I lost my mind...

Mon corps a réagi avant ma tête, mes poumons se sont écrasés et j'ai commencé à pleurer. J'ai repoussé Éric et j'ai couru. Il m'a rejoint. On piétinait dans le sable, la conversation aussi, mais l'air était chargé de sous-entendus. *Et de mauvaise prose, apparemment.* Je savais qu'il voulait me réconforter, me prendre dans ses bras, me protéger. Timide, il m'a prêté son blazer.

En plus de la tuque, vraiment ? Je devais me sentir bien seule pour imaginer cette romance digne d'un roman Harlequin.

On a fini couchés dans le sable à regarder le ciel la voûte étoilée. Je retrouvais le Éric que j'avais découvert chez moi, taciturne et fermé. Il me cachait quelque chose. *Car toute personne peu bavarde cache bien sûr un terrible secret.* J'étais contente qu'il soit là, ne serait-ce que pour m'éviter de mourir d'hypothermie. Il était étendu de tout son long et j'étais pelotonnée contre lui. Je jouais au parasite avide de chaleur. Il a avoué que s'il m'aidait, c'était parce qu'il avait peur pour moi.

En fait, je n'ai jamais compris ses réelles motivations. Curiosité morbide? Philippe qui désirait vivre quelque chose hors de l'ordinaire, en héros romantique qui n'en peut plus de la fadeur du quotidien et cherche à se distinguer avec ses malheurs déchirants. Éric, lui, m'a aidée sans faire de drame, comme il aurait changé le pneu d'un automobiliste en panne sur le bord de l'autoroute.

Une pause. Il a plissé les lèvres dans un sourire triste avant de dire dans un murmure frémissant !!! : Tu m'obsèdes, Sophie. *Je me suis flatté l'ego sur celle-là.* J'ai d'abord repoussé l'évidence, mais il paraissait sérieux. Fais pas l'innocente, il a chuchoté.

Il a touché ma joue humide de larmes qui a rosi à son contact. *Seigneur !* Quand Philippe lui avait raconté mon histoire, a-t-il poursuivi, il avait d'abord été choqué, puis en voyant mon visage ~~tuméfié~~ *de cliché de damoiselle en détresse* il s'était mis à ma place. Il avait voulu m'aider, mais il s'apercevait que j'étais juste trop *fuckée*. Il ne pouvait rien contre ça, mais il allait essayer, jusqu'à s'épuiser *en véritable chevalier à la blanche armure*.

C'est plutôt un discours que Philippe aurait tenu entre deux élans dramatiques. Le pauvre s'est « épuisé » vite. Mon histoire l'a ébranlé, ça c'est sûr : même après avoir lu les grands titres des journaux, il m'a contactée quelques fois pour prendre de mes nouvelles et s'acquitter de la dette imaginaire qu'il croyait avoir envers moi. Sinon silence radio. Je répondais par phrases laconiques. Il avait une vie à vivre.

Et je voulais me débarrasser de ce qui me rappelait ce soir-là, cette semaine-là, cette période entière de ma vie.

Guillaume, lui, a cessé de me contacter au bout de deux ans. Ça lui a fait tout un choc d'apprendre dans les médias qu'il avait été papa, et qu'il ne l'était plus. Les dates concordait. Quand il m'a appelée il chuchotait, sa nouvelle copine dormait dans la pièce d'à côté. Il n'aurait pas voulu de l'enfant, pas à ce moment-là, mais il m'en voulait de ne lui avoir rien dit, d'avoir eu son bébé et surtout de l'avoir perdu. Il a voulu que je lui envoie des photos de Simon, que je décrive ses mimiques, ses habitudes, est-ce que c'était un bébé facile? Il voulait emmagasiner un peu d'information, étoffer l'image du fantôme qui l'accompagnerait désormais. J'ai un peu enjolivé la réalité.

Je ne savais pas trop quoi répondre à une telle déclaration. J'ai juste hâte que ce soit fini, a ajouté Éric. **Moi aussi.** Je l'ai rassuré, j'allais bientôt disparaître de sa vie. Il va falloir que j'aille me dénoncer. Ou que je me cache, seule. Je les avais assez mêlés à ça, Phil et lui.

Il m'a tassé et est remonté se coucher. J'ai laissé passer quelques minutes avant de monter moi-même la côte. J'ai jeté la chaudière d'eau sur le feu et me suis étendue à côté d'Éric, le plus loin possible considérant que nous avions acheté une tente pour trois personnes. Le nez écrasé contre le tissu de la paroi, je l'entendais respirer. Il ne dormait pas.

Je suis finalement à date. C'est difficile de rattraper le temps, il m'a fallu une semaine pour raconter, quoi, trois jours ? Vendredi soir, samedi, dimanche, lundi... Il me reste une journée de libre avant qu'on parte. Un dernier dimanche de congé.

[La journée du lendemain ne paraît pas dans le journal : il y a quelques pages blanches entre lesquelles sont aplaties des fleurs séchées.]

Le 17 juin. Je n'ai pas osé l'écrire, cette journée-là, parce que je craignais trop ce qui allait suivre, ce que j'allais devoir faire revenue à Montréal. Je tentais de regarder chaque chose avec l'attention d'un scientifique, parce que je savais que je ne les verrais plus de la même façon après, parce que je ne serai plus simplement moi ; je serais officiellement une criminelle. J'étudiais les pétales des pissenlits avec l'œil d'une biologiste, les maisons chambranlantes avec celui d'un architecte, le ciel comme si j'avais été météorologue. Bleu de chez bleu, qu'il était. En me levant, ce matin-là, je me suis dit que j'aurais préféré que le monde reflète ce que je vivais, ce qui m'attendait. Ça aurait dû être comme cette autre journée d'été, l'année d'avant Simon. Je trimais depuis le matin sur un travail de session qui devait être remis le lendemain ; j'avais besoin d'air. Le soleil tachetait le haut des arbres. Un peu plus loin il faisait gris et la pluie menaçait, mais je voulais profiter plus longtemps de ma promenade, alors j'ai pris un détour. En peu de temps le vent s'est mis à brasser le feuillage et à faire valdinguer mes cheveux, il était partout, devant, derrière, mes

mèches se plaquaient contre mes yeux et remplissaient ma bouche, puis un éclat de tonnerre a claqué. Je ne me sentais plus en sécurité tout à coup. Je me suis mise à marcher plus vite, en scrutant avec crainte le ciel pourtant à demi dégagé, puis j'ai couru jusqu'au marché pour me terrer dans la clarté artificielle des néons, entre l'allée des conserves et celle des céréales. Dehors, le soleil s'est couché lentement, et l'orage n'a pas éclaté avant au moins une heure après mon retour, mais ce que je retiens de cette soirée-là, c'est la clarté du ciel qui n'arrivait pas à cacher la tempête qui s'en venait.

Un jour, l'empereur reçut une caisse, sur laquelle était inscrit :
« Rossignol ».

« Voilà sans doute un nouveau livre sur notre fameux oiseau! » dit l'empereur. Ce n'était pas un livre, mais plutôt une œuvre d'art placée dans une petite boîte : un rossignol mécanique qui imitait le vrai, mais tout serti de diamants, de rubis et de saphirs. Aussitôt qu'on l'eut remonté, il entonna l'un des airs que le vrai rossignol chantait, agitant la queue et brillant de mille reflets d'or et d'argent. Autour de sa gorge, était noué un petit ruban sur lequel était inscrit :
« Le rossignol de l'empereur du Japon est bien humble comparé à celui de l'empereur de Chine. »

Tous s'exclamèrent : « C'est magnifique! » Et celui qui avait apporté l'oiseau reçut aussitôt le titre de Suprême Porteur impérial du rossignol.

« Maintenant, ils doivent chanter ensemble! Comme ce sera plaisant! »

Et ils durent chanter en duo, mais ça n'allait pas. Car tandis que le vrai rossignol chantait à sa façon, l'automate, lui, chantait des valse. Alors l'automate dut chanter seul. Il procura autant de joie que le véritable rossignol et s'avéra plus adorable encore à regarder; il brillait comme des bracelets et des épinglettes. Il chanta le même air trente-trois fois sans se fatiguer; les gens auraient bien aimé l'entendre à nouveau, mais l'empereur pensa que ce devait être au tour du vrai rossignol de chanter quelque chose. Mais où était-il? Personne n'avait remarqué qu'il s'était envolé par la fenêtre, en direction de sa forêt verdoyante.

« Que se passe-t-il donc ? » demanda l'empereur, et tous les courtisans grognèrent et pensèrent que Rossignol était un animal hautement ingrat. « Le meilleur des oiseaux, nous l'avons encore ! » dirent-ils, et l'automate dut recommencer à chanter. Le maestro fit l'éloge de l'oiseau et assura qu'il était mieux que le vrai, non seulement grâce à sa robe et aux nombreux diamants dont il était serti, mais aussi grâce à son mécanisme intérieur.

« Voyez, mon souverain, Empereur des Empereurs ! Avec le vrai rossignol, on ne sait jamais ce qui en sortira, mais avec l'automate, tout est certain : on peut l'expliquer, le démonter, montrer son fonctionnement, voir comment les valsees sont réglées, comment elles sont jouées et comment elles s'enchaînent !

– C'est tout à fait notre avis ! » dit tout le monde, et le maestro reçut la permission de présenter l'oiseau au peuple le dimanche suivant.

Le peuple devait l'entendre, avait ordonné l'empereur, et il l'entendit. Le peuple était en liesse, et tous disaient : « Oh ! » en pointant le doigt bien haut et en faisant des signes. Mais les pauvres pêcheurs, ceux qui avaient déjà entendu le pauvre rossignol, dirent :

« Il chante joliment, les mélodies sont ressemblantes, mais il lui manque quelque chose, nous ne savons trop quoi ! »

Le vrai rossignol fut banni du pays et de l'empire. L'oiseau mécanique eut sa place sur un coussin tout près du lit de l'empereur, et tous les cadeaux que ce dernier reçut, or et pierres précieuses, furent posés tout autour. L'oiseau fut élevé au titre de Suprême Rossignol Chanteur de la table de nuit impériale et devint le

numéro un à la gauche de l'empereur – l'empereur considérant que le côté gauche, celui du cœur, était le plus distingué, et qu'un empereur avait aussi son cœur à gauche. Le maestro rédigea une œuvre en vingt-cinq volumes sur l'oiseau mécanique. C'était très savant, long et rempli de mots chinois parmi les plus difficiles ; et chacun prétendait l'avoir lu et compris, craignant de se faire prendre pour un idiot et de se faire piétiner le corps.

Une année entière passa. L'empereur, la cour et tous les Chinois connaissaient par cœur chacun des airs chantés par l'automate. Mais ce qui leur plaisait le plus, c'est qu'ils pouvaient maintenant chanter eux-mêmes avec lui, et c'est ce qu'ils faisaient. Les gens de la rue chantaient :

« Ziziiz! Kluckkluckkluck! », et l'empereur aussi. Oui, c'était vraiment magnifique !



18 juin

~~Philippe~~ a enfin appelé. C'est nous qui l'avons appelé pour le mettre au courant, qu'il sache où nous étions. Il s'était inquiété de notre disparition après avoir trouvé l'appartement vide, au retour de son quart de travail. Tout est réglé. Éric et moi, on s'est dépêchés de remballer nos affaires pour arriver tôt au traversier qui relie Tadoussac et Baie-Sainte-Catherine. J'adore traverser là, la largeur du fjord impressionne.

On a rencontré Phil à Québec, au Café Buade. Il ne voulait pas attendre notre retour en ville. Il a insisté pour venir nous rejoindre à mi-chemin. Nous avons évité le sujet principal, le nez dans nos bières. La facture payée, j'ai demandé à Philippe ~~où il avait enterré le bébé~~. Il a voulu répondre, je l'ai interrompu. Je ne voulais pas savoir.

J'ignore à quoi je m'attendais en accourant vers la poussette renversée. Pas à ça. Il n'a pas lentement fermé les yeux et cessé de respirer, sa poitrine n'était pas détendue, il me regardait. En fait non, il regardait plutôt... son regard était tourné vers l'intérieur, dans la peur des organes qui se détraquent, de la perte de contrôle. Ce n'est pas la mort paisible qui l'a emporté, c'est celle qui spasme, gesticule, ne sait plus où se mettre. Je l'ai enroulé dans sa couverture puis l'ai retenu au sol avec tout mon amour, en lui caressant la tête, et je lui ai dit dans un chaos de murmures-pleurs que j'étais là pour lui, que je m'excusais, je m'excuse mon bébé, excuse-moi ! Il rue contre mes mains qui peinent à le contenir, il va m'échapper et je lui dis « fais

ça vite mon amour », je pense à moi autant qu'à lui, il n'arrête plus de souffrir et ça me tue, fais ça vite, t'es capable.

Il se laisse aller et le vide est immense.

Un souvenir, c'est bien davantage que les mots chuchotés à soi-même dans une pièce désertée, plus que les images fugitives ou nettes, si nettes. Ça palpe, tord le cœur, fait relever le coin des lèvres en une crispation involontaire. Les murs qu'on a passé une vie à ériger tombent.

~~J'ai pris la décision de me rendre aux autorités. J'ai décidé de fuir. Éric a approuvé, Philippe voulait qu'on s'entende sur nos témoignages pour qu'ils concordent. Il pensait qu'avec un peu de chance et en se censurant un peu, j'aurais une courte sentence. Éric ne voulait rien savoir de la justice. Je leur ai dit que je ne mentionnerais pas leurs noms au tribunal. si jamais je me faisais attraper.~~

Le retour s'est bien déroulé. Mon statut de future condamnée m'a permis de négocier le contrôle de la radio. J'avais besoin de bruit pour couvrir mon stress. Je me voyais déjà **ARRÊTÉE POUR MEURTRE [titre de journal collé par-dessus le texte]**, prise au piège, menottée, la main du policier se posant sur ma tête pour éviter qu'elle se cogne au plafond de la voiture, le couloir de la prison qui s'étend à l'infini et les mains qui surgissent des cellules pour m'agripper, me saluer, me souhaiter la bienvenue parmi eux. Bientôt les autres criminels

et moi comparerions nos tatouages **je n'en ai aucun** à la lumière jaunâtre des néons.

Éric est parti se coucher, j'ai dit à Phil de me laisser seule. À partir de maintenant, ça ne concerne que moi.

J'ai d'abord pensé me terrer au Mexique, mais passer les douanes américaines dans ma situation m'est apparu comme une mauvaise idée. Mieux valait demeurer au Canada, mais partir loin. La côte ouest. Vancouver. Je me voyais serrer un séquoia de mes bras jusqu'à en imprimer l'écorce sur ma peau, faire de la randonnée dans les Rocheuses au son métronome d'un bâton de marche. Le rêve américain, presque. Ne me restait qu'à revenir à Montréal pour faire mes valises, vider mon compte en banque et acheter une voiture mal en point mais fiable, comme la Honda rouillée que j'avais à seize ans.

Sur la route vers Montréal, j'ai élaboré mon plan d'évasion. Après avoir été à la banque, j'ai rempli mon sac à dos de l'essentiel et suis allée piller une pharmacie pour me faire une trousse de déguisement. Plusieurs sachets de poudre décolorante, des boîtes de teinture à cheveux, du maquillage de toutes les couleurs. Je suis allée dévaliser la friperie du coin pour me créer plusieurs looks différents. Je payais comptant. Éric m'a laissé garder la tente et son réchaud. J'essayais de penser aux erreurs commises par les fugitifs dans les films, à tout ce qui laissait des indices.

Mardi 19 juin

Le téléphone de l'appart a sonné, mais je n'ai pas répondu. J'ai regardé l'afficheur. Ma mère. Il me restait ~~quelques heures~~ **peu de temps** avant que mes parents apprennent la vérité. J'ai rappelé. Elle avait tenté de me joindre plusieurs fois. Elle était venue chez moi, je n'y étais pas. Non maman, j'ai pris un congé, je suis partie camper. Éric nous a invités. Oui, avec Simon. Elle m'a demandé comment j'ai fait sans siège d'auto, elle l'avait vu en entrant.

Le *foutu* siège d'auto. J'ai inventé qu'il y en avait déjà un dans la voiture d'Éric, pour son neveu. Satisfaite, elle a changé de sujet. On a parlé de la pluie et du beau temps. De mon travail, du chat de la voisine qui faisait des siennes, des livres qu'on avait lus récemment. Tsé maman, je t'aime. Tu le diras à papa aussi. Ben voyons, elle a répliqué. Qu'est-ce qu'il y a ?
~~Nous aussi on t'aime, cocotte.~~

~~Après avoir raccroché, j'ai acheté un pot de crème glacée que j'ai dévoré dans un parc, puis je suis allée faire un dernier tour la bibliothèque.~~

~~C'est fini. Je dois cacher mon journal avant de me dénoncer — c'est un élément de preuve. Tout ce que j'ai écrit pourra se retourner contre moi.~~

[Les lignes suivantes sont écrites sur un nouveau format de papier : feuilles d'une grandeur et d'une épaisseur différente. Le texte a été barbouillé en rouge par N2.]

J'ai demandé du papier pour continuer. Ce n'est pas pareil. Les chaises ici sont dures.

Je les ai appelés en soirée. Ça n'a pas tardé. Ils sont montés lentement, en faisant trembler l'escalier à chaque pas. Le bruit sur les marches et la terreur qui y était associée m'ont semblé venir tout droit de mon enfance, quand maman ou papa montait à l'étage sur l'escalier craquant de la vieille maison pour venir me punir d'une quelconque bêtise.

Cette fois-ci, un simple « je m'excuse » ne me tirera pas d'affaire.

J'ai dû partir pour la première apparition devant le juge. Homicide involontaire coupable. C'est l'accusation. Je ne savais même pas que ça existait. En fait, étant donné que la victime est un enfant, je suis accusée d'infanticide. La salle d'audience n'avait rien à voir avec celles des séries télé, pas de bois verni, ni de tapis de velours rouge. On se croirait plutôt dans un des bureaux de la SAAQ. Murs de ciment gravelé, portes trouées d'une petite fenêtre comme au poste de police ou à l'école, le tout irrémédiablement beige.

Si je ne suis pas encore officiellement une détenue je me sens prisonnière, j'étouffe, les murs et surtout ce qu'ils représentent m'oppressent. On m'a enfermée dans une salle d'attente, dans le palais de justice de Montréal, au-delà il y a le système judiciaire de la ville, de la province, du pays, des poupées russes qui m'avalent pour me garder contre mon gré en leur sein, j'ai comme une crise d'asthme, mal à la poitrine, il n'y a plus d'issue, plus d'air, je ne pourrai pas vivre ainsi des mois, des années

[La censure atteint son paroxysme : les dernières pages du journal sont cousues ensemble, impossible de les lire sauf quelques bribes. Des portes-gigognes sont découpées dans les multiples épaisseurs du papier, chacune s'ouvrant sur une plus petite. La dernière s'ouvre sur le texte qui suit.]

J'ai trouvé la voiture par les petites annonces du journal. Une vieille guimbarde, une vraie Rossinante aux freins qui couinaient, prête à rendre l'âme à tout moment. Je l'ai eue pour pas cher, le fils voulait se débarrasser des affaires de son vieux père décédé. Achat non déclaré, parfait. J'ai fait des recherches ; l'ancienne plaque était bonne pour dix jours, ensuite j'aviserais.

Phil est resté dormir chez moi. Il m'a suivie partout pendant que je remplissais mon sac à dos. Il m'a même proposé de venir avec moi en voyage, pour un mois ou deux. Il reviendrait ensuite. C'était tentant, avoir de la compagnie. Mais s'il me trahissait, disait quoi que ce soit de mes projets aux autorités, leur dévoilait ma position exacte par bonté d'âme, pour me sauver, par soif de justice ou par vengeance ? Je ne pouvais prendre le risque.

Le matin suivant j'étais prête. Je me suis levée très tôt, en cambrioleuse, j'ai d'ailleurs volé cinquante dollars du portefeuille de Phil avant de partir. Je lui ai laissé une note sur la table de chevet, quelque chose comme « Désolée. Ne raconte rien à personne. Je t'aime un peu, je pense ». Une poignée de mots insidieux qui

m'assuraient son silence et son intérêt pour les semaines à venir. Même s'il ne m'aimait pas non plus à proprement parler, il allait passer ses nuits à ressasser nos moments ensemble, à les analyser. Au moins une personne penserait à moi en bien. Je me suis sentie forte. Je prenais enfin le contrôle.

À la sortie de l'immeuble ma foulée s'est allongée, mes talons hauts claquaient avec autorité. J'étais libre, invincible, sexy, l'incarnation de la puissance féminine. Lucy Lawless dans *Xena la guerrière*, la jupe de cuir clouté en moins. J'ai caché mes cheveux teints en blond sous un foulard et suis passée au travail pour démissionner d'une tirade grandiloquente à ma patronne. J'avais écrit et mémorisé le texte assassin avant d'aller dormir. J'ai dégusté le moment me suis offert le luxe de claquer la porte en sortant. Mission accomplie.

Quelques rues plus loin, sur Saint-Denis, j'ai fait un saut à la librairie de voyage Ulysse. Le *Lonely Planet* de Canada, quelques guides plus précis, un atlas comprenant une carte de chaque province. L'excitation me parcourait comme un courant électrique. De retour dans la voiture, avant de redémarrer, j'ai ouvert l'atlas. Les villes de l'Ouest avaient des noms comiques : Batoche, Fort Qu'Appelle, Bella Coola, Salmon Arm, Medicine Hat, Vulcan (comme Spock). En faisant glisser mon doigt plus loin, j'ai trouvé le parc Valhalla, le parc national Dinosaur et la falaise

Head-Smashed-in où, selon un de mes livres, des troupes de bisons ont trouvé la mort, précipités dans l'abîme par les tribus d'Indiens des plaines. La découverte de la rivière Illecillewaet m'a jetée sur la piste des noms gutturaux ou imprononçables qui parsemaient la carte, au point où elle prenait parfois des airs de pays nordique. Sputinow, Wetaskiwin, Kananaskis, Etzikom, Okotoks, Nakusp. Tchesinkut Lake.

[Suivent deux pages de l'atlas, sur lesquelles le chemin parcouru est brodé en fil rouge.]

À partir de ce moment, j'ai eu davantage peur d'être arrêtée, peur qu'on m'intercepte avant que j'aie pu visiter ces endroits mystérieux, qui m'allumaient l'imagination avant même que j'aie quitté Montréal. Je suis passée acheter des disques, j'ai mis *Highway to Hell* de AC/DC et j'ai baissé toutes les vitres. Une petite voix dans ma tête m'exhortait à faire demi-tour, mais une fois passée la frontière québécoise, elle s'est faite plus discrète. Ça m'a quand même fait quelque chose de quitter mon chez-moi. J'ai augmenté le volume de la musique. J'étais dévastée.

Sault Sainte-Marie. Thunder Bay. Winnipeg. Regina, Moose Jaw, Calgary. À chaque semaine, je changeais ma couleur de cheveux. Après le blond, j'ai eu les cheveux roux, bruns, noirs, pour retourner au blond... Je les ai bouclés, crépés, aplatis. Je me les teignais dans des lavabos de chambres de motel, des relais routiers parfois. À Banff, je les ai fait couper très courts. J'étais devenue *autre*.

En fouillant plus avant le fatras de boîtes du grenier, j'ai mis la main sur mon journal de voyage. Je rédige dans un journal séparé quand je me déplace, pour que l'aventure, unique, soit contenue dans un espace hors du quotidien.

[Journal de voyage manuscrit sur un papier différent, avec photographies de brochures touristiques collées sur les pages.]

17 juillet 1996

Calgary, enfin ! J'ai cru que la plaine n'aurait pas de fin, qu'elle s'étendait par-delà le Pacifique et que j'allais conduire jusqu'en Asie, traverser l'Europe, faire le tour du monde d'un océan à l'autre... À force de scruter l'horizon, champ après champ, la plus infime divergence dans le paysage attire mon attention. J'ai failli bénir les gratte-ciel en les voyant pointer sur la ligne d'horizon. **[Dans la marge, le dessin bâclé d'un bonhomme criant : « Une grande ville ! Alléluia, *Praise the Lord!* »]** Leur verticalité est un défi lancé à l'infinité des Prairies.

J'apprends que j'ai raté le fameux Stampede de quelques jours. Au moins je n'ai pas à me battre pour avoir une chambre. De toute façon, j'ai eu mon lot de folklore western en chemin vers ici, j'ai tout visité, les ranchs, les centres d'interprétation... O-ver-do-se de cowboys. **[Dessin d'un cowboy mâchouillant un brin d'herbe.]**

19 juillet 1996

Dans la salle commune à l'auberge, en revenant d'un bar où j'ai fait tourner des têtes avec mes nouvelles bottes de cuir, j'ai vu une photo de moi à la télévision. L'annonce a duré une vingtaine de secondes, maximum. Personne autour ne m'a reconnue. Je suis officiellement recherchée à travers le Canada, peut-être depuis longtemps puisque je m'étais fait un point d'honneur de ne pas trop consulter les nouvelles. Arrivée à Vancouver, quand j'aurai vu ce que je veux visiter, je me terrerai dans une plantation d'arbres, ou bien je ferai la cueillette de fruits. Ils n'exigent pas de papiers d'identité pour ça. Je pourrai gagner ma vie sous le radar de la police et de la paperasse gouvernementale. L'hiver, l'hiver... je serai serveuse au noir. Je trouverai bien.

22 juillet 1996

Moi qui considérais l'Alberta et les Prairies en général comme une étendue sans fin de champs ennuyeux aux gerbes de blé ondulant dans la brise, je change peu à peu d'avis. La province offre des expériences enrichissantes comme il s'en trouve peu ailleurs et surtout, la topographie est plus variée que ce à quoi je m'attendais. À Drumheller, j'ai marché dans un désert de roches dignes du Grand Canyon : les Hoodoos, aussi appelés « cheminées de fée », y dressent leurs colonnes surmontées d'un béret de pierre. Leur nom m'a poussée à rester à l'affût de miroitements d'ailes à travers les rochers.

23 juillet 1996

Il pleut. On se croirait en pleine mousson. J'ai joué aux cartes avec un groupe d'ados de l'auberge. Ils m'ont demandé comment je m'appelais. J'ai répondu Renée, le nom d'une de mes tantes. Ça sonne bien en anglais, je trouve. Vendu !

La journée s'étire, propice à la réflexion. Je crois finalement comprendre pourquoi l'histoire et l'âme même du Canada ont toujours été intimement liées à ses vastes espaces. Paysages de toute beauté, histoires captivantes, expériences inoubliables, c'est ce que me réservaient les parcs et les lieux historiques nationaux de Parcs Canada. Dans les nombreux musées, j'ai vécu les grandes lignes de notre histoire. Les chasses des tribus amérindiennes, la guerre de 1812, la fougue pionnière. Je me suis mise dans la peau des gens qui ont façonné le pays.

24 juillet 1996

En route vers Banff et Jasper. La route serpente et grimpe, à croire que tous les panneaux de circulation de la province ont été installés ici (pente de 15 degrés, virage brusque, pente de 10 degrés, ça n'en finit plus !). **[Dessin de panneau routier.]** Les courbes sont dégueulasses. Je n'imagine même pas le travail gigantesque qu'a nécessité la construction de la route panoramique en plein cœur des montagnes Rocheuses, dans les années 1940, alors que les techniques étaient loin de ce qu'elles sont de nos jours !

Arrêt aux chutes Athabasca, assez impressionnant, ça m'a fait penser à celles du canyon Ste-Anne dans lequel j'avais fait de la randonnée avec Louis et Cath. Ensuite pause-collation au belvédère du Lac-Peyto, qui donne la vue sur un lac d'eaux glaciaires d'un turquoise vif. C'était tout simplement incroyable, les couleurs sont les mêmes sur mes photos que sur celles des dépliants. Vraiment, les montagnes mythique de la Colombie-Britannique me font employer le mot WOW comme jamais auparavant.

27 juillet 1996

Banff est une ville merveilleuse. La beauté toujours changeante des paysages m'émeut. Je suis animée d'un besoin de quiétude et de tranquillité qui fait que je me sens à mon aise ici, je ne veux plus jamais quitter le parc ! Le matin je me lève et pars en randonnée, mon Camelbak sur le dos, à la découverte de coins éloignés. Malgré l'achalandage estival, il est facile de dénicher une piste déserte. Je me lance des défis, je me rapproche de l'essentiel, il n'en tient qu'à moi : la nature m'attend !

31 juillet 1996

En arrivant à Lake Louise, je me suis ruée vers le lac. Je me suis tenue dans un décor digne d'une page de calendrier, aux couleurs sursaturées. Un paysage de ~~rêve~~ **de toc, qui sentait presque le carton et la colle tellement le reflet des montagnes dans l'eau, les joyeuses trilles des oiseaux concordait avec l'image de l'endroit véhiculée par l'industrie touristique. Je marchais dans une brochure en trois dimensions.**

J'ai fait quelques pas, mes espadrilles en foulant la terre ont produit un bruit de papier froissé. J'ai touché l'eau. Mes doigts n'ont pas pu pénétrer sa surface à la consistance élastique. Les poissons peinaient à nager dans le lac caoutchouteux, les plus menus n'essayant même plus d'y avancer, figés à mi-parcours. Sous mes yeux, les arbres perdent leurs feuilles en accéléré. Tout s'effrite. Je n'ai plus l'élan pour conjurer des fantaisies crédibles.

[Dans une enveloppe, des extraits de brochure touristique : certains passages surlignés se retrouvent quasi tels quels dans le journal de voyage : ils ont été plagiés.]

Un soir, alors que l'oiseau mécanique chantait de son mieux et que l'empereur, étendu dans son lit, l'écoutait, on entendit un « cric » venant de l'intérieur ; quelque chose sauta : « crac ! » Les rouages s'emballèrent, et la musique s'arrêta.

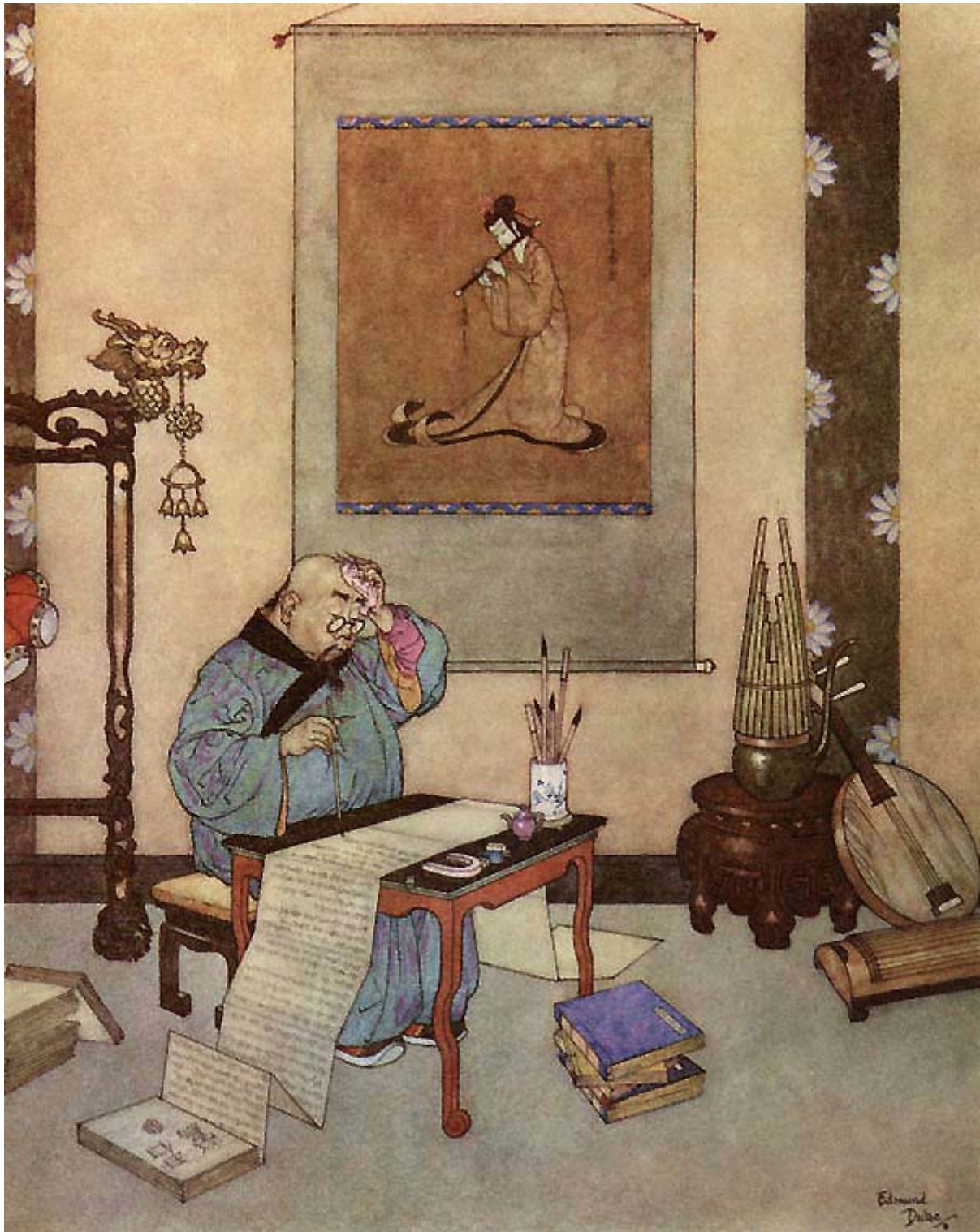
L'empereur bondit immédiatement hors du lit et fit appeler son médecin. Mais que pouvait-il bien y faire ? Alors on amena l'horloger, et après beaucoup de discussions et de vérifications, il affirma qu'il ne pouvait pas réparer l'automate : les chevilles étaient usées et il était impossible de les remplacer. Dans le palais, un lourd silence remplaça les joyeuses mélodies qui résonnaient autrefois entre ses murs.

Cinq années passèrent, et une grande tristesse s'abattit sur tout le pays. L'empereur, qui occupait une grande place dans le cœur de tous les Chinois, était maintenant malade et allait bientôt mourir. Déjà, un nouvel empereur avait été choisi, et le peuple, qui se tenait dehors dans la rue, demandait au chancelier comment se portait son vieil empereur.

« Peuh! » disait-il en secouant la tête.

Tous crurent leur souverain mort, et chacun s'empressa d'aller accueillir le nouvel empereur; les serviteurs sortirent pour répandre la nouvelle et les femmes de chambre se rassemblèrent autour d'une tasse de thé. Mais l'empereur n'était pas déjà mort : il gisait, pâle et glacé, dans son magnifique lit aux grands rideaux

de velours et aux passements en or massif. Tout en haut, s'ouvrait une fenêtre par laquelle les rayons de lune éclairaient l'empereur et l'oiseau mécanique.



J'ai honte de l'avouer, mais je pensais déjà au retour sans le sac. J'espérais ressentir alors une légèreté qui ne s'est jamais installée.

En marchant, j'accrochais les arbustes, les branches, les fougères, je trébuchais sur les racines qui bosselaient le sol. Le terrain était très inégal. Je ne suivais pas de sentier, j'allais droit ou à peu près pour ne pas me perdre au retour, je pensais au moins à ça. Je me souviens de m'être dit que ç'aurait été le comble que je me perde dans la forêt, et que je lui devais ça, un enterrement correct. Quelque chose de solennel, qui ne friserait pas l'absurde comme sa mort et ce qui s'était ensuivi.

Je ne sais plus vraiment où c'était, je n'ai pas menti au juge à ce sujet. Quelque part sur le bord de la 20, entre Montréal et Trois-Rivières. Éric m'a déposée au milieu de nulle part et est allé prendre un verre dans un bar miteux avant de revenir. Je n'avais pas eu besoin de lui demander de me laisser seule.

En déposant le sac je me suis aperçue que j'avais mal dans le creux du coude à force de l'avoir porté éloigné du corps. Je ne voulais pas que ça me touche. Une seconde je me suis rappelé en souriant le moment où on l'a déposé pour la première fois contre moi, l'amour inattendu qui m'avait renversée et la chaleur de son corps gluant. Épuisée et heureuse malgré moi, j'avais pleuré à gros sanglots. En essuyant les larmes silencieuses qui dévalaient mes joues, mon menton, j'ai déposé le sac avec une délicatesse exagérée. J'imaginai trop le bruit que ça aurait fait en chutant. Un bruit mat et atroce.

C'est à contrecœur que j'avais rendu Simon à l'infirmière. J'étais si fatiguée. Ils parlaient de points de suture, pour moi. Il était entre bonnes mains, c'est tout ce que j'avais besoin de savoir, des mains gantées l'ont soulevé doucement. Il a flotté hors de ma portée. Mon père est venu embrasser mon front moite et ma mère m'a caressé les cheveux jusqu'à ce que je m'endorme.

La terre était meuble, le trou s'est creusé tout seul. J'ai étreint le sac mais je n'ai pas osé l'ouvrir. J'ai tenu sa petite main à travers le tissu. J'ai porté ses minuscules doigts raides à ma bouche, en retenant mon souffle, puis je l'ai déposé au fond en faisant bien attention de retenir son cou. Par réflexe. C'est ce qui m'a fait craquer, je pense. Quand Éric m'a retrouvée, assise en indien à quelques pouces de l'autoroute, j'avais de la terre plein le visage. Je m'étais roulée dedans. Il m'a tendu une cigarette allumée que j'ai fumée en toussant, même si je ne fumais pas.

C'était fini.

Je devais rester éveillée un peu encore, mais lui pouvait dormir.

Le pauvre empereur pouvait à peine respirer ; c'était comme si quelque chose ou quelqu'un était assis sur sa poitrine. Il ouvrit les yeux, et là, il vit que c'était la Mort. Elle s'était coiffée d'une couronne d'or, tenait dans une main le sabre de l'empereur, et dans l'autre, sa splendide bannière. Des plis des grands rideaux de velours surgissaient toutes sortes de têtes, les unes aux visages laids, d'autres aimables et doux. C'étaient les bonnes et les mauvaises actions de l'empereur qui le regardaient, maintenant que la Mort était assise sur son cœur.

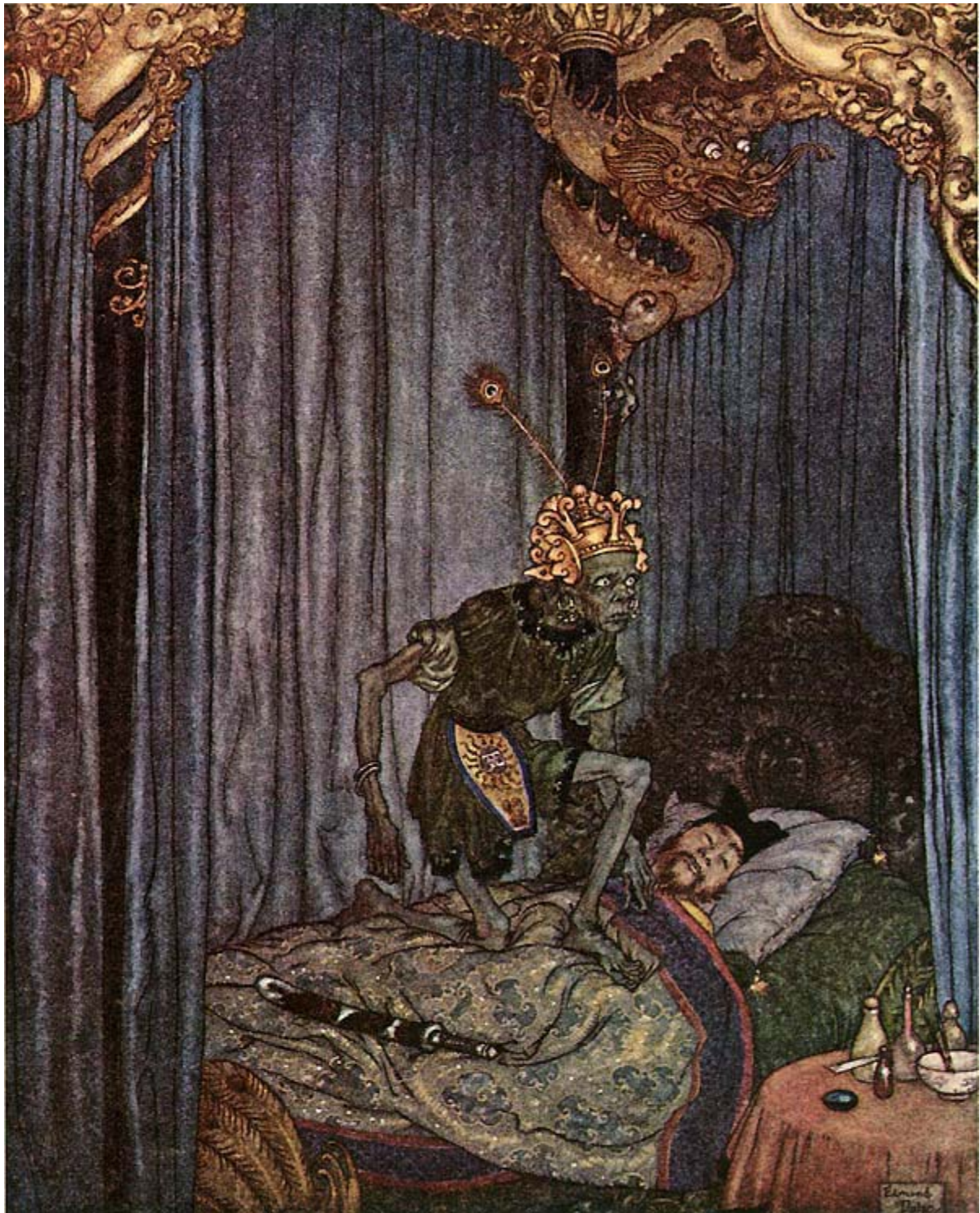
« Te souviens-tu d'elles ? » dit la Mort. Puis, elle lui raconta tant de ses actions passées que la sueur vint à lui couler sur le front.

« Cela je ne l'ai jamais su ! » dit l'empereur. Musique ! Musique ! Le gros tambour chinois, cria l'empereur, pour que je ne puisse entendre tout ce qu'elle dit ! »

Mais la Mort continua de plus belle.

« Musique ! Musique ! criait l'empereur. Toi, cher petit oiseau d'or, chante donc, chante ! Je t'ai donné de l'or et des objets de grande valeur, j'ai suspendu ma pantoufle d'or à ton cou; chante donc, chante ! »

Mais l'oiseau restait muet. Son mécanisme était brisé, alors il ne chanta pas. Et la Mort continua à regarder l'empereur avec ses grandes orbites vides. Et tout était calme, terriblement calme.



« Les partis dans le dossier Bériault sont priés de se présenter salle 208. »

En l'absence de témoins oculaires, mon témoignage changeait tout dans l'affaire. J'avais décidé de ne pas mentionner Éric et Philippe et j'avais tenté de tenir ma parole, mais il avait bien fallu dire avec qui je m'étais rendue à Tadoussac. Éric a témoigné qu'il ne savait rien de mon enfant, qu'il m'avait simplement proposé de l'accompagner en camping lorsque nous nous étions croisés dans l'entrée du bloc appartement. On se connaissait un peu et il voyait bien que je n'allais pas bien. Il a pu s'en aller.

Le verdict penchait en ma faveur jusque-là. Les débats confirmaient que la mort de Simon avait été un accident malheureux, auquel j'avais très mal réagi en ne prévenant pas tout de suite les autorités, ce qui était suspect mais pas vraiment incriminant compte tenu de mon état d'esprit. Je pouvais m'en sortir avec une sentence ridicule. Mais je me suis levée et j'ai plaidé coupable. Mon avocat n'y comprenait rien. « Je l'ai détaché et je l'ai poussé en bas de la côte. Je n'en pouvais plus ». Les mots venaient tous seuls. C'était plus facile comme ça.

J'ai écopé de cinq ans de prison. Mon avocat m'a dit que ma mère a pleuré au téléphone. Je ne voulais pas lui faire du mal, à papa non plus, j'étais incapable de leur parler. De subir leur jugement ou leur compassion. J'imaginai les excuses qu'ils me trouveraient. Leur déception...

C'est à ma sortie que j'ai entrepris ma traversée du Canada. J'ai visité une bonne partie de l'Ontario en voiture avant de prendre le train. J'ai vu les champs interminables du Manitoba, j'ai arrêté à Winnipeg, puis à Saskatoon. Ça ne devait être qu'une escale, j'allais prendre mon billet pour Calgary, mais je suis tombée sous le charme du préposé de la gare. Mon épopée s'est arrêtée là. J'ai adopté Saskatoon, la vie d'ermite de Christopher en périphérie de la ville et son fils Joshua. La transition n'a pas été facile. Chris en valait la peine. J'ai quand même voyagé chaque été, jamais dans l'Ouest, cependant. Pas assez exotique à mon goût. J'ai grimpé la *Inca Trail* jusqu'au Machu Picchu, touché la tour Eiffel, paressé à Barcelone. Sans déguisements ni bottes de cuir, que mon appareil numérique à la main. Personne ne me poursuivait. Sinon moi. Entre deux contrats de traduction (je travaillais surtout pour de petites sociétés ou des associations francophones), j'écrivais ou je peignais. Je lisais beaucoup.

Je suis tombée sur le terme *kintsukuroi* lorsque je peignais de la céramique, avant que ma santé décline. J'avais échappé l'une de mes créations les plus délicates, un vase étroit sur lequel un cerf-volant étendait ses ailes de papier au-dessus de cerisiers en fleur. En cherchant des techniques pour le réparer, j'ai appris qu'au quinzième siècle, au Japon, a émergé l'idée de prendre les poteries cassées et d'en recoller les morceaux à l'aide d'une laque additionnée d'or ou d'argent. Le processus crée un

réseau de veines dorées le long des fêlures, magnifiques à regarder. Fragilité et résilience.

Simon. J'arrive maintenant à écrire son nom sans hésiter. Le prononcer ne sera pas pour tout de suite, peut-être jamais considérant ma santé déclinante. À peine suis-je capable d'en esquisser les syllabes des lèvres, muette. Ce ramassis de mots et de dessins que je tiens entre mes mains est un amalgame de mes souvenirs, de son existence et de la mienne, jamais écloses car écourtées par la malchance. Son monument funèbre.

Ça m'a pris du temps, mais j'ai fini par apprendre à être un parent ; mon nouveau statut de belle-mère l'exigeait. J'ai appris des meilleurs. Quand j'étais petite, mes parents m'emmenaient voir les feux d'artifices. Nous nous asseyions et je recevais un des bâtons fluorescents vendus sur place, ma fameuse « baguette magique ». Sans elle, le spectacle ne pouvait pas commencer. Mes parents m'avaient convaincue que c'étaient mes coups de baguette qui provoquaient les feux, et j'avais pris à cœur la responsabilité de produire les plus énormes et magnifiques et étincelantes explosions en agitant le bâton en tous sens dès que la musique d'accompagnement se faisait entendre. Je me dressais au milieu des boums ! des ooh et des aaah, toute la foule applaudissait mon talent de chef d'orchestre et de

sorcière. Je bombais le torse de fierté, heureuse de participer à la cacophonie. Je contrôlais tout. J'étais une faiseuse de miracles.

En grandissant j'ai vite déchanté. C'étaient mes parents qui avaient créé le miracle, en me soufflant ma toute-puissance à l'oreille. Ils avaient manigancé ces moments d'émerveillement pour moi. J'ai depuis su ce qu'il en coûte de calcul et d'imagination pour élaborer les mille mensonges charmants qui bâtissent une enfance. J'ai troqué



mon pouvoir factice mais rassurant pour devenir celle qui manipule et doit tout prévoir, celle qui planifie les joies, contourne les obstacles du réel pour souffler une bulle d'innocence et de sécurité autour de son protégé. J'ai échoué avec Simon, mais je me suis rattrapée avec Joshua.

Il avait huit ans quand je suis arrivée. Il m'a adoptée tout de suite. Je connaissais déjà toutes les ficelles, les mécanismes de l'imaginaire. Ça m'a permis de lui bâtir, au fil des mots, des mondes fantasmagoriques dont il se rappelle aujourd'hui avec tendresse. Je le sais, car il y a quelques années, quand lui et sa famille ont passé Noël ici, je l'ai entendu ressusciter, pour le bonheur de sa fille à l'heure du coucher, un des personnages que je lui avais inventé. J'en ai presque pleuré. Josh, si jamais tu lis ceci (et à bien y penser, je crois que dès les premières lignes, sans que je le sache

encore, ce livre t'était destiné), quand tu liras ceci, à ma mort, ne m'en veux pas de ne t'avoir rien dit de mon passé avant. Ton père savait.

Je me souviens aussi d'une balade idyllique en voiture, un jour de Noël de mon enfance : nous allions chez ma tante à Sainte-Foy. La scène me revient par images, une série de clichés aux couleurs délavées par la lumière du soleil qui se reflétait sur la neige. Le motif à carreaux de la couverture épaisse dans laquelle j'étais enroulée, les mouchoirs qui jonchaient le sol – j'avais un début de rhume qui me faisait la tête légère. Mes parents en avant parlaient, ils devaient croire que je m'étais assoupie. Il me suffisait d'entendre des bribes de leur conversation. De les savoir devant. À bien y penser, je me souviens aussi de leurs doigts enlacés à côté du levier de vitesse, qui commençaient à être veinés par l'âge ; ils ne se séparaient que le temps d'une manœuvre de mon père pour éviter les plaques de glace sur le chemin.

J'aurais voulu avoir le courage, chaque été, de faire défiler les kilomètres sur la Transcanadienne, direction Montréal, pour revenir à la maison de mon enfance, celle qui m'a vue me moucher sur les tapis, m'écorcher les genoux sur l'asphalte et perdre mes dents de lait. J'aurais fait entrer papa et maman avec délicatesse sur la banquette arrière de la voiture, pour qu'ils puissent se tenir la main, je les aurais amenés au parc Lafontaine pour les y installer dans des chaises pliantes. Il y aurait eu de la salade de patates pour le pique-nique.

En réalité, je ne suis retournée les voir qu'une fois après ma sortie de prison. Ils étaient tellement heureux de me voir. Ils ne se sont pas exclamés. Leur fébrilité disait tout. Ils m'attendaient dans l'embrasure de la porte avant que je n'aie fini de me stationner dans la rue. Le chien n'était pas là, il était mort depuis longtemps. Cette fois c'est moi qui les ai aidés à s'habiller avant de sortir, qui leur ai préparé un chocolat chaud après notre promenade. À la toute fin, juste avant que je ne reparte, nous avons enfin parlé de Simon. J'avais refusé toutes leurs visites pendant que je purgeais ma peine et je répondais rarement à leurs nombreuses lettres, même si la seule vue de leur adresse sur les enveloppes me faisait sourire. Et pleurer. Ils m'ont dit que leur enfant c'était moi, pas Simon. Qu'il était mort, qu'ils voulaient ravoir leur fille. Qu'il était temps.

C'est seulement maintenant, alors qu'ils ne sont plus là depuis des années, que je commence à les croire.

Alors, venant de la fenêtre, on entendit le plus merveilleux des chants : c'était le petit rossignol, plein de vie, qui était assis sur une branche. Ayant entendu parler de la détresse de l'empereur, il était venu lui apporter réconfort et espoir. Et tandis qu'il chantait, les visages fantômes s'estompèrent, le sang se mit à circuler plus vivement dans les membres fatigués de l'empereur, et la Mort elle-même écouta :

« Continue, petit rossignol! Continue! » s'exclama-t-elle.

– Bien, me donnerais-tu le magnifique sabre d'or ? Me donnerais-tu la riche bannière et la couronne de l'empereur ?

La Mort donna chacun des joyaux pour un chant, et Rossignol continua à chanter. Il chanta le tranquille cimetière où poussent les roses blanches, où les lilas embaument et où les larmes des survivants arrosent l'herbe fraîche. Alors la Mort eut la nostalgie de son jardin, puis elle disparut par la fenêtre, comme une brume humide et froide.

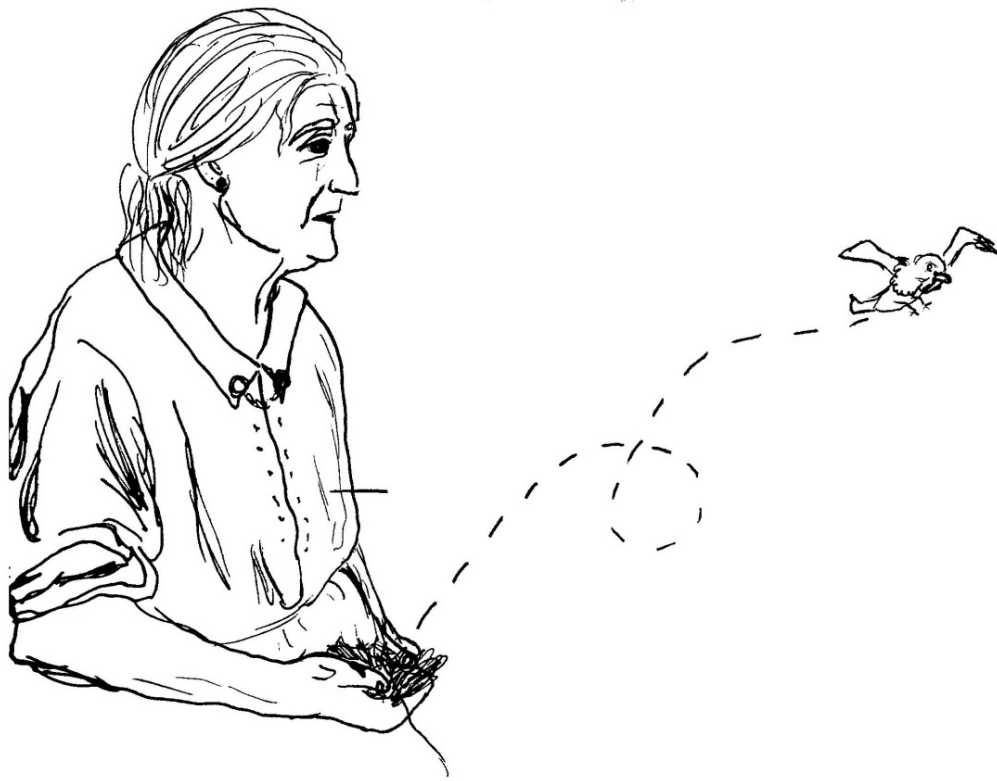
« Merci, merci! dit l'empereur. Toi, divin petit oiseau, je te reconnais bien ! Je t'ai banni de mon pays et de mon empire, et voilà que tu chasses ces mauvais esprits de mon lit, et que tu sors la Mort de mon cœur ! Tu resteras toujours auprès de moi ! Tu chanteras quand il te plaira, et je briserai l'automate en mille morceaux.

– Ne fais pas cela, répondit Rossignol. Il a apporté beaucoup de bien, aussi longtemps qu’il a pu ; conserve-le comme il est. Je ne peux pas nicher ni habiter au château, mais laisse-moi venir quand j’en aurai l’envie. Je reviendrai et chanterai pour toi !

Puis, Rossignol s’envola.

Les serviteurs entrèrent pour voir leur empereur mort. Ils restèrent au pas de la porte, debout devant lui, étonnés.

Et l’empereur leur dit, simplement : « Bonjour! »





[La partie qui avait été découpée de la photo placée dans l'enveloppe du début, qui représentait le visage de la mère, est fixé au carnet. Sur la dernière page, à gauche, la silhouette de la vieille dame. La quatrième de couverture est percée d'une fenêtre à battants, comme celle du début, mais cette fois la fenêtre ne peut s'ouvrir que de l'intérieur du livre. Si on l'ouvre et qu'on retourne l'ouvrage, on voit la vieille dame à la fenêtre, ainsi que, brodé en fil rouge, le parcours en pointillé d'un oiseau qui s'envole].

L'hétérogénéité graphique dans *Blankets* de Craig Thompson

VOLET ESSAI

« *Every comic "works up a language local to itself"*³ ».

INTRODUCTION

L'hétérogénéité graphique dans *Blankets* : au cœur de l'œuvre

L'ouvrage, paru en 2003, étonne d'abord par son volume : divisé en neuf chapitres, l'épais tome totalise 582 pages⁴. Craig Thompson y relate l'enfance de Craig ainsi que son évolution psychologique, enclenchée par sa première relation amoureuse à l'adolescence. Cette idylle le pousse à remettre en question puis à rejeter son éducation chrétienne, notamment en ce qui concerne la sexualité. D'abord peu communicatif, le jeune homme apprend peu à peu à s'exprimer, jusqu'à réaliser son rêve et devenir artiste visuel. Les similitudes entre Craig, le personnage, et l'auteur – désigné par la suite par son nom de famille afin d'éviter toute confusion – est loin d'être fortuite dans cette œuvre autofictionnelle. Toutefois, la fusion entre réalité et fiction au sein de l'œuvre, déjà explorée par Julia Chiron⁵, ne retiendra mon attention qu'accessoirement. C'est plutôt l'hétérogénéité des styles

³ Charles Hatfield cité dans NewComb, Rain. *(In)between Word and Image : Reading Comics*, mémoire de maîtrise, Western Carolina University, 2011, p. 71 [En ligne] <<http://libres.uncg.edu/ir/wcu/f/Newcomb2011.pdf>>. Consulté le 2 septembre 2013.

⁴ Thompson, Craig. *Blankets*, Top Shelf Productions, Marietta, 2003, 582 p.

⁵ Voir Chiron, Julia. *L'artiste au cœur de son œuvre : l'omniprésence de Craig Thompson dans ses romans graphiques*, mémoire de maîtrise, Université Paris 7 Denis Diderot, Paris, 2007, 55 p. [En ligne] <http://neuviem.eart.citebd.org/spip.php?page=memoire&id_memoire=17>. Consulté le 22 août 2013.

graphiques dans le roman dont il sera question dans le présent essai, particularité qui a participé à son succès populaire et critique. L'ouvrage s'est mérité trois *Harvey Awards* et deux *Eisner Awards* aux États-Unis ainsi que le Prix de la critique de l'ABCD (Association des critiques et des journalistes de bande dessinée) en France⁶.

J'entends par « hétérogénéité graphique » ou « style composite » de l'œuvre à l'étude que la mise en page, suivant apparemment la norme traditionnelle du gaufrier de cases, est à maintes reprises entrecoupée d'images hors normes.

L'agencement « conventionnel » de quelques pages tirées de *Blankets* se présente ainsi :



La déviation de la page 125 amorce une série de pages atypiques :



⁶ Chiron, *op. cit.*, p. 6.

La plupart de ces changements récurrents dans la disposition des cases ou le style de dessins prennent la forme de cases pleine page, ou *splash pages*, où l'on perd le contour des cases au profit d'une seule image occupant la page entière⁷. Darren Fisher a calculé que les cent premières pages de *Blankets* comptaient dix-neuf cases pleine page, un nombre impressionnant. « *Single panel pages are used [dans Blankets] as a dramatic climax to a scene, an adrenaline moment, as an establishing shot, or at the closing of a scene*⁸ », ajoute-t-il. Il estime qu'elles font leur apparition aux vingt pages environ, rythmant l'histoire tout en délimitant les différents épisodes.

Leur rôle dépasse en revanche celui de repères narratifs ou structurels : malgré l'intrigue assez prévisible de *Blankets*, son penchant pour la sentimentalité et sa représentation parfois caricaturale de la religion chrétienne, le livre rejoint les adultes autant que les adolescents à qui il est d'abord destiné, car il parvient à faire revivre au lecteur l'expérience du premier amour ainsi que la difficulté de se définir à l'aube de l'âge adulte. Thompson affirme que son objectif avec *Blankets* n'était pas de raconter une histoire riche en rebondissements, ce en quoi il aurait échoué, mais plutôt de rendre compte d'une « expérience émotionnelle riche⁹ », pari qu'il réussit à relever en grande partie grâce à son utilisation extensive des *splash pages* ainsi que des variations de style et de mise en page en général.

La fréquence élevée et le caractère essentiel des passages visuellement atypiques dans le roman graphique *Blankets*, en dépit de l'absence de pages typographiées, associent

⁷ Kovacs, George et Marshall, C.W. *Classics and Comics*, Oxford University Press, Oxford, 2011, p. X.

⁸ Fisher, Darren. « *Blankets – Graphical breakdowns* », *Storybordello : A Doctoral Candidate's Inquiry Into Sequential Art*, 2013. [En ligne] <<http://www.storybordello.com/2013/05/06/blankets-graphical-breakdowns/>>. Consulté le 22 juillet 2013.

⁹ Thompson, cité dans Chiron, *op. cit.*, p. 49.

fortement le format de ce roman à celui du « roman hybride » tel que défini par Zoë Sadokierski dans *Visual Writing: a Critique of Graphic Devices in Hybrid Novels, from a Visual Communication perspective*¹⁰.

Les romans hybrides sont d'étranges objets métissés, ni romans typographiés, ni romans illustrés, ni livres d'images. La régularité du pavé typographique y est brisée par l'apparition au sein du texte de plusieurs dispositifs graphiques tels que des jeux typographiques, des photographies, des dessins et des reproductions d'archives réelles ou créées de toutes pièces. Au lieu de se retrouver devant une série de paragraphes sagement alignés,



le lecteur est plutôt confronté à des pages comme celles-ci¹¹ :



¹⁰ Sadokierski, Zoë. *Visual Writing: A Critique of Graphic Devices in Hybrid Novels, from a Visual Communication perspective*, thèse de doctorat, University of Technology, Sydney, 2010, 204 p. [En ligne] <<http://epress.lib.uts.edu.au/dspace/handle/2100/1042>>, Consulté le 10 mars 2013.

¹¹ La comparaison ainsi que les images sont tirées de Sadokierski, *op. cit.*, p. 2.

Par exemple, dans *Tristram Shandy* de Laurence Sterne, une page complètement noire annonce la mort d'un personnage ; *The Strange Incident of the Dog During Night-time* de Mark Haddon est ponctué de diagrammes permettant de comprendre le raisonnement du narrateur autiste ; un requin typographique attaque le narrateur au détour des pages des *Raw Shark Texts* de Steven Hall...

L'intégration d'images au sein de romans étant loin d'être un phénomène nouveau, il est souvent difficile de distinguer les romans hybrides d'autres genres ou formats littéraires comportant des éléments textuels et visuels. Sadokierski établit trois critères pour identifier un roman hybride. Les éléments graphiques doivent faire partie du texte original, contrairement aux illustrations de certaines éditions. Ils doivent de plus y être « intégraux¹² », c'est-à-dire que ces éléments, loin d'être décoratifs ou supplémentaires, contribuent à l'intrigue de façon active. À l'opposé de simples illustrations qui peuvent être ajoutées au texte *a posteriori*, ils sont conçus par l'auteur au moment d'écrire le manuscrit. Leur suppression est selon l'auteure extrêmement dommageable à l'œuvre :

The main dismissal of graphic devices as gimmicks is "you could have told the story without the pictures", implying that these devices are unnecessary additions to otherwise complete texts. Yet the same could be argued for verbal literary devices. I can relate the plot of a book to you without the descriptive passages, metaphors or allusion. However, I cannot impart the experience of reading a novel, which is the heart of the literary work ; the aesthetic or literary value of a novel is the way it is told. Some readers "skip" or "skim" descriptive passages and some will "skip" some graphic devices¹³.

¹² *Ibid.*, p. 27-28.

¹³ Sadokierski, *op. cit.*, p. 56.

Les deux premiers critères de sélection s'appliquent à *Blankets*, ce qui n'est pas le cas du troisième : un roman hybride devrait avant tout être un roman dans le sens strict du terme, ce qui exclut les œuvres non fictionnelles et, surtout, les romans graphiques. Sadokierski avance que la spécificité des dispositifs visuels dans les romans hybrides tient à leur présence non-conventionnelle dans le genre du roman, alors qu'ils sont attendus dans la bande dessinée, où les rapports texte-image sont prédominants.

Au-delà des dénominations, l'essentiel est la parenté qui existe entre les romans hybrides et certains romans graphiques, par exemple *Blankets*, dont il sera question plus en détail, ou encore *Asterios Polyp* de David Mazzucchelli¹⁴. À défaut de présenter des images dans un contexte dont elles sont d'ordinaire absentes, ces bandes dessinées¹⁵ présentent des images ou des séries d'images qui se démarquent de la mise en page et du style de dessins du reste de l'œuvre. L'idée de la récurrence d'éléments graphiques divergeant d'une norme visuelle établie dans la majorité du livre demeure. Dans les romans hybrides, Sadokierski considère les jeux typographiques comme des éléments non conventionnels, même s'ils sont composés de texte (ou de lettres) et s'insèrent dans un univers textuel. Cette relation est la même dans *Blankets* et *Asterios Polyp*, où certaines images au rendu visuel inhabituel détonnent du reste de l'univers pictural. Seul l'« ancrage », tel que décrit par Harry Morgan dans *Principes des littératures dessinées*, change. Le point de référence, le « lieu » du texte,

¹⁴ Mazzucchelli, David. *Asterios Polyp*, Traduit de l'anglais par Fanny Soubiran, Casterman, Paris, 2010 (1^{ère} éd. : 2009), 344 p.

¹⁵ « Bande dessinée » fait ici référence à la forme littéraire caractérisée par un récit composé d'une séquence d'images narratives pouvant être accompagnée ou non de texte. Le terme « roman graphique » désigne un format de bandes dessinées, publiées sous la forme d'un livre relié généralement assez long (comparativement à l'album qui comporte quelques dizaines de pages), et qui présentent un récit complet et autonome, contrairement par exemple aux *comics* de super-héros ou aux *strips* hebdomadaires qui fonctionnent en général sur un mode sériel.

n'est pas l'écriture mais bien les images¹⁶. Dans cette optique, l'hybridité du roman comme l'entend Sadokierski, en plus de s'appliquer aux littératures écrites illustrées, s'adapte facilement aux littératures où le dessin prédomine. Le bris de la convention qui importera ici n'est pas celui en lien avec les codes du genre littéraire, mais plutôt celui qui est opéré à l'intérieur même des œuvres concernées, en lien avec la norme établie en début de texte¹⁷.

On pourrait argumenter que l'alternance entre une mise en page conventionnelle et une autre plus « fantaisiste » constitue le standard global de l'ouvrage, ce qui est tout à fait juste. « L'hétérogénéité graphique », remarque Álvaro Nofuentes, « [n'est] pas l'utilisation de plusieurs styles, mais plutôt l'application d'un seul style polymorphe capable de représenter la complexité¹⁸ ». Les œuvres au style composite, conclut-il, chercheraient à faire passer un message incompatible avec une narration séquentielle ou qui est mieux servi en passant par d'autres voies. Glyn White ajoute que le recours à des moyens moins orthodoxes de représentation reflète une volonté des auteurs de créer des textes plus près de la réalité, plus mimétiques dans leur fonctionnement puisque le texte seul peut difficilement rendre compte de certaines réalités¹⁹.

¹⁶ Morgan, Harry. *Principes des littératures dessinées*, Éditions de l'An 2, Mouthiers-sur-Boëme, 2003, p. 381.

¹⁷ « *If literature deviates from a norm in order to renew perception [...] then the older literary norm necessarily constitutes the 'background' against which the new textual innovations foreground themselves and can be understood* » : Waugh, Patricia dans White, Glyn. *Reading the Graphic Surface : the Presence of the Book in Prose Fiction*, Manchester University Press, Manchester, 2005, p. 11.

¹⁸ Nofuentes, Álvaro. *Le style graphique composite dans la bande dessinée : histoire, théorie et applications narratives*, Université de Poitiers, Poitiers, 2011, p. 2 [En ligne] <http://neuviemart.citebd.org/IMG/pdf/memoire_nofuentes_basse.pdf>. Consulté le 15 août 2013.

¹⁹ White, *op. cit.*, p. 21.

L'intérêt de l'hétérogénéité graphique dans *Blankets* et dans les romans hybrides en général est ce très haut degré de « performativité visuelle²⁰ », qui explique le caractère intégral des pages atypiques. Johanna Drucker parle de « performativité visuelle » lorsqu'un texte, une image – ou une de ses parties – prend la qualité d'une représentation scénique (« *an enactment*²¹ »). La matérialité et l'apparence des composantes joue alors un rôle crucial dans la façon dont l'œuvre est reçue, comprise, rendant impossible sa traduction sous une autre forme sans qu'une part essentielle du message soit perdue²². Pour mieux comprendre le rôle et le fonctionnement des éléments hétérogènes dans *Blankets*, il importe de déterminer les facteurs qui garantissent la performativité graphique de ces dispositifs.

²⁰ Drucker, Johanna. « Visual Performance in Poetic Work », *Close Listening : Poetry and the Performed Word* », Oxford University Press, New York, 1998, p. 131.

²¹ *Ibid.*

²² *Idem.*, p. 131 et 142.

FACTEURS DE LA PERFORMATIVITÉ VISUELLE DANS *BLANKETS*

1. UNE COHÉSION VISUELLE ET THÉMATIQUE

Les variations graphiques créent un certain choc chez le lecteur du roman hybride²³, qui évalue aussitôt la valeur du procédé : son effet justifie-t-il sa présence dans le livre ? La déviation du pavé typographique génère-t-elle assez de sens par rapport à la déstabilisation qu'elle cause ? Si l'intégration des éléments atypiques est faite de manière judicieuse et que ceux-ci sont jugés pertinents par le lecteur, l'habitué à l'hétérogénéité graphique n'en est que plus rapide²⁴. Le lecteur considère alors les variations graphiques comme partie intégrante de la forme du livre et du contrat de lecture.

Chez Thompson, les déviations graphiques s'harmonisent au reste du roman. Le fait que cet ouvrage soit surtout visuel participe évidemment à leur intégration : l'insertion d'éléments graphiques atypiques semble plus naturelle et elle est quasi spontanément considérée comme efficace dans le roman graphique, essentiellement composé d'images.

Elle n'est toutefois pas automatique. Dans le roman hybride graphique *Asterios Polyp* de David Mazzucchelli, certains changements de couleurs, de mise en page et de style, utilisés de façon ponctuelle ou sérielle (de manière à créer un leitmotiv structurel), surprennent tout de

²³ Le choc peut être atténué ou annulé par le paratexte de l'ouvrage annonçant la présence des éléments atypiques, ou encore par un feuilletage préalable de l'œuvre.

²⁴ Pascal Lefèvre rapporte à ce sujet une étude effectuée par Vandoninck en 2010, au cours de laquelle trente et un lecteurs de romans ont été exposés à des romans hybrides expérimentaux. Les lecteurs d'abord réfractaires aux procédés graphiques qui, selon eux, brisaient le rythme de lecture essentiel à leur immersion dans l'histoire, ont admis, après la lecture de plusieurs ouvrages hybrides, porter un intérêt grandissant aux éléments visuels : Lefèvre, Pascal. « Intertwining verbal and visual elements in printed narratives for adults », *Studies in Comics*, vol. 1, n° 1, 2010, p. 44-47.

même le lecteur par leur apparition et, surtout, leur disparité. Nofuentes remarque que malgré la pertinence de ces dispositifs, *Asterios Polyp* prend parfois l'apparence d'une galerie d'art moderne, où « l'accumulation d'effets graphiques saillants a un certain arrière goût [sic] d'exhibitionnisme²⁵ ».

Par conséquent, la « collision [entre les styles] graphique[s]²⁶ », si elle est moins ressentie par le lecteur dans les romans hybrides graphiques que dans leur équivalent typographié, est difficile à ignorer même dans les littératures dessinées. Malgré « l'impulsion normalisatrice²⁷ » du récepteur, c'est-à-dire sa tendance à assimiler tout élément nouveau à un motif existant, le lecteur peut être réticent, voire opposé à considérer les dispositifs comme intégraux si leur lien avec le reste de l'univers narratif est négligeable ou mal établi. Nofuentes arrive à un constat similaire après avoir comparé le roman de Mazzucchelli à une autre bande dessinée au style composite, *Faire semblant c'est mentir* de Dominique Goblet. Selon Nofuentes, la raison pour laquelle la lecture d'*Asterios Polyp* est moins fluide que celle du livre de Goblet est que dans *Asterios*, « l'expérimentation graphique s'ajoute aux expérimentations de composition et de mise en page, tandis que *Faire semblant c'est mentir* se caractérise par une mise en page et une structure narrative très sobres²⁸ ». Autrement dit, *Asterios Polyp* souffre d'un manque de cohésion visuelle : pris séparément, les passages atypiques sont évocateurs, mais ils forment des îlots trop différents les uns des autres et s'écartent trop du reste du roman, ce qui mine leur performativité visuelle.

²⁵ Nofuentes, *op. cit.*, p. 81.

²⁶ *Ibid.*, p. 76.

²⁷ White, *op. cit.*, p. 18.

²⁸ Nofuentes, *op. cit.*, p. 83.

Blankets se situe à la croisée des deux bandes dessinées étudiées par Nofuentes, puisque ses déviations graphiques touchent autant le style des dessins que la mise en page, dans une structure narrative complexe mais facile à suivre. Les événements de l'enfance et de l'adolescence de Craig se mêlent à travers de constants allers-retours entre les deux périodes, mais les sections sont titrées et chapitrées, et les transitions demeurent fluides. L'uniformité chromatique de l'ouvrage aide sans doute à estomper la disparité entre les pages conventionnelles et atypiques qui est plus évidente dans *Asterios Polyp*. *Blankets* est un roman graphique en noir et blanc, ce qui n'empêche pas les « non-couleurs » d'être expressives puisque Thompson joue des contrastes entre obscurité et lumière et exploite le blanc de la page à des fins symboliques. Le choix d'un format semblable pour la plupart des déviations, celui de la case pleine page, accentue aussi la cohésion visuelle.

À l'uniformisation de l'apparence des déviations, qui participe du succès de Thompson dans la création d'un roman au style hétérogène efficace, s'ajoute son utilisation maximale de l'entrelacement des thèmes, qui assure la cohésion thématique de l'ouvrage :

*[Thompson] plays with panel structure, shape and texture, breaks through panels, interlaces them for effect, and portrays scenes with a complete absence of panel structure in parts. He only breaks with convention in order to work in conjunction with the narrative; every move is calculated and has reason. [...] Themes explored are multi layered and connect seamlessly*²⁹.

La technique est présente dans l'œuvre de Mazzucchelli et dans d'autres romans hybrides, notamment *Extremely Loud and Incredibly Close* de Jonathan Safran Foer, mais Thompson l'applique de façon constante. Les images atypiques font écho à plusieurs thèmes

²⁹ Fisher, Darren. « Craig Thompson – Blankets (2003) », *Storybordello : A Doctoral Candidate's Inquiry Into Sequential Art*, 2013. [En ligne] <<http://www.storybordello.com/2013/05/06/blankets-graphical-breakdowns/>>. Consulté le 22 juillet 2013.

principaux. L'art, l'amour, la religion, la sexualité et la nature, pour en nommer quelques-uns, s'amalgament en combinaisons toujours renouvelées et à différents degrés, d'une déviation à l'autre.

Leur combinaison encourage le personnage principal à non seulement *percevoir* le monde, mais à *agir* sur lui et à y laisser une trace tangible de son passage, notamment à travers le dessin. Les pages atypiques concernées sont les lieux privilégiés où se développe cette nouvelle agentivité du personnage, qui représente l'aboutissement de sa transformation psychologique. Véronique Lord, puisant chez Gardiner et Messer-Gavidow, définit l'agentivité comme étant

la capacité d'agir en fonction de ses propres intérêts [...], ce qui implique de s'autodéterminer, de prendre des décisions et d'agir de manière autonome [et] suppose la possibilité d'effectuer des changements dans trois registres: la conscience individuelle, la vie personnelle et la société [...] et éventuellement de faire un lien entre expérience personnelle et réalité collective, entre malaise ou souffrance vécus sur le plan individuel et oppression par les institutions sociales et politiques³⁰.

Par exemple, la rencontre de Craig avec la jeune fille agit comme catalyseur de sa transformation : ce rôle est confirmé quand un flocon de neige tombe sur le nez du héros quelques instants après que Raina et lui s'étaient présentés : « *A snowflake alit my nose - and melted* » (p. 92). L'auteur joue sur le double sens du verbe *to alight* pouvant signifier « se déposer » ou « allumer, illuminer ». Ici, la nature et l'amour qu'il porte à Raina, deux éléments positifs qui participeront à la transformation de Craig, sont reliés en un présage positif : la rencontre entre les adolescents est l'étincelle qui amènera le « dégel » social et sensoriel de

³⁰ Lord, Véronique. *Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans Dans les ombres d'Éva Sénécal*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Montréal, 2009, p. 20 [En ligne] <<http://www.archipel.uqam.ca/2323/1/M11034.pdf>>. Consulté le 22 novembre 2013.

Craig. La métaphore du dégel est de nouveau exploitée vers la fin du roman, dans une série de pages dont plusieurs sont atypiques (p. 504-510), quand Craig prend en charge son propre développement et devient plus autonome après sa rupture avec la jeune fille.

L'entrelacement des thèmes, s'il repose parfois sur des éléments textuels, est le plus souvent exprimé par la trame graphique, à travers la réutilisation ou la modulation de motifs visuels qui tissent entre eux des thèmes et des scènes jusque-là distincts. Cette interdépendance de l'intrigue et des images, qui dépasse celle normalement attendue en bande dessinée, garantit la cohésion globale de l'ouvrage et multiplie le potentiel performatif des éléments atypiques.

L'approche de Sadokierski s'avère cependant peu opératoire pour étudier les ramifications du réseau de résonances visuelles et thématiques dans *Blankets*, grandement supporté par les pages atypiques, et rendre compte des effets qu'il a sur l'interprétation du roman. Dans ses recherches sur les pages atypiques des romans hybrides typographiés, la chercheuse isole tout d'abord les éléments déviant de la norme, pour ensuite chercher à les interpréter les uns par rapport aux autres et au reste du livre. Sa technique ne permet pas d'analyser les romans hybrides graphiques dans le détail, puisque sa classification des éléments atypiques ne s'applique que partiellement à la BD et ne tient évidemment pas compte des particularités de cette forme littéraire, lacune comblée par la notion d'*assemblage* avancée par Rikke Platz Cortsen et inspirée du *tressage* de Thierry Groensteen, mis au point pour l'analyse de la bande dessinée.

Outils d'analyse : du tressage de Groensteen à l'assemblage de Cortsen

Thierry Groensteen présente sa notion de « tressage » à la fin de son ouvrage *Système de la bande dessinée*. Il y théorise l'existence de liens de « solidarité iconique³¹ » entre certaines cases non-consécutives dans une bande dessinée, qu'elles occupent la même planche ou soient distantes de plusieurs dizaines, voire centaines de pages. Ces liens formels ou sémantiques formeraient un réseau d'associations dans le texte se superposant aux séquences narratives et permettant une « densification » du sens de l'œuvre, sans pourtant que leur déchiffrement soit nécessaire à la lecture de l'intrigue³².

Cette dernière affirmation rejoint celle des détracteurs des romans hybrides, affirmant que les dispositifs visuels ne sont que des *gimmicks* superflus. Le statut des relations de tressage est analogue à celui des éléments intégraux des romans hybrides : les supprimer ou les ignorer équivaut à une sérieuse amputation du texte. Nofuentes souligne même qu'il serait fautif de considérer par défaut le récit comme étant au cœur de l'œuvre :

[P]arfois, le récit n'est que le prétexte pour mettre en jeu des questionnements d'un autre ordre, [permettant] l'articulation d'un discours (poétique, sentimental, politique...), qui n'est pas forcément un sens « caché » [ou secondaire] à décoder³³.

³¹ Ces liens ont reçu diverses appellations : ils sont nommés tour à tour « renvois structurels » par Baetens et Lefèvre (*Reading Bande Dessinée* [...], p. 95), « résonances » par Nofuentes (*op. cit.*, p. 80), « *non-narrative correspondances* » par Beaty et Nguyen dans la préface du *Système* de Groensteen, ou encore « *eye-rhyme referrals* » par Gene Kannenberg Jr (« The Comics of Chris Ware », *The Language of Comics : Word and Image*, p. 181). Dans la foulée de Kannenberg, j'opterai pour les termes « rime visuelle » ou « série visuelle », qui sont plus parlants.

³² Groensteen cité dans Morgan, *op. cit.*, p. 95.

³³ Nofuentes, *op. cit.*, p. 23.

L'activité de l'herméneute, le tressage, crée ou met à jour ces relations (les tresses) de sorte que les coordonnées spatio-topiques des cases reliées entre elles par une série visuelle sont investies de sens. Le site devient alors un lieu, c'est-à-dire « [...] un site activé, surdéterminé, [...] où une série croise (ou se superpose à) une séquence³⁴ ».

L'idée de Groensteen qui consiste à rechercher de façon plus systématique les séries et les rimes visuelles d'une bande dessinée est à première vue excellente, mais Tremblay-Gaudette³⁵ souligne une importante lacune du concept : Groensteen se refuse (en apparence) à décomposer la vignette pour effectuer ses tressages, car il désigne la case comme étant « l'unité minimale » en bande dessinée. Tremblay-Gaudette insiste sur l'importance d'établir des séries et des rimes visuelles à partir d'*éléments* tirés des vignettes, qu'ils soient textuels ou visuels, afin de les assembler dans une analyse orientée par une hypothèse précise et de ne pas tomber dans un formalisme vain ou un catalogage sans fin de séries³⁶. Afin d'arriver à des conclusions plus fructueuses pour l'analyse et parce que l'insertion des éléments graphiques atypiques dans *Blankets* est étroitement liée au développement des thèmes dans l'œuvre, c'est en rapport avec les isotopies ou lignes thématiques que seront relevées les séries les plus pertinentes.

Qu'en est-il alors des variations de style, de leur répétition et de leur tressage éventuel dans le roman graphique ? Rikke Platz Cortsen, dans sa thèse *Comics as Assemblage : How Spatio-Temporality in Comics is Constructed* (2012), répond partiellement à cette question en

³⁴ Groensteen, Thierry. *Système de la bande dessinée*, Presses Universitaires de France, Paris, 1999, p. 175.

³⁵ Tremblay-Gaudette, Gabriel. *Le tressage à portée interprétative comme modalité de lecture : étude du roman graphique Watchmen de Dave Gibbons et Alan Moore*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Montréal, 2010, p. 47. [En ligne] <<http://www.archipel.uqam.ca/3875/>>. Consulté le 18 mars 2013.

³⁶ *Ibid.*, p. 47.

adaptant la théorie de l'assemblage du philosophe Manuel De Landa, permettant d'étudier les relations entre les éléments composant des ensembles hétérogènes³⁷, à l'étude de la bande dessinée. Le premier constat de Cortsen est que *chaque* élément en bande dessinée peut être relié aux autres dans un assemblage, qu'il s'agisse d'un cartouche de narration, d'un symbole, d'une couleur ou d'un style littéraire ou graphique. Ce dernier point s'applique aisément à l'étude des bandes dessinées comportant des styles hétérogènes et récurrents (alternant par exemple des passages au tracé réaliste et d'autres plus au rendu caricatural, par exemple). Les BD comportant des styles hétérogènes mais qui ne sont pas nécessairement récurrents (car certaines déviations sont ponctuelles), comme *Asterios Polyp* et *Blankets*, demeurent toutefois dans l'angle mort de la théorie de Cortsen.

Aux ressemblances iconiques et textuelles de Groensteen et de Tremblay-Gaudette, d'une part, et aux ressemblances chromatiques et stylistiques de Cortsen, d'autre part, qui permettent de créer des tressages, ou assemblages, on ajoutera par conséquent les passages au graphisme atypique, qui peuvent être rapprochés non pas en raison de leur style, mais plutôt à cause de leur effet sur le lecteur et leur rupture visuelle avec une première norme de l'ouvrage. En plus des similitudes formelles pouvant associer des éléments, un assemblage peut être créé à partir de leurs similitudes conceptuelles, pour autant qu'on puisse relever des manifestations visuelles dudit concept. La différence réside dans la façon d'élaborer les assemblages ; au lieu d'isoler des séries de séries visuelles pour ensuite chercher à les relier par une hypothèse, on

³⁷ « [A] whole may be both analyzable into separate parts and at the same time have irreducible properties, properties that emerge from the interactions between parts » : De Landa cité dans Cortsen, Rikke Platz. *Comics as Assemblage : How Spatio-Temporality in Comics is Constructed*, University of Copenhagen, Copenhagen, 2012, p. 113. [En ligne] <http://hal.archivesouvertes.fr/docs/00/76/38/18/PDF/Ph.d.2012_Cortsen.pdf>. Consulté le 27 août 2013.

isole un phénomène graphique (de rupture, de structure) pour ensuite chercher en son sein des séries visuelles qui peuvent l'expliquer ou l'éclairer.

Isoler les éléments hybrides afin de les unir dans un ou plusieurs tressages, ou trouver en leur sein des éléments formant des tressages basés sur les ressemblances textuelles, iconiques, chromatiques et stylistiques, permet de découvrir pourquoi l'auteur décide de changer de mise en page. « *If an author consciously disturbs th[e] convention, readers must consider why*³⁸ », rappelle Sadokierski.

Cortsen établit aussi, fait peut-être évident mais lourd de conséquences, que chaque élément, tout dépendant de l'axe d'analyse à cause duquel on l'a sélectionné, peut être assimilé à un ou à plusieurs assemblages. La réutilisation d'un élément l'investit de significations additionnelles et multiplie son potentiel de connotation. Alors qu'il est déjà surdéterminé en raison de son appartenance à une série, ce qui, je le rappelle, lui donne la qualité d'un « lieu » selon Groensteen, il le devient encore davantage lorsqu'il est traversé par plusieurs séries : il acquiert pour ainsi dire le statut de *sur*-lieu.

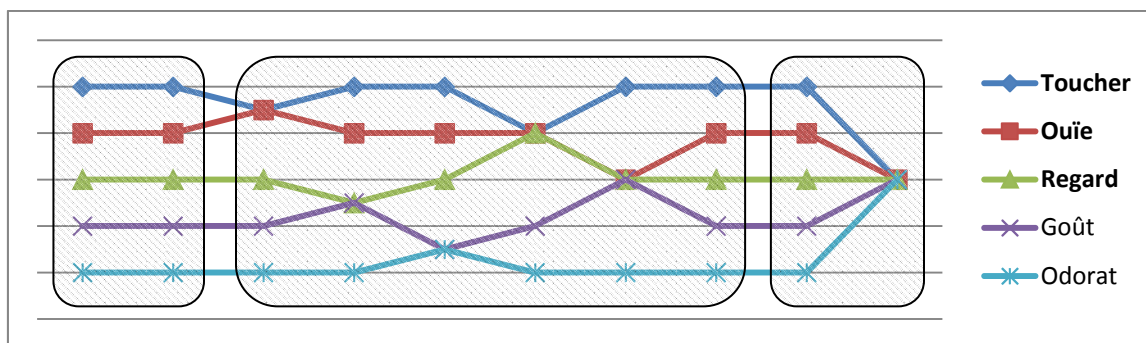
Pour résumer, la lentille qui orientera l'interprétation sera celle de Sadokierski, tandis que la méthode d'analyse proprement dite s'inspirera du tressage à portée interprétative de Tremblay-Gaudette et de l'assemblage de Cortsen. Je considère la conception atypique de certaines pages, en raison de leur exploitation non conventionnelle de l'espace alloué au texte et/ou au dessin et de l'attention que l'auteur attire par conséquent sur elles, comme plus propices à héberger des tressages significatifs. Leur grande visibilité au sein de l'œuvre en fait

³⁸ Sadokierski, *op. cit.*, p. 28.

le lieu idéal où interconnecter les thèmes et trames narratives : ce sont de véritables nœuds de sens.

Exemple de tressage : le processus de resensorialisation du personnage principal

La (co)présence de motifs liés aux sens dans les pages atypiques de *Blankets* montre que l'évolution de Craig passe non seulement par une initiation sexuelle, mais par une initiation sensorielle qui modifie sa tendance à l'isolation et à la fuite pour l'amener à une plus grande réceptivité au monde, au moment présent. Les sens sont tout d'abord indépendants : le personnage est désensorialisé, ses sens sont peu exploités et il les combine peu. Lorsque Craig rencontre Raina, certains s'amalgament et finalement, tous se retrouvent au sein d'une même page atypique.



L'ouïe : agression auditive et mécanismes de fuite

L'ouïe occupe une place prépondérante dans *Blankets*, et ce, dès les premiers chapitres qui racontent l'enfance de Craig, perdu dans un monde qui l'agresse et dans lequel il ne trouve pas sa place. La nature et le rendu visuel des sons reflètent bien le caractère menaçant de son milieu. Le jeune garçon est réprimandé sévèrement par son père parce que lui et son frère

cadet, Phil, ont été bruyants durant la nuit : « *DON'T QUESTION YOUR PARENT'S AUTHORITY !³⁹* », tonne le père en les pointant du doigt, p. 13), puis il est culpabilisé par les suppliques déchirantes de Phil qui se fait enfermer dans le sinistre *cubbyhole* en guise de punition (« *NONONONONONONO* », p. 17). Rires humiliants de ses camarades de classe, cris et coups se succèdent tout au long du chapitre introducteur.

Comment fuir cette réalité hostile ? C'est d'abord par l'imaginaire du jeu, dans le dessin puis dans le rêve que Craig trouvera refuge. Le fait que la double page où il se perd dans ses songes (p. 42-43) est la première qui soit complètement silencieuse n'est pas anodin : l'absence d'onomatopées et de dialogue correspond à l'absence d'agression auditive. Cependant, à bien y regarder, dans ces pages atypiques où Craig tombe des nuages pour rebondir sur des méduses à l'apparence moelleuse, il y a des sons, mais ceux-ci sont *graphiques*. La mélodie qui retentit de multiples trompettes est en fait représentée par des volutes de motifs cachemire (*paisley* en anglais). Cette curieuse synesthésie entre audition et vision, associée à un moment agréable, est un motif récurrent dans *Blankets*. Les cours de catéchisme de Craig lui ouvrent la porte à une autre possibilité de fuite vers un monde meilleur : le paradis. « *Compared to ETERNITY* », affirme son enseignante, « *our lives on Earth are only a tiny dream we fall into – and then WAKE UP from right away* » (p. 50). L'inversion entre rêve et réalité opérée par la vieille dame n'échappe pas à Craig : à ses yeux, la réalité dérangeante, parce que temporaire comme un songe, est désormais sans importance, alors que la religion et le paradis acquièrent un caractère tangible, rassurant. Sa représentation visuelle de l'au-delà chrétien, dans laquelle il marche nu sur une étendue de nuages sans fin

³⁹ Thompson, Craig. *Blankets*, Marietta, Top Shelf Productions, 2003, 582 p. Dans cette citation comme dans les suivantes, les majuscules sont de l'auteur. Désormais, les pages seront indiquées entre parenthèses.

(p. 51), n'est cependant pas sans rappeler la double page consacrée au rêve, montrant par le fait même que sans s'en rendre compte, il instrumentalise la religion plus qu'il n'adhère à ses principes.

La religion ne représente toutefois qu'un espoir de refuge futur. Malgré sa foi, Craig continue à être agressé au jour le jour par les sons et, puisque le paradis ne lui est pas encore acquis, la menace de l'enfer persiste. Ce dernier est décrit par l'enseignante de Craig comme un endroit où on souffre des douleurs atroces mais, surtout, où on *entend* les cris des damnés : « *It's completely dark... and all around you are the sounds of other people screaming and MOANING. [...] But worst of all, you can't find these people. You're separated forever. And you can HEAR them...* » (p. 61-62). L'ultime torture est auditive. Obligé de composer avec le monde réel, il choisit de s'isoler physiquement. Au camp religieux où il passe chaque année ses vacances d'hiver, il sort à l'extérieur pour ne plus entendre les ronflements des autres campeurs. La double page suivante (p. 84-85) est la deuxième du roman qui est silencieuse, à l'exception d'une onomatopée à la dernière case. Le silence et la nature servent de tampon amortisseur entre le monde et le jeune garçon, qui trouve son véritable refuge en subvertissant le son, en s'en servant à son avantage : après son entrée dans la salle de jeu du camp, la fournaise démarre mais, au lieu de se sentir attaqué par le bruit, Craig l'isole et s'en sert comme d'un bouclier entre le monde et lui. Le « HUMMMMMM » de la machine, comparable au « Ommm » apaisant d'un mantra lorsque prononcé à l'anglaise, forme un demi-cercle au-dessus de Craig qui, si on le relie aux tuyaux de la fournaise représentés sous lui, crée un circuit fermé. Plutôt que de le fuir, Craig se construit une bulle isolante grâce au son [voir fig. 1].

Figure 1 : Le « bouclier sonore » (p.87)



87

Le toucher : traumatisme et dégoût de soi

Outre les agressions auditives qu'il subit chaque jour, Craig a été victime par le passé d'attouchements sexuels de la part d'un adolescent qui les gardait, lui et son frère. Le souvenir s'accompagne tout d'abord d'une immense culpabilité par rapport à son petit frère Phil, parce qu'il n'a pas réussi, en tant qu'aîné, à le protéger (le parallèle entre l'épisode de l'agression et celui du *cubbyhole* est souligné dans l'œuvre). Avant sa rencontre avec Raina, Craig a du mal à être touché ou à se toucher lui-même, et n'arrive pas davantage à entrer en contact avec les autres. Son expérience traumatique n'est pas seule responsable de ce malaise : le discours sur le corps véhiculé par la religion encourage la pudeur, la réserve et la division entre le corps impur et l'âme. Plus tard, la transformation du corps enfantin de Craig en un corps adolescent, sexualisé, ne fait qu'augmenter son dégoût de lui-même. Il est manifeste, en comparant la rime visuelle qui relie les pages 52 et 293, que le changement est associé à une chute vers le péché. Dans les deux *splash pages*, pourtant distantes de plusieurs centaines de pages, exactement le même dessin de Craig tombant a été utilisé. À la page 52, Craig est représenté en tant qu'enfant, jeune garçon et ensuite adolescent : il tombe littéralement du ciel (à la page précédente, l'enfant au pas aérien pouvait marcher sans problème sur les nuages, capacité qu'il a perdue en grandissant). La page 293 reprend cette représentation de la puberté, mais cette fois, la représentation du corps adolescent de Craig n'est pas réaliste. Il devient la réplique exacte de celui, obèse et grotesque, de l'adolescent l'ayant agressé. Cette nouvelle version reflète la vision cauchemardesque que Craig a de l'âge adulte, qui entraîne selon lui à une perte d'identité et de contrôle au profit du corps : le visage est désormais caché alors que le sexe protubérant est mis en évidence. Les anges protègent Craig sans le toucher (leurs bras

l'entourent sans qu'il y ait contact direct avec lui), tandis que les démons percent la peau du Craig adolescent de leurs griffes. Le toucher à l'adolescence et à l'âge adulte est donc synonyme de souffrance et de violence du point de vue du jeune Craig.

Le regard (ou son absence) : porteur d'un jugement critique aliénant

Dans les scènes qui traitent de l'enfance de Craig, le regard que les autres portent sur lui transmet en général un jugement négatif. Ses camarades de classe se moquent de lui parce qu'il est chétif et son enseignante le voit comme un fauteur de troubles. Leur jugement va jusqu'à modeler la vision que Craig a de lui-même : après s'être fait jeter à bas d'un monticule par ses intimidateurs, Craig contemple, dans le miroir des toilettes, son visage tuméfié (p. 25). De désespoir face à cette image pathétique, il griffe le miroir de ses mains sanglantes, laissant de longues marques sur son reflet. Le rejet des autres le pousse à se détruire lui-même. La rime visuelle entre ces griffures sur le miroir et celles laissées par un Phil terrifié sur la porte du *cubbyhole* (p. 17) renforce l'angoisse et l'impuissance du personnage.

Dans la série qui s'étend des pages 203 à 208 (qui comprend plusieurs pages atypiques), lorsque les parents du jeune Craig découvrent qu'il a dessiné une femme nue, ce n'est pas seulement leur jugement négatif qui culpabilise Craig, mais aussi, symboliquement, celui du portrait de Jésus (*The Head of Christ* de Warner Sallman) accroché dans la chambre. Le regard des parents et du Christ est accusateur, mais indirect. Les yeux des parents de Craig sont dissimulés par de lourdes hachures noires et la mère détourne carrément la tête. Dans cette scène, le refus du regard représente une vive critique : Craig n'a pas été digne de son éducation religieuse. La scène culmine quand le Jésus du portrait lui tourne soudain le dos et

devient inaccessible au garçon, qui s'étire pour rejoindre le tableau placé trop haut sur le mur (p. 208). La distance qui le sépare du Christ rappelle à Craig qu'il est un être terrestre, loin de l'être divin auquel il aspire à ressembler. Dans cette scène, Craig est ignoré par ses modèles parentaux et religieux parce qu'il tente de se conformer à des standards qui sont incompatibles à sa personnalité et qu'il ne peut atteindre sans se nier, mais qu'il considère comme supérieurs aux siens. Il se retrouve dans une impasse dont il ne sortira qu'avec l'aide de Raina : c'est en mettant de l'avant son unicité qu'il parviendra alors à véritablement à s'intégrer à son entourage.

Le processus de resensorialisation : socialisation et éveil à la sexualité

Après sa rencontre avec Raina, Craig renoue avec ses sens et commence à les combiner ; il vit plus intensément chaque moment. Il amorce lui-même sa transformation avant de s'attacher à la jeune fille mais grâce elle, il réussira à faire des choix importants sans se soucier des autres, et surtout à accepter son passé et son regard désirant par rapport aux femmes.

À ce stade, le jeune homme est relativement fier de qui il est, mais il rejette ce qui relève de la sexualité. Son évolution sensorielle débute réellement quand, pour échapper aux activités du camp, lui et Raina décident de se cacher des autres sous une table dans la salle de jeu. À nouveau Craig s'isole, mais cette fois il intègre Raina dans la bulle de son qui le protège du monde : la respiration de Raina est le seul son présent dans la bulle blanche qui les sépare du capharnaüm sonore de la pièce. Sa proximité avec l'adolescente donne lieu à une série de pages atypiques (p. 125-129), où les cases dorénavant sans contour s'amalgament en cases

pleine page et où les fils thématiques se croisent. Thompson dissout le gaufrier pour créer un microcosme aux lignes douces, fluides, épousant les courbes du corps étendu de Raina qui occupe presque tout l'espace. Craig lui caresse les cheveux, geste qu'elle accueille avec bienveillance et qui la rassure, puisqu'il l'aide à s'endormir. L'expérience est aussi agréable pour l'adolescent, ce qui est confirmé quand la fournaise, la même dont le son l'avait protégé plus jeune, démarre. Son bruit, dont la représentation graphique les entoure, est associé au son réconfortant d'un chat qui ronronne (« *a warm purr* », p. 127). Cependant, cette fois la boucle formée par le « HUUUUMM » est incomplète. À la page 127, il manque un tronçon pour en fermer le circuit et sa paroi s'efface davantage à la page suivante, pour se réduire à quelques lettres dans le coin supérieur gauche et le coin inférieur droit, à demi avalées par le noir de l'arrière-plan. Leur disparition graduelle correspond à la perte des inhibitions du personnage principal, qui laisse peu à peu tomber le mur qu'il avait érigé pour se protéger des autres.

Après le camp d'hiver religieux, tous deux retournent dans leur État respectif et ils entament une correspondance enflammée. La seule vue des « f » manuscrits de Raina excitent Craig ; la queue d'un « f » s'allonge jusqu'au bas-ventre du personnage, représentant son érection dissimulée. Le jeune homme se masturbe pour la première et dernière fois cette année-là, ce qui donne lieu à une série de pages atypiques (p. 145-148). L'éjaculation sera immédiatement associée à un sentiment de culpabilité : après avoir répandu sa semence sur une feuille de papier à dessin vierge, il la froisse et la jette pour rejeter l'acte lui-même. Cet épisode est exemplaire du processus initiatique du personnage dans l'œuvre : à chaque fois qu'il franchit une étape et ressent quelque chose de nouveau, il se remémore une scène

traumatique de son enfance ou une citation biblique qui le fait régresser. La religion s'avère non une porte du salut mais un véritable obstacle à son développement.

Malgré tout, Craig continue à se rapprocher de Raina à distance et ils décident de planifier la visite de Craig chez elle. Leurs retrouvailles sont pleines d'émotion : leur longue étreinte est l'occasion de plusieurs déviations graphiques. À cette occasion, le silence ne sert pas de tampon entre le monde et Craig ; il vient renforcer son émotion. Le jeune homme ne veut pas ne rien ressentir ; il est tellement pris dans la sensation et seul au monde avec Raina qu'il oblitère tous les sons. Jaebin Choi, en faisant référence à un extrait du célèbre *Understanding Comics* de Scott McCloud, mentionne que l'absence de bruit donne une qualité intemporelle au moment, étant donné qu'un son est circonscrit par le temps pendant lequel il résonne. Sans onomatopées ou autre indice de temps, il n'y a aucune indication de la durée de l'étreinte⁴⁰. De plus, Choi remarque que l'absence de contour de case participe au brouillage des repères temporels⁴¹. Dans le voyage en voiture qui les amène chez Raina, la complicité et l'émotion des amoureux continue à se transmettre par le silence. Pendant que le père de Raina monologue, ils étudient « *how the entire weight and taste of the air has shifted in each other's presence* » (p. 178). Le monologue du père remplit la case à l'extérieur de la voiture ; c'est un bruit de fond qui prend visuellement et symboliquement la place du décor, car c'est par le silence que la communication se fait.

⁴⁰ Choi, Jaebin, « Sound as Primary Medium in Craig Thompson's *Blankets* », *Discoveries*, n° 10, printemps 2001, p.132. [En ligne] <http://www.arts.cornell.edu/knight_institute/publicationsprizes/discoveries/discoveriespring2011/013.%20Choi.pdf>, Consulté le 10 mars 2012.

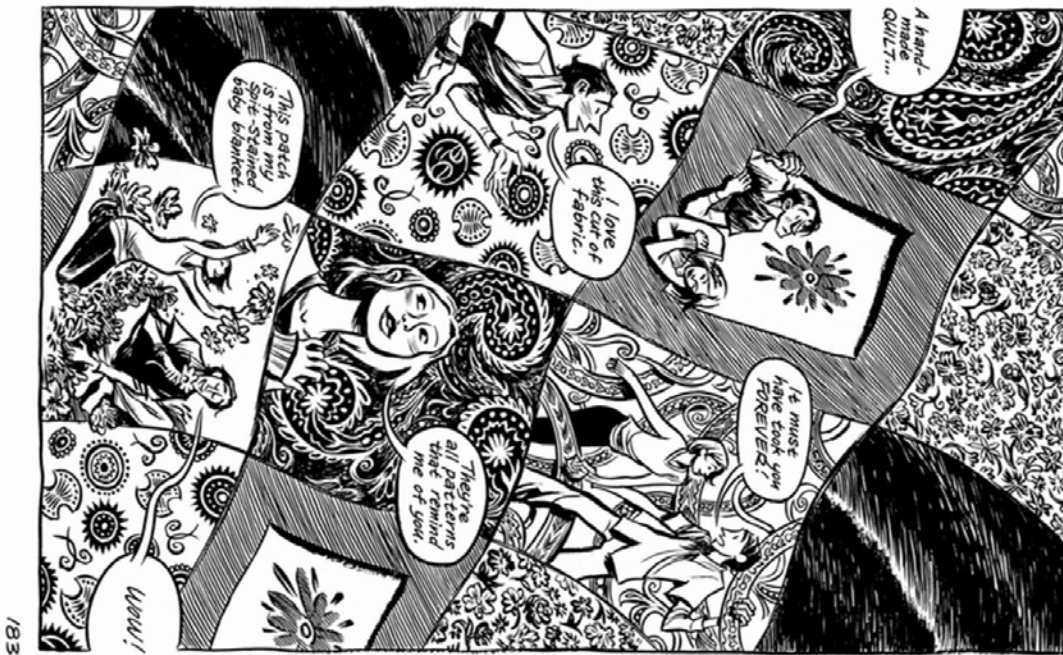
⁴¹ *Ibid*, p.133.

Une première expérience immersive

À leur arrivée, Raina offre à Craig un cadeau : il s'agit d'une courtepointe, *a blanket*, qu'elle a confectionnée elle-même. La couverture sera par la suite un des symboles principaux de leur amour (le mot *blanket* fait aussi référence à la couche de neige qui vient souvent recouvrir le paysage dans le roman graphique⁴²). Lorsque Craig se la fait offrir, on voit l'action à la première personne, chose rare dans le livre. Le lecteur partage le regard de Craig quand il se cache les yeux des doigts puis les ouvre pour voir le cadeau étendu devant lui (p. 181 et 182). Ce changement de perspective marque un moment particulièrement sensoriel, où Craig habite vraiment son corps, à un point tel qu'à la page suivante, les personnages se promènent *dans* la courtepointe, dont les carrés de tissu font office de cases [voir fig. 2]. En réalité, ils regardent les tissus, les touchent, mais le moment est si prenant qu'ils y plongent au sens propre : on les voit batifoler dans les feuilles d'automne et Craig sent une fleur, s'accroche aux motifs, ce qui prouve qu'ils sont complètement immergés dans une expérience sensorielle.

⁴² À ce sujet, Darren Fisher affirme: « *Blankets are a recurring theme, and serve as a symbol for issues such as familial connection, security (of the family unit, and of relationships), warmth (literally and of human interaction), and as a signifier of childhood innocence* » (Fisher, *op. cit.*).

Figure 2 : La double page atypique dédiée à la courtepointe (p.182-183)



Toutefois, la régression de Craig ne tarde pas. Sur le mur de la chambre de Raina est accroché un portrait de Jésus, identique au tableau que les parents de Craig avaient dans leur chambre. La rime visuelle fait en sorte que Jésus semble poser un regard très critique sur Craig et son désir pour Raina. Aux pages 201 et 202, le tableau, rectangulaire, sert de case, mais sa forme ne s'adapte pas à la mise en page. Il reste de la même taille même s'il fait partie de rangées de vignettes plus grandes. L'image christique est immuable : par extension, cela montre que son aspect et son effet de culpabilisation sur Craig n'ont pas changé depuis son enfance. Ce rappel désagréable affecte profondément Craig, qui évite par la suite de toucher Raina (p. 221).

Union positive avec la nature

L'évolution sensorielle de Craig se poursuit néanmoins. Le lendemain, le jeune couple passe la journée à la montagne. C'est l'occasion d'une véritable communion avec la nature. Raina se laisse tomber sur le dos dans la neige profonde pour y faire un ange de neige : « *I feel like FALLING into the mountain* » (p. 246). Craig la rejoint et ils restent couchés jusqu'à ce que les ombres des arbres les recouvrent, les intégrant au paysage. La neige commence à tomber sur eux. « *Listen – that soft, tinkling sound – like tiny, crispy shards of glass shattering on the snow* », remarque Craig (p. 248) en entendant le son de la charge statique de la neige qui est libérée au contact de l'air sec. L'adolescent est devenu attentif, réceptif à ce qui l'entoure. *Static* est d'ailleurs le titre du chapitre, qui s'achève sur une série de déviations graphiques : le lecteur adopte le point de vue de Craig et Raina qui regardent la neige tomber, sur le dos. Les cases sont seulement tachetées de flocons et le point de vue recule jusqu'à ce

que le motif perde de sa profondeur et de sa définition. « *And then the sense of space, of depth, is lost [...]* ». Les personnages se perdent complètement dans l'admiration de la tempête, ne font qu'un avec elle.

Cette scène est également le théâtre du premier baiser des tourtereaux, qui est montré dans une planche atypique (p. 257). À ce stade, la force du lien qui unit Craig et Raina est indéniable. Elle s'exprime entre autres par l'évolution dans le livre du symbole du yin et du yang, représentant l'harmonie dans l'équilibre. Le symbole est formé par la mise en page ou les corps enchevêtrés des amoureux. Sa récurrence forme une série graphique dans laquelle Craig adolescent, qui est dans l'ombre ou porte des vêtements noirs, est d'abord associé à la moitié obscure du symbole (p. 284 et 293), pour ensuite être éclaboussé de la même lumière que Raina, à tel point que ses vêtements semblent blancs : son alliance avec Raina l'a en quelque sorte purifié.

Peu après, Raina lui propose de venir dormir dans son lit pour la nuit (il occupait jusque-là la chambre d'ami). La demande de Raina n'est pas sexuelle, mais le double sens possible de l'expression « *sleep with me* » ne lui échappe pas. Il en est gêné, mais on voit qu'il est tout à fait ouvert au toucher, possiblement sexuel, quand sa seule objection à la demande est : « *But what about your mom ?* » (p. 303). Pendant que la jeune fille part enfiler sa chemise de nuit, Craig se torture. Le dilemme entre son désir et son éducation religieuse est représenté à travers une double page atypique (p. 304-305). Les contours des cases deviennent irréguliers, des flammes infernales et des extraits culpabilisants des Écritures envahissent le décor. En tournant la page, Craig et le lecteur sont surpris par la réapparition de Raina, qui marche sur

un piédestal de nuages, éclatante de blancheur et ailée. L'admiration du corps de Raina est associée à partir de ce moment à l'admiration de la création divine. Les deux sont désormais conciliables. « *Thank you, God, for your perfect creation* », murmure Craig en parlant de sa compagne. Cette nuit-là, il admire son corps dans une série de cases pleine page (p. 309-311) dans lesquelles la jeune fille est amalgamée à la nature. Elle est entourée des motifs floraux de la courteline et des draps. Sa peau est « *as soft and pale as moonlight* », ses contours « *la[p] like waves around the BLANKETS* ». À la page 312, les adolescents enlacés flottent au-dessus d'un paysage enneigé, encadrés par les branches emmêlées de deux grands arbres qui imitent leur position. Leur amour fait partie de la nature, la reflète et il est reflété par elle. La vue de Craig est évidemment au centre de cet épisode, mais le toucher est très présent et le retour des sons graphiques (le motif cachemire émis par des trompettes) suggère une trame sonore agréable. Le chapitre se termine sur une série de pages silencieuses, à l'exception de deux cases, et nimbées d'une lumière très blanche (p. 314-321). Craig se réveille le lendemain matin et rejoint Raina dans la cuisine. L'ombre de la jeune fille et celle du dossier de la chaise sur laquelle elle est assise donne l'impression qu'elle porte à nouveau des ailes d'ange. Un peu plus loin (p. 316), l'ombre de Craig aux bras étendus forme une croix. Comme le souligne Benjamin Stevens dans son excellente analyse *The Beautiful Ambiguity of Blankets : Comic Representation and Religious Art*, la divinité des jeunes gens et de leur relation est confirmée par ces jeux graphiques⁴³, la blancheur omniprésente et leur batifolage qui s'ensuit dans la neige nouvellement tombée. En participant au jeu de Raina, Craig prouve qu'il apprend peu à

⁴³ Stevens, Benjamin. « The Beautiful Ambiguity of *Blankets*: Comics Representation and Religious Art », *Interdisciplinary Comics Studies*, vol. 5, n° 1, 2009. [En ligne] <http://www.english.ufl.edu/imagetext/archives/v5_1/stevens/>, Consulté le 10 mars 2012.

peu la spontanéité, délaissant en grande partie sa culpabilité symbolique qu'il ressentait, plus jeune, à l'idée de « souiller » la neige de ses pas.

Réflexion et gain d'agentivité du personnage

La relation idyllique des personnages se détériore peu après. Ils vivent tout de même une autre expérience sensorielle immersive lorsque Craig peint un arbre sur le mur de la chambre de Raina, dans lequel le couple grimpe littéralement lorsqu'ils l'admirent (p. 342-343), dans un procédé qui fait écho à celui utilisé dans la double page consacrée à la courteline. Cependant, lorsque Craig avoue son amour à Raina, celle-ci réagit froidement et le délaisse pour s'amuser avec ses amis. Craig se retrouve seul dehors, appuyé à la rambarde du porche du chalet où se déroulent les festivités. Il fait face à une butte de neige qui devient, dans une autre vignette, une vague se fracassant sur la coque d'un navire sur lequel Craig réfléchit en solitaire. Pour la première fois, l'adolescent se sert de la nature et de la solitude non seulement pour fuir, mais comme reflet de ses émotions et outil de sa réflexion. « *Maybe this is a curse for "living lustfully"* », pense-t-il devant les flots. « *Maybe we're USING each other* » (p. 362).

Tandis que leurs émotions se refroidissent, leur relation physique atteint un point de non-retour. Plusieurs pages atypiques préparent le terrain pour la nuit suivante, pendant laquelle Craig atteint le point ultime de son exploration des sens. Craig fait d'abord part à Raina de ses dernières réticences par rapport à la luxure, représentées dans une double page atypique symétrique opposant un Craig-Adam démoniaque et pervers et une Ève à la fois virginale et tentatrice (p. 392-393). « *I might want you even more* » : ces paroles de la jeune

fille rassurent Craig. Lui qui croyait que le désir sexuel était l'apanage des hommes, forçant les femmes à assouvir leurs besoins, apprend qu'il est partagé par les deux sexes. Pendant la nuit, le couple se dénude et se caresse plus intimement. La fusion de leurs corps, sans qu'il y ait pénétration, s'accompagne de celle des cases, courbes et sensuelles, qui s'imbriquent les unes dans les autres telles les pièces d'un puzzle (p. 418-419). La perte des contours des cases dans les *splash pages* suivantes est comme auparavant un indice de l'atemporalité du moment ; d'ailleurs, les gestes empressés des amoureux font en sorte qu'ils débranchent accidentellement le réveil-matin de Raina. Cette libération de la contrainte du temps coïncide avec le déchaînement ultime de leur passion. Les sens les plus délaissés jusque-là, le goût et l'odorat, s'ajoutent aux autres et, même, occupent l'avant-scène. La peau de Raina est « *milky* », « *salty* », « *sweet* », l'odeur de ses cheveux parfumés se mélange à celle des chandelles et à une autre, étrangère à Craig, qui émane du corps de son amante... L'expérience sensorielle est tout à fait complète lorsque l'ouïe intervient : Raina lui murmure un extrait de la chanson *Just Like Heaven* avant de s'endormir et, après qu'en imagination le portrait de Jésus auparavant accusateur ait posé un regard bienveillant sur le couple, Craig tend l'oreille à ce qui l'entoure. « [...] *I couldn't sleep, [s]o I listened.* » (p. 432). Au lieu d'isoler dans son environnement un seul son qui l'apaise pour se créer un cocon protecteur, ou de vivre les sensations avec tellement d'intensité qu'il bloque tous les sons, Craig écoute attentivement ce qui se passe autour de lui pour identifier *le plus de sons* possible, et associer chacun à un motif visuel. Les battements du cœur de Raina sont pour lui des ondes concentriques, son souffle, des plumes virevoltantes, le motif cachemire vu auparavant s'élève dans le sillage des esprits qu'il imagine parcourir la pièce et finalement, la chute des flocons de neige à l'extérieur prend la forme d'étranges coquillages [voir fig. 3]. Dans un élan synesthésique, Craig tisse les sons

(et les cases) en une symphonie visuelle et surtout, les reconnaît comme éléments qui font de son expérience un moment unique et agréable (p. 436). Le titre du chapitre, *Just Like Heaven*, ainsi que l'intégration de la chanson éponyme, prend sa pleine signification. Au final, le paradis que Craig désirait tant n'est pas religieux comme il le croyait et ne se trouve pas dans le rêve ou toute autre forme de fuite de la réalité. Au contraire, il peut être atteint par une présence active et complète au monde. Le héros ne fuit pas et ne désire pas le faire : « *I realized that I didn't want to be anywhere else. For once, I was MORE THAN CONTENT being where I was* » (p. 432).

D'isolé et réfractaire aux sensations, le protagoniste de *Blankets* devient, lorsque confronté à ses sentiments pour Raina et à la vision du monde de la jeune fille, un être ouvert au sensuel. Son parcours initiatique le pousse tout d'abord à s'affranchir du regard des gens de son entourage puis, dans une certaine mesure, de celui de l'institution religieuse, afin de mieux s'accepter, y compris ses désirs physiques et ses ambitions artistiques. Il en vient ensuite à transformer le regard que porte le portrait de Jésus (donc par extension Dieu) sur lui, en projetant son propre jugement sur l'image. Puisque l'adolescent est dorénavant convaincu que l'union charnelle est naturelle et divine, il considère que Dieu l'approuve. Par la suite, Craig se détache de Raina, puis de la Bible et adopte une spiritualité qui lui est propre.

Figure 3 : La resensorialisation exprimée par la « symphonie graphique » (p. 436)



436

Blankets © Craig Thompson

2. PLONGER DANS L'ŒUVRE : IMMERSION DU HÉROS ET DU LECTEUR

L'immersion, en plus de représenter le mode premier de protection de Craig qui s'en sert pour fuir dans des réalités alternatives, est la pierre angulaire de sa réadaptation sensorielle et sociale. La thématization de l'immersion qui en résulte constitue un des noyaux durs de la narration mais, surtout, multiplie les occasions pour Thompson de favoriser l'immersion du lecteur, augmentant par le fait même la performativité visuelle des images concernées. Thompson use ainsi de plusieurs stratagèmes pour rendre l'immersion de Craig plus réaliste, pour encourager l'identification du lecteur au personnage et finalement, pour rendre la lecture des images et de l'œuvre plus éclatées, ce qui demande une plus grande implication du lecteur.

Jeux sur la profondeur de champ et le hors champ

Le personnage principal se retrouve au fil du livre à occuper tous les plans de l'image (de l'avant-plan à l'arrière-plan). Néanmoins, dans les *splash pages* mettant en scène l'immersion de Craig, celui-ci est souvent à demi caché derrière un élément de décor qui se superpose à lui. Ceci accentue la profondeur de champ et insiste sur le fait que Craig fait partie intégrante de l'image et de l'événement qui y est dépeint, plutôt que de s'y surimposer. La plus grande utilisation de la profondeur de champ dans les pages traitant du songe laisse entendre que Craig s'immerge et se reconnaît davantage dans le rêve que dans la religion. Dans son rêve, il est à demi caché par les nuages, puis tombe sur les méduses-nuages qui ploient visiblement sous son poids pour ensuite se servir d'une gigantesque spirale comme

d'une glissoire. Il semble flotter sur la mer de nuages figurant le paradis. Ses pieds ne s'y enfoncent aucunement et il est au premier plan⁴⁴. À la page 183, lorsque les jeunes gens explorent les carrés de la courtepoinette, l'un des carrés les plus petits est une fenêtre à laquelle le couple est accoudé, comme s'il se trouvait à l'intérieur d'un bâtiment. De même manière, chaque fois que Craig apparaît dans cette page, une partie de son corps se perd dans le hors champ des « cases », c'est-à-dire qu'il ne sort jamais complètement du microcosme que chaque carré représente. J'ai aussi mentionné que le dessin est un des refuges de Craig, qui peut inventer sur le papier un monde à sa convenance ; il apprécie les moments passés à dessiner avec son frère, puisque le dessin est l'un de leurs seuls points commun. La page à la taille exagérée où ils crayonnent fait office de case, et les dessins des enfants sont à demi surimposés sur leur corps. Ces éléments montrent que tous deux sont complètement absorbés par leur activité, qui les englobe littéralement et symboliquement. À leurs yeux, l'univers fictif a remplacé le réel.

Vision subjective et ocularisation

La tendance excessive de Craig à fictionnaliser son univers est d'ailleurs annoncée par la première *splash page* de l'ouvrage, qui montre le *cubbyhole* rempli de monstres aux dents acérées et de figures démoniaques (p. 16). Cette première occurrence d'un changement de style est l'un des nombreux exemples où l'« ocularisation » est employée à des fins immersives.

⁴⁴ Craig ne s'identifie à la religion que lorsqu'il s'en sert pour repousser ses désirs charnels et se culpabiliser. À la page 200, Craig participe directement, en tant que personnage, à la récréation de la scène biblique qu'il évoque, dans laquelle le toucher est considéré comme un vol et une souillure.

L'ocularisation se rapproche de la focalisation interne, qui donne accès aux pensées et au point de vue d'un personnage, mais tandis que la première s'applique à définir qui voit, la seconde s'attarde à ce qui est vu. Le terme est surtout utilisé en études cinématographiques et dans l'analyse de BD. Ann Miller, dans son ouvrage *Reading Bande Dessinée : Critical Approaches to French-language Comic Strip*, le définit plus précisément : « [o]cularization in bande dessinée can include not only images representing the ocular viewpoint of a character [...] but also images which bear traces of subjectivity through deformation [...] and purely subjective images [...]»⁴⁵. Dans son analyse du livre hybride *VAS : An Opera in Flatland*, Alison Gibbons souligne l'effet immersif de telles images, qui encouragent le lecteur à se mettre dans la peau du personnage⁴⁶. Le choix de Thompson de raconter l'histoire à la première personne favorise l'intégration d'images ocularisées. Ceci évite d'avoir toujours recours à la narration pour approfondir la psychologie des personnages, en faisant en sorte qu'un instant, le lecteur les incarne. À la fin du chapitre quatre, ce n'est plus Craig qui, étendu sur le dos, regarde les flocons de neige défilier à toute allure jusqu'à ce que sa vue se brouille : le lecteur a pris sa place.

En fait, même si les occurrences d'ocularisation sont assez rares dans *Blankets* (Craig narre l'histoire, mais est représenté dans la plupart des images), la majeure partie du roman graphique est dessinée en fonction de sa vision subjective. Son point de vue et ses émotions influencent le rendu visuel de nombreuses scènes, dont celle mettant en scène la réception de la courtepoinette ; en effet, les diagonales qui penchent vers la droite invitent l'œil du lecteur à

⁴⁵ Miller, Ann. *Reading Bande Dessinée : Critical Approaches to French-language Comic Strip*, Intellect Books, The University of Chicago Press, Chicago, 2007, 272 p. 110.

⁴⁶ Gibbons, Alison. *Multimodality, Cognition, and Experimental Literature*, Routledge, New York, 2012, p. 209.

« tomber » dans la couverture comme l'a fait le jeune homme. La divinisation de Raina par Craig est souvent montrée de cette manière, tout comme la crainte du péché de celui-ci. Craig voit Raina affublée d'ailes d'anges et les images la montrant ainsi sont détaillées et ornées comme le sont souvent les décorations dans les églises catholiques. En ce qui concerne la représentation du péché, le fait que les démons soient dessinés à gros traits et quasi sans détails confirme qu'en vérité, les monstres que Craig combat ne sont pas liés à la religion chrétienne, mais à son enfance. Finalement, dans les scènes tirées de la vie du Christ, la police d'écriture mimique celle de la Bible et donne l'impression de lire directement l'ouvrage saint comme le fait le personnage, créant ce que Sadokierski nomme un « *implied ephemera*⁴⁷ », c'est-à-dire la recreation implicite dans un récit de documents tels que des lettres, des articles de journaux, des archives, etc. Cette tactique, qui est autant utilisée dans les romans typographiés que dans les romans graphiques, crée un haut degré d'immersion avec peu de moyens, l'exemple le plus courant étant le simple passage du roman à l'italique qui, dans les romans épistolaires, suggère le début d'une lettre. L'adéquation complète ou partielle entre l'action du personnage et du lecteur, par exemple feuilleter la Bible dans le cas présent, a donc un effet immersif.

Choix du format des *splash pages*

La plongée de Craig dans son imaginaire ou ses sensations est quasi toujours montrée dans des *splash pages*. La grande taille des images leur donne les qualités d'une affiche, fait accentué pour certaines par l'absence de cadre ou le dépassement du cadre par le dessin. Ceci,

⁴⁷ Sadokierski, *op. cit.*, p.52.

en plus de l'absence de cases adjacentes poussant le lecteur à poursuivre sa lecture (les cases pleine page occupent presque systématiquement la page de droite), fait en sorte que l'apparition des *splash pages* ralentit la lecture au profit d'une immersion dans l'image.

Lors du Salon européen de la BD de Grenoble, en 1989, on a enregistré les mouvements des yeux d'une personne lisant une bande dessinée à l'aide d'un appareil nommé le « suiveur de regard », qui utilise un faisceau infra-rouge, des caméras vidéo et un ordinateur pour analyser les mouvements de l'œil⁴⁸. Même si la BD est dans la plupart des cas un art séquentiel où les vignettes doivent être lues dans l'ordre, de gauche à droite et de haut en bas, le lecteur-cobaye a ignoré en quelque sorte la linéarité des cases pour laisser vagabonder son regard un peu partout sur la page, en portant une attention particulière au visage des personnages et au texte. À la lumière de cette expérience, on peut supposer que le parcours de l'œil devant une *splash page*, comme celles dont il est question ici, est encore plus chaotique que celui observé devant une planche conventionnelle. Puisque l'œil n'est plus guidé par la disposition des cases et qu'il est distrait par les changements de mise en page, de style et les multiples détails caractérisant ces pages, on peut supposer qu'il suit un parcours plus erratique.

Au niveau macro-textuel, les résonances visuelles dans *Blankets* invitent aussi le lecteur à se perdre dans le livre, en adoptant une lecture non linéaire. L'ouvrage est construit de façon à inciter le lecteur à multiplier ses parcours dans l'œuvre : il est amené à revenir en

⁴⁸ Deyzieux, Agnès et Philippe Marcel, « Le suiveur de regard », *Le cas des cases : Informations, études et bibliographie sur la bande dessinée*, Agence culturelle de Paris, Paris, 1993, p.30.

arrière, à comparer ou à confronter certaines images entre elles parce qu'elles sont répétées exactement, modifiées ou qu'un motif récurrent les relie.

Mise en abyme du discours narratif

L'acte de raconter est mis en scène tout au long de l'ouvrage. En véritable Schéhérazade, Thompson invite le lecteur à suivre Craig dans une série de récits alternés ou imbriqués. Lorsque Craig raconte à Raina les « tempêtes » qu'il recréait dans son lit avec son frère, le souvenir est présenté comme s'il s'agissait d'un conte : l'histoire est divisée en trois parties introduites par des titres tels « *the Next Night* » et « *and the Night After that* » (p. 455-456). Si de tels procédés brisent l'illusion diégétique, c'est pour mieux nous happer à nouveau dans l'histoire, nous réinviter au début de chaque récit à être attentif à de nouvelles péripéties. Mais la forte tendance métanarrative dans *Blankets* sert surtout à amorcer une réflexion sur le parallèle entre la création artistique et le travail sur soi effectué par le personnage principal et, par extension, l'auteur Craig Thompson.

Wolfgang Hallet souligne que la plupart des personnages des romans hybrides sont engagés dans un processus autoréflexif exprimé par un appareillage visuel, qu'il s'agisse d'une collection de photographies, de dessins ou d'autres documents personnels.

[Q]uite often and almost as a standard [...] characters in multimodal novels are occupied (if not obsessed) with documentation [...]. The multimodal novel thus represents the process of building up a personal and cultural archive of some sort that is then made accessible in the course of the narration and is part of the construct of memory within the story or novel concerned⁴⁹.

Pour Craig, comme pour d'autres héros de romans hybrides, s'exprimer sur ses expériences passées, en laisser une trace tangible, constitue à la fois une part essentielle du processus transformateur et son point culminant. Les éléments visuels inspirent l'écriture, tandis que leur caractère métatextuel justifie en partie leur intégration dans le texte malgré leur aspect détonnant. Les éléments atypiques qui souvent inspirent l'écriture « *transform the condition of bookness and complicate it*⁵⁰ », c'est-à-dire qu'ils mettent en relief le support-livre, ce qui rend difficile leur intégration qui nécessite une justification dans la diégèse. Néanmoins, lorsque la prise en compte de la matérialité du livre est aussi faite par les personnages qui utilisent non seulement le contenu du livre, mais sa surface en tant que toile d'expression, la réflexion du personnage bascule un peu plus dans la matérialité. Le protagoniste est alors le créateur du livre en plus d'être l'instigateur de l'histoire.

Si Phil comprend et accepte les choix et la perte de foi de son frère, Craig craint trop de décevoir ses parents pour leur avouer que s'il croit encore à l'existence de Dieu et à l'enseignement du Christ, il rejette l'Église et ses dogmes. Comment leur avouer une telle « trahison » ? Le dernier chapitre, « Footnotes », suggère la réponse à l'interrogation de Craig.

⁴⁹ Hallet, Wolfgang. « The Multimodal Novel. The Integration of Modes and Media in Novelistic Narration », *Narratology in the Age of Cross-Disciplinary Narrative Research*, Walter de Gruyter, Berlin, 2009, p. 36-137.

⁵⁰ Holland Cotter cité dans Hamer, Joanna. « Codices : A Redefinition of Readers, Writers, Books and Poetry », Vassar College Libraries, 2012, p. 2 [En ligne] <http://digitalwindow.vassar.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1113&context=senior_capstone>. Consulté le 15 novembre 2013.

À travers de nombreuses déviations visuelles, il représente une version condensée du cheminement complet du héros et débouche sur son accomplissement temporaire.

La transformation de Craig est représentée et commentée dans « Footnotes ». Au départ, le jeune homme compare systématiquement ce qu'il voit à ce qu'on lui a appris, aux préceptes de sa foi, à ses expériences passées avant de décider si la nouvelle expérience qui se présente à lui est acceptable. Cette étape est illustrée par le commentaire final de Craig qui remarque la disparité entre la prose optimiste de certains passages du Livre de l'Ecclésiaste, qui tranche avec le pessimisme du reste du texte. Dans une double page atypique (p. 546-547), le jeune homme compare les passages originaux du Livre de l'Ecclésiaste, dessinés dans un style sinistre, effrayant, aux passages exagérément positifs qui y ont été apposés. Ces derniers sont présentés dans un style enfantin, sous la forme des personnages du conte *Les trois petits cochons*. Cette « confrontation dérisoire de styles [...] dissociés⁵¹ » cristallise pour de bon le dédain de Craig pour certains aspects de la religion, dédain qui se fait progressivement sentir au fil de l'œuvre par l'association répétée du style enfantin aux éléments religieux. Le pasteur de Craig admet que la Bible a été modifiée par ses commentateurs et scribes au fil des siècles. Il ajoute que ce processus témoigne d'une évolution du texte (« *growth process* », p. 549) qui ne doit pas discréditer la parole divine. L'aveuglement du pasteur fait s'écrouler, au propre comme au figuré, la foi de Craig en la Bible. Sa désillusion prend la forme du méchant loup du conte, soufflant à la page 560 sur la plaisante mais fragile construction des cochons qui figure le dogme catholique. Riche de son expérience avec Raina qui encourage son agentivité, Craig rejette le passé et ses anciennes convictions, symbolisées par l'abandon de sa Bible chez ses

⁵¹ Nofuentes, *op. cit.*, p. 60.

parents. La réalisation de la malléabilité du texte saint l'a convaincu de ne pas lui-même se laisser enfermer par des interprétations figées et à poursuivre son propre *growth process*. Néanmoins, il réalise l'importance de prendre en compte le passé, de le revivre au besoin et de l'accepter pour mieux apprendre de lui, sans le répéter ou être moulé par lui contre son gré. En visite chez ses parents, Craig devenu adulte fouille le *cubbyhole* dans lequel il avait laissé sa Bible et la courtepointe. L'endroit comme les objets sont synonymes de son retour en arrière. Il consulte sa Bible et en lisant le texte qui l'a tant influencé, il trouve de nouvelles pistes de réflexion : de nombreux mots sont accompagnés d'une note de bas de page qui propose une alternative du traducteur. « [T]he kingdom of God is *WITHIN* and/or *AMONG* you », peut-on alors lire à la page 565, une case pleine page où la part divine de Jésus et des autres personnages est illustrée par des filaments spiralés émanant de chacun et se mélangeant les uns aux autres. Leur rendu visuel rappelle l'entrelacement des sons dans la « symphonie graphique » qui marque la resensorialisation du jeune homme, car sa relecture de la Bible assure la continuité de la transformation qu'il a amorcée. Après s'être ouvert à la beauté du monde, Craig voit dorénavant la beauté en lui, dans la communication de ce qu'il est et dans ses interactions avec son entourage. Il lui a fallu pour cela revenir sur ses acquis et rejeter une lecture unique des Écritures sans pour autant les récuser dans leur entièreté⁵². Le protagoniste récupère ensuite la courtepointe faite par Raina, qui occupe à nouveau une *splash page*, puis il s'endort emmitouflé dedans. Il insiste dans la narration sur la répétition des motifs des carrés de tissu qui la composent et qui fait écho au processus de remémorisation qu'il entame : « *Each square had a different texture – a visual sound – / And read in sequence, like*

⁵² Benjamin Stevens insiste d'ailleurs sur le mélange du sacré et du profane dans la perception de l'art chez Craig. « *Raina's letter* », écrit-il, « *has renewed Craig's "faith," not in God, but in making marks – his belief in art [en gras dans le texte] —, and thus he "found [his] muse" to inspire that native appreciation for counter-creation* » (Stevens, *op. cit.*, par. 42.).

a comic strip, they told a story. / Because they were arranged in a pattern, repeating themselves, their story was cyclical » (p. 566-567). Pour se réveiller, ajoute-t-il, il faut se souvenir. Il revit donc en rêve ses premières nuits avec Raina, pour terminer en laissant la marque de ses pas sur une étendue de neige vierge qui se confond avec le blanc de la page, faisant référence au titre du chapitre « Footnotes » qui peut être pris de façon figurée ou littérale. Craig, plongé dans un silence méditatif, sort de la maison de ses parents, passe à côté du baril où il a brûlé par deux fois certains de ses dessins, et se retourne pour constater le chemin parcouru. Cette page résume à elle seule l'intrigue entière. La page d'après (p. 580), la forêt enneigée a été remplacée par un aplat blanc. Benjamin Stevens souligne ce soudain degré d'extrême abstraction du décor, qui accentue la symbolique neige/blanc/papier. Cortsen, qui a étudié la fonction des vignettes blanches en bande dessinée, arrive à une conclusion semblable : « [T]he white panel has qualities that resemble a blank page of white paper : this is the tabula rasa that invites inscription and where anything is possible⁵³ ». On voit Craig prendre un élan et sauter plus loin, coupant en deux la ligne formée par ses pas, le nouveau tronçon marquant le début d'une autre étape de sa vie. Toutefois, avant d'aller de l'avant, Craig jette un dernier regard en arrière. Encore une fois, le processus entier est condensé en un moment. Le fait que « Footnotes » soit un chapitre-gigogne, représentatif du cheminement de Craig et contenant plusieurs représentations condensées du processus, est révélateur. Si le premier cycle autoréflexif du personnage prend presque tout le roman pour arriver à son terme, ses nombreuses répétitions à la fin du tome pourraient montrer que Craig a dorénavant intégré le processus à son quotidien, à tel point qu'il y fera appel fréquemment et spontanément.

⁵³ Cortsen, *op. cit.*, p. 103.

Par ailleurs, il apparaît que les changements chez Craig suivent un arc allant de l'écrit vers le pictural. Craig est au départ agressé par ses sens (dont les onomatopées – écrits), et est reconnecté complètement à ses perceptions dans un agencement de sons graphiques (dessinés). De plus, si ses ambitions sont d'abord régies par sa foi en la Bible, un texte, pour ne pas dire *le* texte, Craig s'épanouit au final à travers le dessin.

Au niveau macro-textuel, le roman graphique lui-même rend compte du cheminement de remémoration productive et en fait partie : il en est le point culminant. En effet, le livre que l'on tient représente la résolution, dans la vie réelle de Thompson, du problème de Craig, son personnage. L'autofiction *Blankets* a permis à Thompson de révéler à ses parents le secret de sa conversion à une autre forme de spiritualité⁵⁴.

En plus de son exploitation de thèmes universels tels que le rapport à la religion, à la sexualité et à la pression sociale, c'est la nature autofictionnelle de l'œuvre qui permet de franchir la distance entre l'« expérience personnelle » de Craig et la « réalité collective⁵⁵ » du lectorat de *Blankets*. Ce transfert de l'individuel au collectif qui favorise aussi l'immersion est garant, selon la définition de Véronique Lord, de la nouvelle agentivité du personnage, tandis que la part d'événements authentiques que le lecteur devine dans l'œuvre fait osciller celle-ci entre la fiction et la réalité. Les critiques de Craig, lorsqu'on les sait inspirés d'une expérience vécue, sont plus spontanément interprétés en tant que commentaire social. Dans beaucoup d'autres romans hybrides, cette crédibilisation de la fiction est opérée par l'insertion

⁵⁴ « *One of my friends described Blankets as my "coming out book". As in coming out to my parents in terms of my own spirituality. I didn't think too much about how it would be received. But it was necessary - it was the only way I knew how to communicate to [my parents]* » : Burrows, Alex. « Monotheism, The Midwest & The Genesis Of Craig Thompson's *Habibi* », *The Quietus* [En ligne] <<http://thequietus.com/articles/07766-habibi-craig-thompson>>, Consulté le 22 septembre 2013.

⁵⁵ Lord, Véronique. *op. cit.*, p. 20.

d'archives réelles ou créées de toutes pièces. *Extremely Loud and Incredibly Close* de Jonathan Safran Foer comprend des photographies d'un homme s'étant jeté dans le vide d'une des tours jumelles du *World Trade Center* lors des événements du 11 septembre 2001. L'utilisation d'images authentiques ou supposées telles augmente leur performativité visuelle, car les émotions liées au contexte de genèse de l'image sont réinvesties dans la fiction.

CONCLUSION

Textuels, graphiques, tactiles parfois, les romans hybrides oscillent en funambules entre les catégorisations. Que l'intégration de leurs éléments atypiques soit réussie ou non, ils offrent une expérience de lecture à la fois cérébrale et interactive à qui accepte de s'y engager, ainsi qu'un terrain d'analyse fécond pour l'herméneute.

L'analyse précédente a pu démontrer les multiples fonctions des pages atypiques dans *Blankets*, notamment sur les plans thématiques et structurels. Les séries et tresses qui se développent dans l'ouvrage s'y entrecroisent constamment, à travers les images atypiques, véritables nœuds thématiques. Les déviations visuelles sont donc au cœur de la dynamique structurelle de l'ouvrage, car elles en assurent la cohésion. Les liens entre les éléments atypiques, leur caractère immersif ainsi que leur participation à la réflexion du héros assurent leur intégration à l'ouvrage et en font des moteurs essentiels du récit, la narration se nourrissant des passages entre passé et présent ou d'un thème à l'autre. De manière un peu paradoxale, on peut conclure que les passages au style hétérogène dans *Blankets* ont à la fois un effet déstabilisateur et stabilisateur, aux niveaux micro-textuel et macro-textuel. Cortsen remarque que chaque assemblage peut être composé d'éléments qui le confirment et l'infirmement, ou encore en transforment une partie en un nouvel assemblage. Il ajoute qu'un même élément peut remplir ces deux fonctions⁵⁶.

Une autre conséquence de l'intégration de déviations graphiques à *Blankets* est la densification du sens suggérée par Groensteen. Cortsen insiste sur le fait que modifier l'orientation de l'interprétation modifie automatiquement les « *clusters* » analysés (ici les

⁵⁶ Cortsen, *op. cit.*, p. 117.

tressages), le point de vue adopté en formant certains et en déformant d'autres⁵⁷. Lire une bande dessinée à travers la lunette de la théorie de l'assemblage équivaldrait à admirer un prisme aux innombrables facettes, dont les couleurs et les éclats de lumière, reflétés à sa surface, s'agenceraient différemment au moindre changement de perspective du regardeur, dans un kaléidoscope toujours renouvelé pour autant qu'on continue de se déplacer en l'admirant. La méthode d'analyse qui semble la plus appropriée pour décortiquer les romans graphiques hybrides, c'est-à-dire l'assemblage à portée interprétative, plutôt que d'aboutir à une compréhension définitive de l'œuvre, ajoute plutôt à l'éclatement inhérent à toute œuvre au style composite, à la multiplication des assemblages et donc des lectures possibles⁵⁸. La technique permet à tout le moins de mieux comprendre le rôle et l'effet des passages au rendu visuel détonnant dans les bandes dessinées comportant des styles hétérogènes, et pourrait s'appliquer dans le cas de Thompson à au moins un autre de ses romans graphiques, *Habibi*, qui présente une mise en page semblable à celle de *Blankets*. La similitude des thèmes traités dans ces deux œuvres (une sexualité et un rapport à la religion problématiques notamment), encouragerait par ailleurs une lecture globale des tresses qu'elles contiennent, afin de déceler comment sont modulées les connotations et représentations d'un ou de plusieurs thèmes.

On l'a vu, une autre fonction des éléments graphiques dans une œuvre est l'intégration du lecteur dans le texte. Dans *Blankets*, la découverte de la resensorialisation et de l'agentivité de Craig passe en partie par celles du lecteur, dont les sens et la participation active sont sans

⁵⁷ Tremblay-Gaudette adopte un point de vue similaire lorsqu'il souligne que l'analyse est un travail personnel et que le résultat varie en fonction de l'hypothèse sous-tendant un tressage, ainsi que des intérêts personnels de l'herméneute (Tremblay-Gaudette, *op. cit.*, p. 49).

⁵⁸ « [T]he object of comics studies is not to try to establish a homogenous, unified whole but rather to investigate the various ways in which comics are kept together and fall apart as narratives and heterogeneous structures » (Cortsen, *op. cit.*, p. 125).

cesse sollicités, dans les pages atypiques qui cherchent à lui faire vivre avec Craig des moments à la sensualité toujours augmentée, et qui demandent aussi à être assemblées en réseau pour actualiser le plus de significations de l'œuvre.

Les auteurs, les personnages ainsi que les lecteurs de romans hybrides trouvent donc dans ces œuvres une palette plus diversifiée de moyens d'expressions au sein d'un médium par trop souvent inexploité, le livre lui-même. La variété de supports qui se présente aujourd'hui à qui désire publier un texte sous-entend une justification de son choix final. On peut opter pour le format livre pour des raisons pratiques ou financières, mais l'existence de textes hybrides rappelle le potentiel esthétique du codex qu'il s'agit de redécouvrir afin de le considérer, non plus en tant que simple support de l'expression, mais comme un canevas sur lequel il est possible, comme Craig le réalise dans *Blankets*, de laisser sa trace.

BIBLIOGRAPHIE

1- CORPUS PRIMAIRE :

THOMPSON, Craig. *Blankets*, Top Shelf Productions, Marietta, 2003, 582 p.

2- CORPUS SECONDAIRE :

a) Romans graphiques :

Mazzucchelli, David. *Asterios Polyp*, Traduit de l'anglais par Fanny Soubiran, Casterman, Paris, 2010 (1^{ère} éd. : 2009), 344 p.

Thompson, Craig. *Habibi*, Traduit de l'anglais par Anne-Julia & Walter Appel, Paul Pichureau et al., Casterman, Collection Écritures, Paris, 2011 (1^{ère} éd. : 2003), 672 p.

b) Romans hybrides ou présentant une mise en page inhabituelle

Foer, Jonathan Safran. *Extrêmement fort et incroyablement près*, Traduit de l'anglais par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso, Éditions de l'Olivier, Paris, 2006 (1^{ère} éd. :2005), 447 p.

Hall, Steven. *Et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'ombre*, Traduit de l'anglais par Pierre Guglielmina, Robert Laffont, Paris, Collection Pavillons, 2009 (1^{ère} éd. :2007), 437 p.

3- OUVRAGES CRITIQUES

a) Sur *Blankets* et le roman graphique:

Baetens, Jan. « Article de Jan Baetens paru dans *Recherches en communication* », *Le site de Thierry Groensteen* [En ligne] <http://www.editionsdelan2.com/groensteen/s_pip.php?article3>, Consulté le 8 juin 2013.

Burrows, Alex. « Monotheism, The Midwest & The Genesis Of Craig Thompson's *Habibi* », *The Quietus* [En ligne] <<http://thequietus.com/articles/07766-habibi-craig-thompson>>, Consulté le 22 septembre 2013.

Chiron, Julia. *L'artiste au cœur de son œuvre : l'omniprésence de Craig Thompson dans ses romans graphiques*, mémoire de maîtrise, Université Paris 7 Denis Diderot, Paris, 2007, 55 p. [En ligne] <http://neuviemeart.citebd.org/spip.php?page=memoire&id_memoire=17>. Consulté le 22 août 2013.

Choi, Jaebin, « Sound as Primary Medium in Craig Thompson's *Blankets* », *Discoveries*, n° 10, printemps 2001, p.127-135. [En ligne] <http://www.arts.cornell.edu/knight_institute/publicationsprizes/discoveries/discoveriesspring2011/013.%20Choi.pdf>, Consulté le 10 mars 2012.

Cohn, Neil. « Review : *The System of Comics* by Thierry Groensteen », *Visual Language Lab* [En ligne] <<http://www.thevisuallinguist.com/2008/09/review-system-of-comics-by-thierry.html>>, Consulté le 27 septembre 2013.

Cortsen, Rikke Platz. *Comics as Assemblage : How Spatio-Temporality in Comics is Constructed*, University of Copenhagen, 2012, 230 p. [En ligne] <http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/76/38/18/PDF/Ph.d.2012_Cortsen.pdf>, Consulté le 27 août 2013.

Fisher, Darren. *Storybordello : A Doctoral Candidate's Inquiry Into Sequential Art*, 2013. [En ligne] <<http://www.storybordello.com/2013/05/06/blankets-graphical-breakdowns/>>, Consulté le 22 juillet 2013.

Gravett, Paul. *Graphic Novels: Everything You Need to Know*, Harper Collins Publishers, New York, 2005, 192 p.

Groensteen, Thierry. *Système de la bande dessinée*, Presses Universitaires de France, Paris, 1999, 192 p.

Kannenbergh Junior, Gene. «The Comics of Chris Ware : Text, Image, and Visual Narrative Strategies », *The Language of Comics : Word and Image*, University Press of Mississippi, Jacksonville, 2002, p. 174-197.

Kovacs, George et Marshall, C.W. *Classics and Comics*, Oxford University Press, Oxford, 2011, 265 p.

McCloud, Scott. *Understanding Comics : The Invisible Art*, Harper Perennial Edition, New York, 1994 (1^{ère} éd. : 1993), 216 p.

Meesters, Gert. « Les significations du style graphique : *Mon fiston* d'Olivier Schrauwen et *Faire semblant c'est mentir* de Dominique Goblet », *Textyles*, 36-37, 2010, [En ligne] <<http://textyles.revues.org/1442>>, Consulté le 2 septembre 2013.

Miller, Ann. *Reading Bande Dessinée : Critical Approaches to French-language Comic Strip*, Intellect Books, The University of Chicago Press, Chicago, 2007, 272 p.

Morgan, Harry. *Principes des littératures dessinées*, Éditions de l'An 2, Mouthiers-sur-Boëme, 2003, 400 p.

Morgan, Harry. « Le compte-rendu de Harry Morgan », *Le site de Thierry Groensteen* [En ligne] <<http://www.editionsdelan2.com/groensteen/spip.php?article6>>, Consulté le 8 juin 2013.

NewComb, Rain. *(In)between Word and Image : Reading Comics*, mémoire de maîtrise, Western Carolina University, 2011, 77 p. [En ligne] <<http://libres.uncg.edu/ir/wcu/f/Newcomb2011.pdf>>, Consulté le 2 septembre 2013.

Nofuentes, Álvaro. *Le style graphique composite dans la bande dessinée : histoire, théorie et applications narratives*, Université de Poitiers, 2011 [En ligne] <http://neuviemeart.citebd.org/IMG/pdf/memoire_nofuentes_basse.pdf>, Consulté le 15 août 2013.

Petersen, Robert S. « The Acoustics of Manga : Narrative Erotics and the Visual Presence of Sound », *A Comics Studies Reader*, University Press of Mississippi, Jackson, 2009, p. 163-171.

Stevens, Benjamin. « The Beautiful Ambiguity of *Blankets*: Comics Representation and Religious Art », *Interdisciplinary Comics Studies*, Vol. 5, No 1, 2009. [En ligne] <http://www.english.ufl.edu/imagetext/archives/v5_1/stevens/>, Consulté le 10 mars 2012.

Tremblay-Gaudette, Gabriel. *Le tressage à portée interprétative comme modalité de lecture : étude du roman graphique Watchmen de Dave Gibbons et Alan Moore*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Montréal, 2010, 134 p. [En ligne] <<http://www.archipel.uqam.ca/3875/>>. Consulté le 18 mars 2013.

Deyzieux, Agnès et Philippe Marcel, « Le suiveur de regard », *Le cas des cases : Informations, études et bibliographie sur la bande dessinée*, Agence culturelle de Paris, Paris, 1993, 97 p.

b) Sur la question de l'hybridité générique :

Baetens, Jan et Ari J. Blatt (dir.), « Writing and the Image Today », *Yale French Studies*, n° 114, 2008, p.1-3.

Bray, Jon, Gibbons, Alison et Brian McHale. 2004. *The Routledge Companion to Experimental Literature*, Routledge, New York, 2004, 560 p.

Fajfer, Zenon. *Liberature or Total Literature. Collected Essays 1999-2009*, Korporacja Ha!art, Cracovie, 2010, 373 p.

Garelli, Brianna. *My Unborn Daughter Process Book : A thesis project process book by Communication design graduate, Brianna Garelli*, Emily Carr University of Art, 2011, 59 p. [En ligne] <http://issuu.com/designdegreecquad/docs/brianag_processbook_myunborndaughter>, Consulté le 25 août 2013.

Gibbons, Alison. *Multimodality, Cognition, and Experimental Literature*, Routledge, New York, 2012, 274 p.

Hallet, Wolfgang. « The Multimodal Novel. The Integration of Modes and Media in Novelistic Narration », *Narratology in the Age of Cross-Disciplinary Narrative Research*, Walter de Gruyter, Berlin, 2009, p. 129-153.

Hamer, Joanna. « Codices : A Redefinition of Readers, Writers, Books and Poetry », Vassar College Libraries, 2012, p. 2 [En ligne]<http://digitalwindow.vassar.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1113&context=senior_capstone>. Consulté le 15 novembre 2013.

Hernández, Alberto. *Hybrid novels: A New Way of Reading Narrative Fiction*, 2009. [En ligne] <http://issuu.com/hereigo/docs/hybridnovels_report?mode=embed&viewMode=presentation&layout=http%3A%2F%2Fskin.issuu.com%2Fv%2Fdark%2Flayout.xml>, Consulté le 10 mars 2012.

Lefèvre, Pascal. « Entertwining verbal and visual in elements in printed narratives for adults », *Studies in Comics*, Vol. 1, n° 1, 2010. [En ligne] http://kuleuven.academia.edu/PascalLef%C3%A8vre/Papers/671519/Intertwining_verbal_and_visual_elements_in_printed_narratives_for_adults, Consulté le 10 mars 2012.

Sadokierski, Zoë. *Visual Writing: A critique of graphic devices in hybrid novels, from a Visual Communication perspective*, thèse de doctorat, University of Technology, Sydney, 2010, 204 p. [En ligne] <<http://epress.lib.uts.edu.au/dspace/handle/2100/1042>>, Consulté le 10 mars 2013.

Savard-Corbeil, Mathilde, *L'œuvre d'art fictive dans le roman contemporain : immersion, intermédialité et interaction*, Université de Montréal, Montréal, 2013, 123 p. [En ligne] < https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/9568/Savard-Corbeil_Mathilde_2012_memoire.pdf?sequence=4>, Consulté le 10 septembre 2013.

White, Glyn. *Reading the Graphic Surface : the Presence of the Book in Prose Fiction*, Manchester University Press, Manchester, 2005, 216 p.

Wagner, Peter (dir.), *Icons – Texts – Iconotexts*, Walter de Gruyter, New York, 1986.

c) Sur le livre d'artiste :

Breon, Mitchell. « The Secret Life of the Book: the Livre d'Artiste and the Act of Reading », *Conjunctions: Verbal-Visual Relations*, San Diego University Press, 1997, 331 p.

Bury, Stephen. *Artist's Books. The Book as a Work of Art*, 1963-1995, Scholar Press, Aldershot, 1995.

Drucker, Johanna. « Visual Performance in Poetic Work », *Close Listening : Poetry and the Performed Word* », Oxford University Press, New York, 1998, p. 131-161.

Hubert, Renée Riese et Judd. D. Hubert. *The Cutting Edge of Reading : Artists' Books*, Granary Books, 1999, 243 p.

Louvel, Liliane et Henri Scepi (dir.). *Texte/Image : nouveaux problèmes*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2005.

Louvel, Liliane. *Texte/image : images à lire, textes à voir*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2002.

Moeglin-Delcroix, Anne. *Esthétique du livre d'artiste (1960-1980)*, Jean-Michel Place/Bibliothèque nationale de France, Paris, 1997.

Moeglin-Delcroix, Anne. *Sur le livre d'artiste. Articles et écrits de circonstance, 1981-2005*, Le Mot et le reste, Marseille, 2008.

Theval, Gaëlle. « De la poésie faite avec des moyens plastiques : le collage visuel d'Apollinaire à la poesia visiva », *Visible et lisible, confrontations et articulations du texte et de l'image*, Nouveau monde éditions, Paris, 2007, p. 143-162.

d) Autres références :

Andersen, Christian Hans. « Le Rossignol », *Contes*, Éditions Lito, Champigny-sur-Marne, 2006, p. 6-28.

Lord, Véronique. *Une voix féminine contestataire des années 1930 : agentivité et écriture dans les ombres d'Éva Sénécal*, mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, Montréal, 2009, 137 p. [En ligne] <<http://www.archipel.uqam.ca/2323/1/M11034.pdf>>. Consulté le 22 novembre 2013.

REFERENCES DES IMAGES APPARAISSANT DANS *LE POIDS DE L'OISEAU SUR LA VITRE*

Note : Les images utilisées sont libres de droit ou dans le cas contraire, la permission de les utiliser a été demandée à leur créateur.

Photographies de nouveau-né © Guy Brouillette (1988)
Séries de dessins en noir et blanc © Amy Brouillette (2012-2013)
Photographies des berges de Tadoussac © Amy Brouillette (2011)

Herrmann, Marion. « Broken glass textures », *Deviantart*. [En ligne] <<http://nighty-stock.deviantart.com/art/Broken-Glass-Textures-11194325>>, Consulté le 6 septembre 2013.

« La poupée en carton terminée. » [illustration], dans Collectif. *L'Encyclopédie de la jeunesse*. Société Grolier Limitée, Montréal, 1942, p. 202.

Bidloo, Govard. « Squelettes d'enfant », *Ontleding des menschelyken lichaams*, Amsterdam, Tot Amsterdam, 1690, *Historical Anatomies on the Web*. [En ligne] <http://www.nlm.nih.gov/exhibition/historicalanatomies/bidloo_home.html>, Consulté le 8 mars 2013.

« Sans titre (garçon sous cloche de verre). » [illustration], dans Collectif. *L'Encyclopédie de la jeunesse*. Société Grolier Limitée, Montréal, 1942, p. 45.

Dulac, Edmund. « The Fisherman » [illustration], « Edmund Dulac Art : The Nightingale », *Artsy Craftsy*. [En ligne] <http://www.artscraftsy.com/dulac/dulac_nightingale1.html>, Consulté le 12 août 2013.

Dulac, Edmund. « The Gentleman in waiting » [illustration], « Edmund Dulac Art : The Nightingale », *Artsy Craftsy*. [En ligne] <http://www.artscraftsy.com/dulac/dulac_nightingale2.html>, Consulté le 12 août 2013.

Dulac, Edmund. « The Same Gurgling » [illustration], « Edmund Dulac Art : The Nightingale », *Artsy Craftsy*. [En ligne] <http://www.artscraftsy.com/dulac/dulac_nightingale3.html>, Consulté le 12 août 2013.

Dulac, Edmund. « The Music Master » [illustration], « Edmund Dulac Art : The Nightingale », *Artsy Craftsy*. [En ligne] <http://www.artscraftsy.com/dulac/dulac_nightingale4.html>, Consulté le 12 août 2013.

Dulac, Edmund. « Death Listened to the Nightingale » [illustration], « Edmund Dulac Art : The Nightingale », *Artsy Craftsy*. [En ligne] <http://www.artscraftsy.com/dulac/dulac_nightingale5.html>, Consulté le 12 août 2013.

Conseil de développement économique de l'Alberta. *Guide touristique officiel de la francophonie albertaine 2012-2013*, [brochure], Alberta en français, Calgary, 56 p.

Note : En concordance avec les actions du personnage principal, des passages du journal de voyage ont été plagiés de cette brochure.

Poupée anatomique :

« Organes internes » [illustration], Anatomical Flipbook, L.W. Yaggy & James J. West, 1885, *Morbid anatomy*. [En ligne] <<http://morbidanatomy.blogspot.ca/2008/03/anatomical-flipbook-lw-yaggy-james-j.html>>, Consulté le 22 juin 2013.

« Fötus Des Menschen » [illustration], *Meyers Konversations-Lexikon*, Bibliographisches Institut, Leipzig, 1887.

Bouglé, Julien. « Cage thoracique » [illustration], *Le corps humain et grandeur naturelle : planches coloriées et superposées, avec texte explicatif*, J. B. Baillière et fils, Paris, 1899, *Historical Anatomies on the Web*. [En ligne] <http://www.nlm.nih.gov/exhibition/historicalanatomies/bougle_home.html>, Consulté le 8 mars 2013.

M., Patricia. « d anato femme 3 », 1929, *Flickr*. [En ligne] <<http://www.flickr.com/photos/taffeta/3277011315/in/set-72157613061549673/>>, Consulté le 14 février 2013.